

BYZANTINISCHE FORSCHUNGEN

Internationale Zeitschrift für
Byzantinistik

herausgegeben

von

ADOLF M. HAKKERT und WALTER E. KAEGI, Jr.

BAND XVII



VERLAG ADOLF M. HAKKERT - AMSTERDAM
1991

CENTRE DE RECHERCHES SUR L'EUROPE CENTRALE ET
SUD ORIENTALE (C.R.E.C.S.O.)
INSTITUT D'HISTOIRE DU MOYEN AGE DE
L'UNIVERSITÉ DES SCIENCES HUMAINES DE
STRASBOURG

5^e SYMPOSION BYZANTINON

19-20-21 NOVEMBRE 1987

BYZANCE APRES BYZANCE

AUFSÄTZE



VERLAG ADOLF M. HAKKERT - AMSTERDAM

1991

BYZANTINISCHE FORSCHUNGEN

Internationale Zeitschrift für
Byzantinistik

herausgegeben

von

ADOLF M. HAKKERT und WALTER E. KAEGI, Jr.

BAND XVII



VERLAG ADOLF M. HAKKERT - AMSTERDAM

1991

I.S.B.N. 90-256-0619-9

I.S.B.N. 90-256-1019-6

TABLE DES MATIÈRES

ASTERIÓS ARGYRIOU, Introduction	1
A.DUCELLIER, Voies et produits du commerce Balkanique après la chute de Constantinople: Les routes terrestres....	5
G. MIGLIARDI O'RIORDAN COLASANTI, La colleganza Veneziana: Elementi di diritto Bizantino	25
A. CARILE, Une prophétie inédite en Néo-Grec et en Vénitien sur la chute de l'Empire Ottoman	31
ZOGRAFOS ANASTASSIOS, A la recherche d'une identité Post-Byzantine: Esquisse méthodologique.....	47
DAN BERENDEI, Princes Phanariotes des principautés Roumaines: Une forme de résurrection de Byzance?	71
CESARE ALZATI, La coscienza etnico-religiosa Romana in età umanistica, tra echi di Romanità e modelli ecclesiastici Bizantino-Slavi	85
R. DOSTALOVA, Jacques Paléologue et la Bohême.....	105
SIEGRID DÜLL, "Mercator Honestus" et couronne mortuaire. Reflets Européens après la chute de Constantinople. Un préavis pour la documentation des tombeaux Anglais à Istanbul-Feriköy	117
J. IRMSCHER, Byzantinisches in der deutschen Barockliteratur	133
ALEXANDRU DUTU, Survivances Byzantines et attrait de l'immédiat: Le témoignage des livres populaires sud-est Européens	149
P. RACINE, Conclusion.....	161

AUFSÄTZE

L.S.B. MacCOUL, Philoponus on Egypt	167
RALPH W. MATHISEN, "Emperors, consuls, and patri- cians: Some problems of personal preference, precedence and protocol"	173
RALPH W. MATHISEN, "Leo, Anthemius, Zeno, and extra- ordinary senatorial status in the late fifth century"	191
RALF SCHARF, Praefecti praetorio vacantes - generalquar- tiermeister des spättrömischen Heeres	223
Planches	234

Cher(e)s collègues,

Au nom des autres organisateurs (Mlle Cassoly et MM. Racine et Spieser) et en mon nom personnel, je voudrais tout d'abord vous remercier tous d'avoir répondu à notre invitation et d'avoir accepté de participer à ce 5e Symposium Byzantinon de Strasbourg par votre présence et vos savantes communications.

Par les temps qui courent, l'organisation d'un congrès international s'avère de plus en plus difficile. Se décider d'en assumer la charge, c'est aimer l'aventure. Le nôtre n'a pu être réalisé que grâce aux sacrifices consentis par tous et à notre attachement à la discipline que nous représentons et que nous servons; peut-être aussi parce que vous avez bien voulu faire confiance à notre petite équipe.

Toutefois, notre rencontre n'aurait pas pu avoir lieu sans l'aide financière de l'Université des Sciences Humaines de Strasbourg, du Centre de Recherche sur l'Europe Centrale et Sud Orientale (CRECSO), de la Maison des Sciences de l'Homme de Strasbourg et de la Direction des Relations Internationales du Ministère des Affaires Etrangères. Je crois que c'est le moment et le lieu de leur adresser nos remerciements les plus vifs.

Je profite aussi de l'occasion pour exprimer nos remerciements chaleureux à Son Excellence Monsieur Diamantopoulos, Représentant Permanent de la Grèce auprès du Conseil de l'Europe. Amateur averti de l'histoire byzantine, il a manifesté un grand intérêt pour notre Symposium; il se trouve parmi nous en ce moment et nous recevra ce soir dans les locaux de son Ambassade.

La Faculté des Sciences Historiques de notre Université a accueilli nos travaux avec un intérêt tout particulier, qui nous touche profondément et pour lequel nous la remercions vivement. Son doyen vient de nous adresser ses vœux de bienvenue au nom du Président de l'Université, et bon nombre de nos collègues

d'histoire sont présents à cette première séance. Nous aurons l'occasion de faire plus ample connaissance avec eux demain, à midi, lors de la réception que la Faculté offrira aux congressistes.

Demain aussi, dans la soirée, nous serons reçus par le Président de notre Université, lors du dîner qu'il a eu l'amabilité de nous offrir dans les locaux du restaurant universitaire, Boulevard de la Victoire. Qu'il soit remercié dès à présent.

Enfin, c'est avec un grand plaisir que je m'adresse à notre éditeur et ami, Monsieur Adolf Hakkert, pour lui exprimer notre profonde gratitude: il n'a jamais manqué d'être présent à nos rencontres et publie nos travaux toujours avec un dévouement exemplaire.

Notre Symposion est important par le nombre de ses participants, une trentaine, venant de six pays de l'Europe de l'Est et de l'Ouest. Nous aurons à prendre connaissance de dix-huit communications très variées et très intéressantes. D'autres collègues, qui, pour de raisons diverses, n'ont pu participer à notre Symposion, nous demandent de bien vouloir les en excuser: MM. Ferluga, Koder, Tsirpanlis, Blum.

Notre Symposion est également important par son thème central même: "Byzance après Byzance". Thème vaste, il est vrai; mais si nous avons décidé de reprendre cette formule lapidaire du grand savant roumain N. Jorga, c'est pour que chacun de nous y puisse apporter sa contribution dans le domaine qui est le sien propre: histoire, diplomatie, économie, société, religion, problèmes culturels et idéologiques. En parcourant le programme, on constate également que du point de vue de l'espace, c'est la région roumaine qui a attiré le plus notre attention.

Notre programme est surchargé. Mais les quarante minutes consacrés à chaque communication et à la discussion qui l'accompagnera nous ont paru être une durée raisonnable. Chacun de nous est prié, dès à présent, de ne pas dépasser le temps qui lui est imparti afin de ne pas gêner les autres.

Ce 5e Symposion Byzantinon n'est pas, ne sera pas, comme les

autres. Car l'inspirateur, l'animateur, l'âme de nos rencontres, notre collègue Freddy Thiriet, n'est plus parmi nous. Cependant sa mémoire nous guidera. Tout au long de nos travaux, nous le sentirons près de nous, toujours amical, accueillant, encourageant, toujours plein de science et de sagesse.

Il était donc naturel que notre 5e Symposion Byzantinon soit organisé en hommage à sa mémoire. Par ailleurs, demain, à 11 heures, nous allons lui rendre un hommage plus solennel, l'hommage cordial qu'il mérite et que ses collègues lui doivent. A cette occasion, des collègues plus qualifiés que moi, lui feront l'éloge qu'il mérite et nous remettrons à Madame Thiriet, son épouse, le volume de "Mélanges" que nous avons préparé mais que nous n'avons pu, hélas, lui remettre avant qu'il ne nous quitte.

Nous connaissons tous Madame Thiriet. Nous connaissons sa gentillesse et son dynamisme. Nous savons que nos quatre premières rencontres lui doivent leur organisation impeccable, qu'elles lui doivent surtout ce quelque chose d'indéfinissable: l'atmosphère de chaleur et de cordialité qu'elle savait si bien créer et entretenir. Sa présence parmi nous aujourd'hui constitue la preuve la plus éloquente de l'intérêt qu'elle a toujours porté et qu'elle continue à porter à notre Congrès. J'aimerais, en terminant, lui adresser, à notre nom à tous, un grand merci, en essayant d'y mettre ne serait-ce qu'une petite parcelle de la chaleur qui est la sienne et que nous sentirons toujours réchauffer nos cœurs.

ARGYRIOU Astérios

VOIES ET PRODUITS DU COMMERCE BALKANIQUE APRÈS LA CHUTE DE CONSTANTINOPLE: LES ROUTES TERRESTRES

A. DUCELLIER / UNIVERSITÉ DE TOULOUSE LE MIRAIL

Pour le rééquilibrage du commerce balkanique, la première moitié du XV^{ème} siècle avait été d'une extrême importance: tandis qu'une crise des trafics maritimes se manifeste pour culminer dans les années 1415-1420¹, un retour progressif aux liaisons terrestres s'opère presque dans le même temps, tant parce que l'attrait des mines serbes et bosniaques se fait sentir toujours plus intensément² que, après 1450, en raison d'un retour à la sécurité des routes assuré, souvent brutalement, par ce qu'on peut nommer la *Pax Ottomanica*³.

Sans revenir sur une démonstration que nous croyons avoir déjà faite, nous voudrions ici montrer, surtout à partir des archives ragusaines, quels pouvaient être, dans les années 1450-1480, les atouts et les difficultés des deux issues des Balkans vers l'Occident, voies de mer et voies de terre, et tenter de déterminer dans quelle mesure ces voies ont pu alors se révéler complémentaires ou

¹ Fr. THIRIET, La crise des trafics vénitiens au Levant dans les premières années du XV^{ème} siècle, *Studi in memoria di F. Melis*, Firenze, 1978, t.III, p. 68s.

² D. KOVACEVIC-KOJIC, Dans la Serbie et la Bosnie médiévales: les mines d'or et d'argent, *Annales E.S.C.*, 1960, 2, p. 248-268; *Trgovina u srednjovjekovnoj Bosni*, Sarajevo, 1961, et *Gradska naselja Srednjovjekovne Bosanske Drzave*, Sarajevo, 1978.

³ A. DUCELLIER, Les mutations de l'Albanie au XV^{ème} siècle. Du monopole ragusain à la redécouverte des fonctions de transit, *Études Balkaniques* 1978/ 1, Sofia, 1978, rééd. in *L'Albanie entre Byzance et Venise*, Londres, 1987; ID. La place des Toscans et des Italiens du Nord dans le commerce balkanique au XV^{ème} siècle: l'apport des sources ragusaines, *Byzantinische Forschungen*, Band XI, 1987, p. 299-314. Sur l'ancienneté et la pérennité des relations routières de Raguse avec l'Orient, B. KREKIC, Kurirski saobraćaj Dubrovnika sa Carigradom i Solunom u prvoj polovini XIV veka, *Z.R.V.I*, I, 1952, p. 113-120.

concurrentes. Parce que nous venons de risquer une autre synthèse sur l'activité des itinéraires maritimes en cette fin du XV^{ème} siècle, nous insisterons ici sur les voies continentales, non sans noter, au départ, que les défaillances du transport maritime doivent être largement prises en compte, même si elles n'en sont pas la cause exclusive, pour expliquer un recours au commerce caravanier, depuis longtemps affaibli, mais dont l'activité semble désormais indiscutable, ni prétendre, surtout lorsqu'il s'agit de Raguse, que les routes ne se rouvrent qu'avec la conquête ottomane. Il s'agit bien d'une reprise significative, non d'une complète résurrection.

Après l'élimination de la Bosnie en 1463, de l'Albanie indépendante en 1468, et enfin de la domination vénitienne sur le bassin de Scutari en 1479, l'Empire ottoman maîtrise tout l'espace qui sépare les rives de l'Egée de celles de l'Adriatique: de ce fait même disparaissent les rivalités princières et coloniales qui se traduisaient à la fois par des luttes fratricides et par des prélèvements fiscaux et douaniers qui dissuadaient la plupart du temps les marchands de se lancer sur les voies terrestres des Balkans: jusque-là, les Ragusains étaient à peu près les seuls à circuler sur les routes qui, des mines de Novo Brdo ou de Srbrenica, drainaient argent et cuivre surtout destinés au marché vénitien; nous savons du reste que, à travers toute la domination ottomane, Raguse continuera à animer ces routes où, encore au XVIII^{ème} siècle, Appendini donne la liste de leurs étapes et vante l'activité de leurs caravanes⁴. Mais la levée des luttes et des obstacles que les derniers siècles des Balkans chrétiens avaient suscités n'explique pas, à elle seule, la nouvelle vogue du commerce terrestre: encore faut-il rappeler que, reprenant une tradition byzantine ancienne, l'Empire turc pratique une politique douanière relativement légère, tant dans ses ports qu'au long de ses itinéraires routiers, comme on peut s'en convaincre, grâce à l'étude des bérats et firmans que, dès l'époque de Mehmet II, publient les sultans ottomans⁵: même si ce libéralisme contient

⁴ Francesco Maria APPENDINI, *Notizie Istorico-Critiche sulle Antichità, Storia e Letteratura de' Ragusei*, rééd. Bologna, 1970, p. 230-237.

⁵ N. BELDICEANU, *Les Actes des premiers Sultans conservés dans les*

une menace, puisque l'Empire afferme ses douanes dès les origines, et souvent à des étrangers, c'est pourtant bien à lui qu'on doit une réelle floraison des villes balkaniques dans la seconde moitié du XV^{ème} siècle⁶, et il ne peut qu'encourager les marchands chrétiens à en redécouvrir les routes: dans les bérats ottomans reviennent certes souvent les noms d'Istanbul ou de Gelibolu (Gallipoli), mais aussi ceux d'Edirne, de Plovdiv, de Kirtchevo ou de Prizren. Ajoutons un autre facteur, le repli de Venise vers l'Occident, qui lui rend l'Adriatique d'autant plus précieuse, parce que, de relais méridien depuis la Roumanie, elle reprend aussi la fonction de zone de transit vers les ports balkaniques occidentaux, qui permettent d'éviter les dangers d'une navigation directe vers le bassin égéen.

Dès 1454-1455, le Grand Conseil de Raguse, par deux fois, souligne que les marchands ragusains peuvent importer librement leurs produits dans la ville, de Roumanie comme de Slavonie ou d'Albanie, mais l'activité des marchés intérieurs est surtout sensible quand on voit, en février 1456, le Sénat ragusain interdire l'importation de tout drap fabriqué sur la "terra firma", depuis Durazzo jusqu'en Istrie⁷. En fait, Raguse est bien un carrefour des voies maritimes et terrestres, comme en témoigne d'ailleurs l'existence de ses douanes de terre et de mer, et lorsque son Petit Conseil, le 20 décembre 1471, exempte un commerçant du droit de 5 hyperpères au centenarium pour les exportations de Raguse par voie de terre, on peut sans doute en déduire que la caravane, même vers des zones accessibles par mer comme l'est Valona, était devenue une pratique courante, qui pouvait considérablement nuire aux intérêts des patrons et marins ragusains⁸.

Ne revenons pas sur les routes des métaux, mais rappelons que les Ragusains n'y circulent pas seuls et que des hommes de l'intérieur entrent, par leur intermédiaire, en relation avec des négo-

manuscrits de la Bibliothèque Nationale à Paris, I et II, Paris-La Haye, 1960-1965.

⁶ ID. *Recherches sur la ville ottomane au XV^{ème} siècle, Etude et Actes*, Paris, 1973, part. p. 145-146.

⁷ Historijski Arhiv u Dubrovniku (H.A.D.), Rogati, XIV, f. 261, 18 février 1456.

⁸ Minus, XVIII, f. 149.

cians de la côte, au cours de voyages qui peuvent parfois les entraîner fort loin: en mai 1440 déjà, un albanais de Venise, nommé Donato, prête de l'argent au chancelier de Bosnie qui promet de le lui rembourser sur l'ensemble des places d'Albanie, de Grèce et de Dalmatie⁹ et, le 30 juin 1445, le cattarain Radoslav Bogoevich est procureur d'un vénitien, Jacopo Gonella, pour ses intérêts commerciaux en Slavonie¹⁰. Cependant, il est bien connu que la Seigneurie, qui préfère déjà utiliser en Adriatique les navires de ses sous-traitants, Raguse et Kotor surtout, trouve aussi plus rentable de laisser les autres courir les risques du commerce de caravane: ce sont donc les Ragusains et les Cattarains qui, tout naturellement, intègrent les premiers les Balkans intérieurs dans leur système d'échanges. Mais seuls les Ragusains, entraînant dans leur sillage nombre d'Italiens, surtout florentins, ont accès au commerce terrestre à grand rayon, alors que, de Kotor (Cattaro), on ne sillonne guère que le Monténégro et le nord de l'actuelle Albanie: nous réservant de revenir sur l'activité cattaraine, nous n'emprunterons donc, pour le moment, que les voies du commerce ragusain.

Le rayon d'action de certaines sociétés ragusaines parle de lui-même. Le 5 mai 1458 est passée une *colleganza* pour la "Bosnie, la Rascie, la Slavonie et la Romanie", la même énumération se retrouvant dans d'autres contrats, en décembre de la même année¹¹. Très générales ou géographiquement plus restrictives, ces sociétés impliquent en tout cas une pénétration de la péninsule par les marchands du littoral, même si les termes employés sont souvent trop vagues pour qu'on puisse déterminer les destinations à coup sûr: c'est non seulement le cas du mot Romanie, mais aussi du terme Slavonie, qui englobe probablement à la fois la Serbie et la Macédoine slave: le 14 novembre 1475, on signale qu'un domestique ragusain est détenu en Slavonie et on demande de faire savoir par écrit s'il a subi des dommages "en Slavonie ou à Sofia", ce qui indique bien que cette dernière ville, plus d'une fois

⁹ Historijski Arhiv u Kotoru (H.A.K.), Spisi Notarski. V, f. 966-967, 10 mai 1440.

¹⁰ H.A.K., Spisi Notarski. IX, f. 417, 30 juin 1445.

¹¹ Debita Notarie, XXXII, f. 32, et 153v-154v, 12 et 13 décembre 1458.

mentionnée, ne fait pas partie du grand ensemble "slavon"¹².

Au reste, nous avons des repères plus précis qui nous permettent de situer la présence ragusaine dans les Balkans slaves: on les doit aux mésaventures des caravanes et, surtout, à un nouveau trafic qui naît avec la domination turque, le rachat fructueux des prisonniers. En 1462, un ragusain est dérobé à *Centovo in partibus Turcorum*, sans doute Zletovo en Macédoine, d'où il comptait regagner Scutari¹³. Les Ragusains sont aussi à Skopje: en mai 1476, puis en décembre 1478 on les y voit racheter des femmes captives des Turcs¹⁴. Ces mêmes rachats permettent de repérer des Ragusains à Novipazar en mai 1475¹⁵, mais aussi beaucoup plus au nord, en Croatie intérieure, où Vrbovsko (Verchbossania, Vichobosanie) semble avoir été un grand centre d'échange des prisonniers, que pratiquent les Ragusains pour le compte de parents ou de trafiquants intermédiaires souvent originaires d'Istrie: ce sont là du reste des affaires qui peuvent mettre en jeu de grosses sommes d'argent: rien qu'en 1472, deux hommes de Iustinopoli confient 100, puis 105 ducats pour le rachat d'un parent et d'un groupe de Hongrois captifs des Turcs¹⁶. Mais le prix du rachat était évidemment proportionné à l'importance des personnes puisque, en février 1473, un homme, originaire de Trieste, ne donne que 8 ducats à un notaire de Forli qui doit aller à Uskopje, en Bosnie, pour racheter des hommes de sa ville, marché indirect qui prouve, à notre sens, le rôle d'intermédiaires que jouent ici les Istriens¹⁷. Au contraire, le record

¹² "Aut ex partibus Sclavonie aut ex partibus Sophie", Diversa Cancellarie, LXXVII, f. 129v.

¹³ Il est intéressant de noter que ce marchand, Petar Bogancich, a été agressé près de Scutari par les hommes des princes albanais Lecha et Nicola Dukagjin, qui lui ont dérobé pour 350 ducats de marchandises, ce qui donne une idée de l'importance du trafic mené par cette voie terrestre; Lamenta de Foris, XXXV, f. 266.

¹⁴ Diversa Notarie LXII, f. 1 a tergo, 12 mai 1476, et LXXIII, f. 145v, 14 décembre 1478.

¹⁵ Ils y rachètent, pour 13 ducats, une femme nommée Hélène, Debita Notarie, XLIII, f. 158, 24 mai 1475.

¹⁶ Diversa Notarie LV, f. 176, 15 février 1472, et LVI, f. 23-23v, 24 avril 1472.

¹⁷ "Michael de Basilio de Tergesto habitator ciuitatis Austrie partium Forijul-

semble détenu par deux allemands, Sigismundus Polla et Henricus de Alemania qu'un pacte passé à Kotor le 18 mai 1478 prévoit de faire racheter pour la somme énorme de 2200 ducats: il est vrai que c'est un important patricien ragusain, Marin de Gundola, qui promet de s'en charger¹⁸. Au reste, les rachats pouvaient aussi être des opérations de hasard: on avançait la somme en espérant être ensuite remboursé, comme le prouvent les promesses de remboursement avant rachat, ou les attestations de paiement, l'opération une fois faite¹⁹. Certains prisonniers devaient directement prendre contact avec quiconque était, en cours de route, disposé à les racheter, comme c'est le cas, le 26 juin 1469, d'un homme de Zadar, libéré par un ragusain qui prend soin de faire enregistrer, dès son retour à Raguse, sa reconnaissance de dette²⁰. Il est intéressant de noter que les rachats ne se font pas à sens unique: il arrive aux Turcs de se faire prendre aussi, surtout sur les confins septentrionaux de la Slavonie, et les trafiquants s'entre-mettent pour les faire libérer à leur tour, comme nous l'apprend l'histoire d'un turc nommé Castoschada, prisonnier, en 1473, du comte Stefan de Styrie²¹.

Si nous avons insisté sur ces rachats de captifs, c'est évidem-

lii" confie ces 8 ducats à "Simon de Bolzano dictarum partium Forijullii", Diversa Notarie, LVI, f. 195-195v, 4 février 1473. Le notaire est un "racheteur" d'occasion: peu de temps avant, il avait réussi à faire libérer sa femme, Lina, que détenaient les Turcs, non sans emprunter 18 ducats à un autre patricien ragusain (Debita Notarie, XLI, f. 57v, après le 25 octobre 1472).

¹⁸ "Lecher Ludouicus Chosiachar partium Alemanie" a remis les ducats à Marin pour racheter "Sigismundus Polla et Henricus alio nomine Marinus de Alemania", et l'acte est réenregistré à Raguse le 20 juillet (Diversa Notarie LXIII, f. 94v).

¹⁹ Le 4 mars 1476, on promet de rembourser l'argent qui sera déboursé pour racheter des captifs (Diversa Notarie LX, f. 20), et le 12 mai de la même année, on atteste du remboursement des frais de rachat d'une femme nommée Catherine (Diversa Notarie LXII, f. 1 a tergo). Cf aussi, le 8 septembre 1474, une reconnaissance de dette à une personne qui a racheté aux Turcs un homme de Sibenik (Debita Notarie, XLIII, f. 22v).

²⁰ "Juriza Botchich de Jadra de villa dicta Chaschie" doit 17 ducats et 35 aspres à Johannes Nicolai Ginovich de Raguse "quos soluit et exbursavit de suis propriis pecuniis in Schopie pro redemptione mea e manibus Turcorum a quibus tenebar captiuatus", Debita Notarie XXXVIII, f. 55.

²¹ Matchus Gorachovich a reçu 60 ducats "ungari", des mains de Vitchus Priglichovich, pour faire libérer le turc prisonnier "in castro dicto Oroglin, quod castrum est comitis Stephani de Styria", Debita Notarie, XLI, f. 131v, 17 mars 1473.

ment parce que, outre qu'ils permettent de suivre les marchands dans des zones balkaniques très éloignées les unes des autres, ils mettent en lumière un trafic qui apparaît, et pour cause, avec l'implantation turque, et qui va désormais procurer d'importants bénéfices aux intermédiaires. Des spécialistes s'en chargent certes parfois, nous l'avons vu, mais il est aussi évident que, la plupart du temps, les marchands ne pratiquent le rachat qu'à titre d'activité annexe, à l'occasion de leurs autres opérations commerciales terrestres, qui peuvent les mener aussi loin que Sofia, Plovdiv, Edirne, Serrès, Constantinople, Péra, et même, nous le verrons, Bursa, où les attirent des affaires beaucoup plus importantes. Il est évidemment très difficile de mettre en relation les buts principaux des marchands et l'activité secondaire que représente, pour eux, le rachat des captifs: un texte du 29 novembre 1474 permet pourtant, entre autres, de le faire: c'est un tondeur de laine ragusain (*cimator lane*) qui est alors chargé par un homme du Kvarner de racheter, pour 20 ducats plus ses frais, la femme et les enfants d'un homme de la région de la Neretva²³, ce qui nous permet du reste de passer au trafic terrestre qui, sans aucun doute, est le plus important pour Raguse: celui de la laine et des draps, qu'il s'agisse de sa production, de qualité médiocre mais bien adaptée à la clientèle slave, ou de draps plus luxueux dont elle est la transitaire.

On sait que la petite République n'hésite pas à pratiquer l'exemption des taxes douanières pour les exportateurs de drap ragusain, tant il est important de faire travailler ses fabriques: une décision du Petit Conseil, en date du 16 février 1476, est, à cet égard, parfaitement claire²⁴. On ne s'étonnera donc pas de voir les marchands ragusains sillonner Balkans et *Partes Turcorum* afin d'écouler cette production vitale pour leur patrie. Activité si habituelle qu'il serait fastidieux d'en énumérer tous les exemples: disons seulement que, fréquente bien avant la chute de Constanti-

²³ Le contrat est passé entre Radin Brayachovich de Quorniza et le cimator ragusain Michael Raditich, pour le rachat de la femme et des fils de Radinoj Miglievich de Neretva, Debita Notarie, XLIII, f. 69v, 29 novembre 1474.

²⁴ Il les exempte des 5% de douane payables sur les marchandises rapportées de Valona, à condition de jurer "quod dicte mercantie conducte de Auallona sunt retractus panorum per eum extractorum de Ragusio cum dohana de quinque pro cento", Consilium Minus, XX, f. 32v.

nople, la vente des draps ragusains dans l'intérieur des Balkans s'accélère dans la seconde moitié du siècle, et tout particulièrement dans la décennie 1470-1480: les registres des *Debita Notarie* livrent des dizaines de contrats de ce type²⁵. Pour l'époque en question, nous pouvons sentir l'importance de ce trafic terrestre en lisant l'acte qui, le 5 août 1472, prévoit l'exportation de draps *in partibus Turchie* pour la grosse somme de 100.000 aspres²⁶. Mais déjà ce contrat prévoit qu'on pourra aussi vendre, par la même occasion, des draps étrangers, et l'on conçoit que, sous un même volume, les riches draperies italiennes sont d'un plus grand rapport que les produits des fabriques ragusaines; ici encore, nous n'avons que l'embarras du choix, mais il est clair que les tissus florentins sont les plus nombreux à suivre les routes balkaniques: des draps de Florence sont transportés vers Edirne en septembre 1470, et c'est au nombre de 48 pièces qu'on en livre, peu après, *ad partes Turcorum*²⁷; Raguse est donc un gros acheteur de draps florentins que ses marchands acheminent vers l'intérieur des Balkans, avec une préférence pour Edirne, centre stratégique des commerçants et des banquiers chrétiens à proximité de la capitale turque: on peut en juger lorsqu'on voit des ragusains acheter pour 600 ducats de draps et de monnaies à de nobles florentins²⁸. Mais nous savons aussi que, à cette époque, les Florentins eux-mêmes sont des familiers des routes balkaniques, non seulement pour écouler leur propre draperie, mais aussi, à l'occasion, pour commercialiser celle de leurs associés ragusains: ils devaient d'ailleurs en tirer grand profit, puisque Raguse semble avoir contrefait les draperies de luxe que leurs compères italiens vendaient pour tissus florentins, en se fiant à l'inexpérience de la clientèle²⁹. C'est là une

²⁵ Synthèse sur les relations anciennes de Raguse avec l'intérieur des Balkans dans M. DINIC, *Dubrovačka srednjevekovna karavanska trgovina, Jugoslovenski Istorijski Casopis* 3, 1937; cf. B. KREKIC, *Venezia, Ragusa e le Popolazioni Serbo-croate*, in *Venezia e il Levante fino al sec. XV*. Firenze, 1973, p. 389-401.

²⁶ *Diversa Cancellarie* LXXV, f. 135; il est précisé qu'il s'agira de "drap ragusain ou étranger".

²⁷ *Diversa Notarie* LIV, f. 166-167 et LV, f. 17 (18 décembre 1470).

²⁸ *Diversa Notarie* LXIV, f. 55-56v, 7 septembre 1479: le vendeur est Umberto de Nobili Francisci "pro parte Illustris armipotentis domini Johannis Jacobi Pizinini quondam Magnifici comitis Jacobi Pizinini".

bonne entente durable: encore en 1476, le florentin Dono di Doni, établi à Edirne, vend dans cette ville des draps pour le compte de la famille Menze: gros marché du reste, puisque le bilan donne 96 ducats de capital et 205 de bénéfice³⁰. Edirne n'est d'ailleurs pas le seul marché où s'exerce cette collaboration ragusino-florentine: Sofia, malgré les nombreuses difficultés que les marchands, volontiers rançonnés et attaqués, y rencontraient souvent, était l'étape essentielle vers le cœur de l'Empire turc, et ce sont des draps florentins exportés par la route qui sont au centre de trois affaires crapuleuses³¹ qui devaient mener le Petit Conseil à interdire ce commerce terrestre, sans aucun effet du reste, le 3 octobre 1477³²; encore le 6 septembre 1477, une compagnie était formée pour aller vendre des draps *ad partes Terre Ferme, usque Sophiam*³³. On s'étonnera peut-être de ne guère entendre parler de draps vénitiens: ils sont en effet très rarement cités, si ce n'est en octobre 1469, où des Ragusains forment une colleganza pour aller acheter à Venise des draps qu'ils comptent revendre "en Serbie ou en Turquie"³⁴.

C'est que les routes de Turquie offraient bien des produits en échange du drap: en octobre 1476, une colleganza montée pour vendre des draps en pays turc, est aussi destinée à acheter de l'argent avec le produit qui en sera tiré³⁵. L'argent est en effet le produit le plus recherché à l'intérieur des Balkans: 400 ducats sont investis, en septembre 1474, pour aller en chercher *ad partes Turchorum*³⁶, et l'on prend souvent soin, pour rendre l'opération plus facile, de convertir d'abord les ducats en aspres, comme c'est le cas en février 1475, où l'on apprend que 310 ducats, monnayés

29 Le 17 mars 1458, un Ragusain promet au florentin Pipo de lui livrer 26 pièces de drap ragusain "tinctas in coloribus pro Romania", Debita Notarie XXXII, f. 5v. Sur le rôle joué par les Florentins à Edirne et Sofia, nous renvoyons à notre travail cité, *Le rôle des Toscans et des Italiens du Nord*, passim.

30 Diversa Notarie LVIII, f. 78v, 16 février 1476.

31 Consilium Minus XX, f. 13v et 14v, 18-19 avril 1474.

32 Consilium Minus XX, f. 210.

33 Debita Notarie XLVI, f. 42.

34 Diversa Notarie LIV, f. 13, 26 octobre 1469.

35 Debita Notarie XLV, f. 62v-63, 20 octobre 1476.

36 Debita Notarie XLIII, f. 27, 20 septembre 1474.

pour 14.570 aspres, seront investis dans de l'argent "turc"³⁷. A vrai dire, ce trafic d'argent est équivoque: il n'est presque jamais précisé s'il s'agit de métal brut ou monnayé, et certains textes laissent à penser que beaucoup de marchés, mis en relation avec les exploitations minières, sont en fait des opérations qui spéculent sur la dévaluation de l'aspre, que l'on sait forte à la fin du règne de Mehmet Fathi: on ne peut s'empêcher de penser que la présence fréquente des Ragusains et des Florentins à Edirne, à Plovdiv ou à Serrès peut avoir quelque rapport avec l'existence, dans chacune de ces villes, d'un atelier monétaire³⁸. En tout cas, les choses sont claires à partir de 1472: le 30 juin, Hieronimus de Gradi investit 200 ducats dans une compagnie qui devra aller *ad partes Turcorum et emere aspros veteres* qu'on devra acheminer sur Raguse, et ce même patricien, le 18 août de la même année, précise, en investissant 200 autres ducats dans ce même trafic, qu'il escompte en tirer un bénéfice de 50%; commerce rentable mais risqué puisque, en décembre 1477, les membres d'une caravane entrent en contestation à propos d'argent, de ducats, mais aussi d'aspres anciens et nouveaux qu'ils rapportaient du pays turc³⁹. Quelques affaires de marchands volés en route montrent d'ailleurs la réalité du transport d'argent brut comme d'espèces monétaires: c'est le cas dans la vallée du Drino en 1480, à Sofia en 1473⁴⁰.

L'ayant déjà fait ailleurs, nous ne ferons qu'évoquer ici, en relation avec ce trafic sur les métaux et monnaies, l'importance des réseaux bancaires florentins, dont les meilleurs collaborateurs et clients étaient évidemment les Ragusains, que ce soit à Edirne, à Sofia, à Constantinople et jusqu'à Bursa: il va de soi que ces financiers affectionnaient les relations terrestres avec leurs bases, d'autant qu'ils étaient en principe protégés par les Turcs. Il y avait pourtant des risques à entretenir des réseaux qui, nécessairement, devaient se transmettre une foule de renseignements commerciaux mais aussi politiques, voire stratégiques, en un temps ou opéra-

³⁷ Debita Notarie XLIII, f. 102v, 9 février 1475.

³⁸ N. BELDICEANU, *Recherches sur la Ville ottomane*, op. cit. p. 86-87.

³⁹ Debita Notarie XL, f. 156v, 30 juin 1472, et 193v-194, 18 août. Diversa Cancellarie LXXVIII, f. 117-118, 23 décembre 1477.

⁴⁰ Diversa Cancellarie LXXX, f. 179v, 29 décembre 1480; Lamenta de Foris XLIII, f. 217v, 3 septembre 1473.

tions militaires et affaires internes du Sérail pouvaient conditionner la réussite ou l'échec d'une compagnie: les autorités turques y voyaient souvent de l'espionnage, ce que nous indique un texte d'août 1480 où nous apprenons à la fois qu'un ragusain a expédié à Sofia une missive que son associé a bien reçue, mais dont le contenu lui donne apparemment, des craintes: il réclame de son commanditaire, qui la fait enregistrer à Raguse, une garantie *ab omni judicio Turchorum*, ce qui souligne, mais nous en reparlerons, les rapports souvent étroits que les commerçants chrétiens entretenaient avec cadis et subasis des grandes villes marchandes de l'intérieur⁴¹.

Les hasards de la documentation étant sans doute injustes, la rareté d'autres produits assurément transportés par voie de terre ne doit pas tromper: il en circulait sans doute une grande variété, comme ce safran pour lequel on pouvait, en 1480, investir 800 ducats sur le marché de Serrès⁴², ou comme la cire qu'on compte acheter en pays turc, en mars de l'année suivante⁴³. Au reste, les produits de grand luxe circulent à nouveau sur les routes balkaniques, qui retrouvent leur ancien rôle de liaison avec Constantinople et l'Asie. Même par voie terrestre, les Ragusains recherchent évidemment la clientèle de la Cour ottomane: c'est parfois à ses "spécialistes" que la commune confie des missions, diplomatiques ou commerciales, pour son propre compte, et nous en verrons plus loin un exemple. Et comment mieux entrer en relation avec la Porte qu'en occupant des fonctions officielles dans l'administration ottomane? C'est ainsi qu'en 1477, nous apprenons qu'un ragusain était *amaldarius Imperatoris Turcorum*, sans doute un fermier de la douane (amil), et qu'il avait servi d'intermédiaire entre deux marchands, ses compatriotes, et un esclave du sultan à qui il avait vendu du plomb, du carmin, du sel et d'autres mar-

⁴¹ A. DUCELLIER, Le rôle des Toscans, art. cit. p. 312-314. Acte d'août 1480, Diversa Cancellarie, LXXX, f. 121, 26 août 1480.

⁴² "Ducati 800 cum quibus ire debeamus ad partes de Seres in Turchia seu Romania et ibi inuestire dictos ducatos octingentos in zafranis et aliis rebus secundum moriale nobis in scriptis datum", Debita Notarie XLVIII, f. 52, 18 octobre 1480.

⁴³ 300 ducats seront investis "in turchia", "in ceris aut in argento", Debita Notarie XLVIII, f. 88v, 2 mars 1481.

chandises destinées à la Porte⁴⁴. C'est d'ailleurs par voie de terre que les ambassadeurs ragusains s'en revenaient d'Istanbul: ils en profitaient pour collecter les dettes contractées envers leurs compatriotes, comme c'est le cas à Edirne en octobre 1475⁴⁵. L'intérêt devait en être grand puisque en août 1480, c'est au nom du roi de Hongrie que des marchands ragusains vont investir, sur leur propre fond, 2500 ducats en Asie, et plus particulièrement à Bursa, pour en rapporter des marchandises qu'ils transporteront ensuite en Hongrie, ce qui donne une idée de l'amplitude des déplacements par route à cette date. Au reste, un contrat postérieur souligne bien que les marchands ont investi 524 ducats en *merces de Brussa* qu'ils se déclarent prêts à porter en Hongrie⁴⁷. Encore en septembre de la même année, un autre ragusain se déclare prêt à investir 650 ducats sur le marché de Bursa⁴⁸. C'est d'Edirne, le centre d'action préféré des marchands ragusains et florentins, qu'on prend langue sur les prix pratiqués à Bursa, afin d'informer ses associés sur l'intérêt d'une éventuelle expédition au-delà du détroit: en octobre 1478, on fait ainsi savoir que le poivre vaut alors, à Bursa, 600 aspres le *cantaro*. Au reste, un texte prouve clairement qu'une expédition terrestre vers l'Asie et Bursa n'avait rien d'extraordinaire et qu'on pouvait y transporter, on ne s'en étonnera pas, des draps ragusains à titre de produit d'échange; ce même texte indique en outre que Bursa était le terme de ces itinéraires terrestres vers l'est, et qu'on pouvait, dans le cadre d'une même compagnie et compte tenu des circonstances, choisir de commercer par terre, par exemple jusqu'en Asie, ou préférer une expédition classique en Pouille pour en rapporter la denrée habituelle, le blé: pour ces marchands avisés, la terre vaut la mer, pourvu que le rapport soit bon avec un risque minimal⁴⁹.

⁴⁴ Debita Notarie XLVI, f. 107-107v, fin décembre 1477.

⁴⁵ C'est le florentin Dono de Doni qui lui verse alors 534 ducats, Diversa Notarie LXIV, f. 3, 17 mai 1479.

⁴⁷ Le principal contractant s'engage à aller "ad partes Asie, videlicet Bursam, ut totam dictam quantitatem et summam debeam inuestire in illis rebus et mercantiis que mihi melius videbuntur, quod faciant pro partibus Regni Hungarie", Debita Notarie XLVIII, f. 33v-34, 2 août 1480 et Debita Notarie XLVIII, f. 77, 29 janvier 1481.

⁴⁸ Debita Notarie XLVIII, f. 44v, 22 septembre 1480.

Nous en savons très peu sur l'organisation de ces expéditions terrestres: ce sont les instructions données par les marchands ragusains à leurs agents en Turquie qui nous en apprennent le plus à ce sujet. Bien entendu, les principaux intéressés voyageaient à cheval, comme ce correspondant commercial (*factor*) qui, accompagné d'un domestique (*famulus*) doit se rendre, en 1472, à Istanbul⁵⁰: sa mission donne au reste une bonne idée des étapes essentielles du commerce terrestre de Raguse à cette époque, puisque le correspondant est engagé pour commercer à Raguse, Novo Brdo, Skopje, Sofia, Serès, Plovdiv, Edirne, Istanbul et Péra; un autre correspondant devait d'ailleurs voyager impérativement, en 1470, de Raguse à la Porte par voie de terre⁵¹, alors qu'un troisième, lui aussi doté d'un cheval, est engagé pour un an, le 25 juin 1472, pour commercer *in partibus Turchorum a Constantinopoli citra*⁵².

Bien entendu, les marchands circulaient en caravanes, car la route avait ses risques, depuis le brigandage jusqu'aux accès de mauvaise humeur des fonctionnaires ottomans. Nous en avons un exemple vivant: en février 1460, une caravane de douze négociants ragusains se forme à Valona avec Korça (Koritza) pour but déclaré; les membres de l'expédition se lient par serment, pratique habituelle, mais l'un d'entre eux cherche ensuite à se dégager de ses obligations et semble avoir circonvenu (ou payé) le cadi turc, puisque ce dernier lui donne raison. De même, en août 1467, le cadi de Prijepolje semble bien avoir trouvé son compte dans une mauvaise affaire où se trouve impliqué le ragusain Ziuanne Ginovich⁵³, tout comme le subasi et le cadi de Sofia, qui semblent

⁴⁹ "Pepe in Bursia aspri 600 lo cantaro", Diversa Cancellarie LXXIX, f. 185-186, 29 octobre 1478, enregistré à Raguse le 23 septembre 1479. Le 1er mars 1473, se forme une association, au capital de 1000 ducats et pour un an, dont un membre s'engage à servir dans "le cosse de mercantia per terra ferma andar in Turchia cum panni ragusei ouer altri o altre mercantie al piu longo in Bursa", ou encore à aller chercher du blé à Manfredonia ou San Cataldo, Diversa Notarie LVII, f. 13-13v.

⁵⁰ Diversa Notarie LIV, f. 144, 23 juillet 1470.

⁵¹ Diversa Notarie, LVI, f. 57.

⁵² Lamenta de Foris, XXXIII, f. 189v-190, 11 février 1460.

⁵³ Lamenta de Foris XXXIX, f. 55 et 57, 4 août 1467.

dans le même cas en septembre 1473⁵⁵, ou encore celui de Bolign (Vidin?) un peu plus tard⁵⁶. Ne médisons pourtant pas des cadis turcs auxquels nos marchands sont souvent confrontés: ils font leur métier de bonne police, et certains chrétiens peu scrupuleux en profitent pour accomplir leurs méfaits contre leurs propres coreligionnaires: en octobre 1479, un tondeur de laine ragusain, Bogdan Nixich, intervient auprès du cadi de Sofia, prétendant que le marchand Pasquale Dobromanovich s'appelle en réalité Thelosnichus, sans doute un personnage recherché pour quelque faute par les autorités ragusaines: il prétend donc être chargé par celle-ci de le ramener jusqu'à Raguse; le cadi acquiesce et Bogdan, en cours de route, en profite pour détrousser le malheureux Pasquale⁵⁷. Au reste, nous savons que beaucoup de fonctionnaires "turcs" étaient de parfaits ragusains, et ils n'avaient pas plus de scrupules avec leurs compatriotes: ainsi en est-il d'un certain Ivan Stoissalich, *dohanerius Turcorum in Sophia*, qui, en avril 1477, n'hésite pas à saisir des draps florentins à un autre ragusain⁵⁸. Les désaccords, sans doute fréquents, entre membres d'une même caravane, étaient d'ailleurs, nous l'avons vu, une occasion toute trouvée pour permettre aux autorités d'intervenir, et ce sont au reste les marchands qui vont naturellement, en cas de contestation, les trouver pour qu'elles en jugent: au reste, bien des marchands ne font pas de simples étapes dans les villes de l'intérieur, puisqu'ils peuvent y posséder des maisons et d'autres biens, ou encore y louer régulièrement un gîte, ce qui, en cas de difficultés, nécessite évidemment l'intervention des autorités ottomanes: en juin 1479, parce que son domestique a brûlé la maison où il résidait à Edirne, le marchand Nicolas Pascoe Henrich, qui voyageait du reste pour le compte de la commune et s'en revenait de la Porte, est jeté en prison, obligé à travailler aux réparations et frappé d'une amende de 40 ducats⁵⁹.

Il est en revanche intéressant de noter que, sur le territoire bien

54 Lamenta de Foris XLIII, f. 217v, 3 septembre 1473.

55 Lamenta de Foris XLIII, f. 267-268v, 9 octobre 1473.

56 Lamenta de Foris XLVIII, f. 183, 8 octobre 1479.

57 Consilium Minus, XX, f. 13v a tergo, 18 avril 1477.

59 Lamenta de Foris XLVIII, f. 40v et 41v, 17 juin 1479.

contrôlé par les Turcs, les affaires de brigandage sont plutôt rares: en juillet 1470, une caravane qui transportait des tissus de Trnovo à Plovdiv est pourtant détournée⁶⁰, tandis que, sans doute aux environs de cette ville, on mentionne, en septembre 1473, un vol de cire provenant de Sofia⁶¹. Si l'on rapproche ces affaires d'un certain nombre de violences commises contre des caravanes ragusaines en territoire albanais, on peut en déduire que le brigandage sévissait surtout dans les zones encore mal ou non contrôlées par les Turcs, dont les habitants et les derniers princes voyaient évidemment d'un mauvais oeil les étroits rapports de Raguse avec l'envahisseur ottoman: même à Popovo Polje, tout près de Raguse, on pouvait être détournée par les Valaques en 1465⁶².

Ce sont, à coup sûr, ces insoumissions périphériques qui conditionnent les points de départ des caravanes destinées aux *partes Turcorum*: les marchands et la commune elle-même préfèrent évidemment de beaucoup les expéditions dont le point de départ et tout l'itinéraire sont bien contrôlés par les Ottomans. Il est évident que les routes dont l'origine est Raguse elle-même, et qui sont avant tout les voies d'accès aux zones minières, ont bien souvent une double fonction: nous avons déjà mentionné ce *factor* dont la première étape doit être Novo Brdo⁶³. Mais déjà Jirecek soulignait l'importance de la route de Zéta, dont les points de départ les plus fréquents étaient Kotor, Antibari (Bar) ou Scutari, et qui débouchaient surtout sur Prizren⁶⁴, et nous pensons avoir confirmé que la vieille *Via de Zenta* connut un net renouveau dès les débuts du XV^e siècle⁶⁵. Venant des *partes Turcorum*, la route passait par l'itinéraire classique, la douane vénitienne de Dagno (Vau e

60 Lamenta de Foris XLII, f. 31, 18 juillet 1470.

61 Lamenta de Foris XLIII, f. 234, 11 septembre 1473.

62 Lamenta de Foris XXXVII, f. 65, 17 septembre 1465.

63 Sur les routes qui relient Raguse directement avec l'intérieur du pays, on se reportera encore à K. JIRECEK, *Trgovacki putevi i rudnici Srbije i Bosne u Srednjem Vijeku*, rééd. en serbo-croate de ses *Handelsstraßen und Bergwerke von Serbien und Bosnien während des Mittelalters*, Beograd, 1959, part. p. 288-291.

64 JIRECEK, op. cit. p. 282-287.

65 A. DUCELLIER, La présence latine sur les côtes occidentales des Balkans du XII^e au XV^e siècle, *Actes du 2^e Colloque de l'International school for the Study of Eastern Europe*, Centro Ettore La Majorana, Erice, septembre 1989, sous presse.

Dejës), puis Scutari⁶⁶, et les brigands affectionnaient les abords du monastère de Saint-Nicolas de la Bojana, très ancien centre, avec celui de Saint-Serge, d'une foire internationale. Sans doute est-ce cette zone des confins albano-monténégrins dont on dit, en mars 1465, qu'on peut aussi bien s'y rendre par mer que par terre, ce qui suppose des expéditions qui relient Raguse à la région de Scutari, soit par la voie côtière, soit par Popovo Polje et Podgorica (Titograd)⁶⁷. La route de Zéta et spécialement Scutari, son principal débouché, étaient assez recherchés pour que les Florentins, et non les moindres, eussent parfois partie liée avec des marchands de la région, par l'intermédiaire de Raguse: en juin 1464, un homme de Scutari reçoit du patricien ragusain Nicola de Gozze deux lettres de change émises par les Albizzi et les Strozzi et payables à Trani⁶⁸.

Pourtant, la présence vénitienne, effective en ces parages jusqu'en 1479, et bien au-delà à Kotor et sa région, ne pouvait que gêner Raguse, ne serait-ce que par l'existence de la douane de Dagno⁶⁹. Aussi est-il clair que les Ragusains préféraient de beaucoup Valona comme point de départ de leurs expéditions terrestres, à partir du moment où, bien avant le reste de la côte, la ville passa sous l'autorité turque, en 1417. Valona était, d'abord, le point de départ d'expéditions à court ou moyen rayon, prévues si on ne parvenait pas à faire affaire dans la ville elle-même: en mai 1458, le ragusain Nicola de Maxi est envoyé à Valona pour quatre mois, porteur de 454 ducats, qu'il est chargé de faire fructifier sur place ou "sur terre"⁷⁰; de gros investisseurs l'avaient en effet sous

⁶⁶ Lamenta de Foris XXXV, f. 266, 10 avril 1462.

⁶⁷ Des tissus sont volés à Saint-Nicolas le 21 avril 1469, Lamenta de Foris LXI, f. 152v. Sur ces foires, cf. M. SPREMIC, *Sveti Srdj pod mletackom vladlju, Zbornik Filozofskog Fakulteta*, Beograd, 1963, p. 308 s.; cf. Debita Notarie XXXVI, f. 186v, 5 mars 1465: "Nos Jacob et Miglissich debemus ire per mare ad viam Albanie, et ego Benchus ire debeo ad viam terre ferme".

⁶⁸ Debita Notarie XXXVI, f. 121, 29 juin 1464: pour une dette de 42 ducats, le ragusain remet des lettres de change d'un montant de 36 ducats.

⁶⁹ Dans l'affaire de 1462 (cf. note 66), le scribe écrit que l'agression s'est située "infra Dagnum", mais le surcharge par "Scutari", ce qui laisse entendre qu'on essayait de tourner le poste douanier.

⁷⁰ Nicolaus Angellini de Maxi devra "ire per mare ad Aualonam aut ab Aualona citra et ibi aut infra terram traficare", Debita Notarie XXXII, f. 40v, 17 mai

leur dépendance, car la région était une zone favorable à la vente des draps: le même Nicola de Maxi est à nouveau envoyé à Valona, à l'exclusion de tout autre port, en décembre 1458, afin d'écouler, dans l'intérieur des terres, une cargaison de draps d'une valeur de 698 ducats et 31 gros⁷¹. Nous avons d'ailleurs déjà signalé le serment de caravane qui est passé à Valona en 1460: le but de l'expédition était Korça, et le marchand qui comptait renier ses promesses n'est autre que le commanditaire de décembre 1458, Ratchus Radichovich, surnommé Locarda, un nom qui revient souvent dans les archives de l'époque⁷². On peut même avoir une idée de l'itinéraire qui, de Valona, menait vers Korça et, au-delà, à la Macédoine et jusqu'en Asie, puisque c'est en un lieu nommé Drinus, sans doute dans la vallée de l'actuel Drino, qu'une caravane est attaquée dans l'hiver de 1480⁷³.

Mais Valona était aussi le point de départ d'expéditions plus ambitieuses: en avril 1465, c'est avec un total de 950 ducats qu'une *colleganza* est montée pour se rendre de Valona jusqu'en Slavonie⁷⁴. On peut aisément imaginer ce qu'il s'agit de transporter vers l'intérieur: manifestement des draps, comme le prouvent bien des documents postérieurs, et nous savons déjà que ce trafic est assez rémunérateur pour que le Petit Conseil accorde d'importantes exemptions aux marchands qui s'emploient à exporter le drap par le port albanais, en bravant de graves dangers, et même la mort, car les *fuste* turques de Valona ne choisissent pas toujours leur cible, surtout dans la décennie 1470-1480 où fait rage la guerre vénéto-ottomane⁷⁵. En 1477, rompant avec sa tradi-

1458.

⁷¹ Il ira "ad Aualonam et ibi et non alibi exonerare dictos pannos et eos portare infra terram quo mihi libuerit", *Debita Notarie XXXII*, f. 147v, 4 décembre 1458.

⁷² *Lamenta de Foris XXXIII*, f. 189v-190, 11 février 1460.

⁷³ *Diversa Cancellarie LXXX*, f. 179v, 29 décembre 1480; l'affaire remonte au mois d'août et se situe "in loco dicto Drino", ce qui exclut le fleuve Drin et donc la Via de Zéta.

⁷⁴ "Ad viam Slavonie per viam Avallone", *Debita Notarie XXXVI*, f. 197v, 2 avril 1465.

⁷⁵ On en vient même alors à recourir à l'Empereur (n'oublions pas que Raguse est toujours théoriquement sous suzeraineté hongroise) pour obtenir réparation des autorités de Valona: "Captum fuit quod nuncius qui ibit Auallonam cum litteris Imperatoris pro restitutione damni dati per fustam de Auallona in barcha

tion de libéralisme, mais ne voulant pas interrompre ce négoce fructueux, le même conseil va même, peu après l'incident, jusqu'à élire lui-même les chefs (*gubernatores*) d'une caravane qui doit gagner Valona par mer, et à leur donner d'importants pouvoirs de coercition sur les autres marchands, dont on souligne, une fois de plus, les querelles incessantes⁷⁶. Bien plus, toujours en 1477, Raguse n'hésite pas à accorder à Valona un monopole, au moins temporaire, de ses draps destinés au marché intérieur: le 16 août, on ordonne à un marchand de ne débarquer ses draps qu'à Valona, sous peine de six mois de prison⁷⁷ et en arrive, le 31 octobre, à interdire, toujours sous de très lourdes pénalités, toute exportation de drap par voie de terre ferme en ne laissant ouverte que la *via Auallone*⁷⁸. A n'en pas douter, Valona était, si l'on y ajoute son importante activité en tant qu'escale vers la Romanie et le Levant, une tête de pont essentielle pour les patriciens ragusains, dont nombre de documents rappellent l'affluence sur son port⁷⁹. Rappelons, pour mémoire, que leurs associés favoris, les Florentins, sont aussi des fidèles du port turc où ils sont bien plus fréquemment mentionnés qu'au débouché de la *Via de Zenta*: le pape le savait, qui dépêchait parfois ses vaisseaux, comme c'est le cas en 1473, pour capturer les embarcations florentines qui, malgré l'interdiction immémoriale, continuaient, en pleine guerre contre

olim Jachxe Colendich habere debeat ad rationem viginti pro cento de eo quod opere et sollicitudine sua recuperabitur pro solutione sanguinis occisorum in dicta barcha", Consilium Minus XX, f. 148 bis, 1er mars 1477.

⁷⁶ "Ser Jacobus Junii de Gondola, ser Blasius Stephani de Goze, Nicolaus Martini de Latiniza, Marinus Petri, quatuor ex mercatoribus ituris ad viam Aual-lone cum navi de Ichisi, facti et electi fuerunt gubernatores carauane iture cum dicta navi et possint ponere mercatoribus dicti carauane aut cuilibet ipsorum penas et penam a ducatis centum infra. Et si in aliquo casu ipsi essent differentes, sit cum eis in tali casu pro quinto Marinus Michaelis Radognich", Consilium Minus XX, f. 151, 17 mars 1477.

⁷⁷ Consilium Minus XX, f. 196v, 16 août 1477; en outre, le marchand, à son retour, est tenu de "portare claritudinem qualiter ibi exonerauerit dictos pannos".

⁷⁸ "Captum fuit quod aliquis non possit extrahere pannos per viam terre ferme... sed solum ad viam Auallone per mare, et qui facere polliziam de extrahendo pannos ad viam Auallone cedat ad penam ducatorum centum et standi mensibus sex in carcere si illos extraheret per aliam viam...", Consilium Minus XX, f. 210.

⁷⁹ Par exemple le 17 avril 1465, où de nobles ragusains sont mis en scène comparaisant à l'audience du cadì de Valona, *Lamenta de Foris XXXVI*, f. 243v.

les Turcs, à commercer avec Valona. Et nous savons aussi que, comme les Ragusains, ils y avaient pour partenaires favoris les autorités turques locales, cadi ou subasi, auxquelles bien d'autres italiens, comme les Anconitains, achetaient directement leurs marchandises⁸⁰.

Nous nous garderons bien de doser l'importance du trafic de terre par rapport à celui qu'assuraient les liaisons maritimes traditionnelles avec l'ancienne Romanie: on peut pourtant penser que, malgré les difficultés croissantes qu'éprouvaient ces dernières, le volume et le revenu des marchandises de mer sont toujours, à la fin du XV^e siècle, nettement plus considérables⁸¹. Certains produits empruntent indifféremment les deux voies, et c'est par excellence le cas des draps, mais nul ne s'étonnera que, les routes terrestres étant redevenues plus sûres, des marchandises de prix comme la soie, les espèces monétaires, les métaux précieux, les empruntent désormais de préférence, alors que les denrées pondéreuses comme le bois, le sel et les blés restent le lot des voies maritimes. Ce qui nous paraît plus important, c'est que, dans les Balkans nouvellement unifiés par les Turcs, une coordination se soit rétablie entre de grandes routes terrestres, qui peuvent atteindre Istanbul et Bursa, et les itinéraires de mer qui y donnent souvent accès, comme le prouve l'exemple du port de Valona; c'est aussi que, en raison d'une *pax ottomanica*, même parfois toute relative, la voie de terre puisse parfois être jugée, par ces réalistes que sont les Ragusains, moins risquée que celle des mers bien connues, mais où sévissent pirates, corsaires, flottes adverses: qu'y a-t-il, à cet égard, de plus significatif que ce contrat de colleganza du 6 août 1473 où l'on prévoit l'expédition de drap vers la Serbie et la Romanie uniquement par voie de terre, le marchand prenant sur lui tous les risques s'il choisit, malgré tout,

⁸⁰ A. DUCCELLIER, *Le rôle des Toscans*, art. cit., p. 309-312; acte mentionnant l'attaque par les galères de Sixte IV, le 11 novembre 1473, *Lamenta de Foris* XLIII, f. 293v.

⁸¹ A. DUCCELLIER, *Le Bassin adriatique, exutoire du commerce balkanique à la fin du XV^e siècle: la voie de mer, à paraître in Hommes et Richesses II*, Paris, 1991.

de s'embarquer⁸²?

⁸² L'investissement est important, 700 ducats pour une durée d'un an et tout voyage par mer sera effectué "ad rischium mercadantis si iret per mare", Debita Notarie XLII, f. 7.

LA COLLEGANZA VENEZIANA: ELEMENTI DI DIRITTO BIZANTINO

G. MIGLIARDI O'RIORDAN COLASANTI / VENEZIA

Se è vero che Venezia nasce e si sviluppa nell'ambito della sovranità dell'Impero romano d'oriente è anche vero che più tardi, sotto il profilo giuridico, tale sovranità non venne mai contestata. Se infatti in epoche diverse¹ è già stato ampiamente dimostrato che il diritto romano ed il diritto greco-romano, sotto forma di consuetudine, sono sostanzialmente sempre presenti nella realtà documentaria veneziana, anche quando questi non vengano formalmente richiamati nelle fonti, per analizzare ora quali siano le influenze e le derivazioni bizantine nel contratto marittimo di commenda, che a Venezia si chiama *colleganza*, si propone lo studio delle fonti archivistiche e dell'evoluzione di queste.

Attraverso l'esame diretto di documenti dei secoli XI^e e XII^e, prima coè che la relativa normativa venga codificata in statuti e prima che integrazioni successive ne velino la vera anima, si ritiene che meglio possano essere colte le origini del contenuto della volontà di questa tipologia contrattuale. Gli atti analizzati a tale scopo sono conservati nell'Archivio di Stato di Venezia o nei fondi notarili ed inoltre in quelli dei monasteri, degli archivi privati ed infine nelle *commissarie* dei Procuratori di San Marco².

Non sono state trovate testimonianze di colleganza anteriori al mille, anche se in alcuni documenti si fa richiamo a tale concetto, senza che però autori e notai ne conoscano perfettamente i confini,

¹ Solo a titolo esemplificativo basti qui ricordare: J. BERTALDO, *Splendor consuetudinum civitatis Venetiarum*, ed. Schupfer, Bologna, 1896, in *Bibliotheca iuridica mediaevi*, III, pag. 32 e 52; SANDI, *Principi della storia civile della repubblica di Venezia dalla sua fondazione fino all'anno 1740*, Venezia 1765-1772, Vol. I.

² Questi sono per lo più trascritti nel *Codice Diplomatico Veneziano* di LUIGI LANFRANCHI; editi in *Documenti del commercio veneziano* a cura di R. MOROZZO DELLA ROCCA e A. LOMBARDO, Vol. II, Torino 1940.

come accade in un documento del 976³, dove la vedova del doge Pietro Candiano, quale rappresentante del marito defunto, rinuncia ai propri beni ed a "omni collegantia, rogadia et commendatione".

Se il contratto di colleganza è importante per il diritto marittimo commerciale di tutto il Mediterraneo medievale, a Venezia, forse anche proprio per il suo antico e costante contatto con il mondo orientale, si forma probabilmente con una sua particolare natura.

Fra i centri di commercio, con i quali il *Comune Veneciarum* ha contatti, primeggia infatti Costantinopoli, divenuta la *méta* preferita delle navi veneziane e la sede stabile di mercanti ed armatori che intrecciano un'ampia rete di affari, spingendosi lungo le coste dello Ionio, dell'Egeo e del mare di Levante. Non solo a Costantinopoli, ma in tutto l'impero queste colonie⁴ andranno formandosi e sempre più consolidandosi, con amministrazione e giurisdizione autonome. Le loro relazioni pertanto sin dall'inizio vengono fissate in documenti che testimoniano come appunto venisse accolta non soltanto la normativa romana, recepita attraverso la compilazione giustiniana, ma anche la sua ulteriore evoluzione nel diritto bizantino, ed in particolare, per ciò che attiene al commercio, le consuetudini marittime non potranno quindi prescindere dal riferimento alla compilazione del ΝΟΜΟΣ ΡΟΔΙΟΝ ΝΑΥΤΙΨΟΣ che, pur non contenendo un sistema completo di regole sui contratti marittimi, tuttavia (con la sola nota eccezione per il concetto di avaria), rafforza e conferma alcuni precetti del diritto precedente.

Le consuetudini medievali, se da una parte infatti prendono dal diritto bizantino, dall'altro, come è ovvio, si adattano poi alla molteplicità ed alla urgenza dei bisogni specifici. Ma l'elemento bizantino viene comunque assorbito nella loro sostanza.

A Venezia, questo processo pare risultare più evidente e di fatto esso viene testimoniato da quei documenti dove meglio si può cogliere l'originalità dei mutamenti e l'evoluzione della realtà giuridica, espressa nella volontà contrattuale con ben articolati formulari notarili.

³ A.S.VE., Codex Trevisaneus, c. 108v., 976, 25 ottobre.

⁴ R. CESSI, *Le Colonie medievali italiane in Oriente*, Bologna 1942.

Tali formule, ripetendosi, a volte sommandosi, gradualmente si fissano nelle tipologie del *nolo*, del *mutuo*, del *prestito a cambio marittimo* e della *colleganza*, dove, per quanto attiene agli elementi costitutivi ed accessori del negozio, può cogliersene il lento e progressivo perfezionamento normativo. Ed è proprio attraverso l'analisi di dette formule che si può quindi cogliere quella continuità di sviluppo giuridico che quasi naturalmente maturerà ed andrà a confluire nella colleganza, perchè, tramite l'analisi e la conoscenza degli istituti che vennero prima o che con essa convissero, meglio può essere intesa la sua più reale sostanza.

Pur non essendo qui opportuno inoltrarci in particolari ricerche riguardo tutte e quattro le tipologie elencate, per poter dimostrare la presenza nella colleganza veneziana di elementi di diritto romano prima e di diritto bizantino poi, si ritiene che quest'esame delle fonti aiuti comunque a cogliere le motivazioni per le quali la volontà testimoniata della *disposizio* sia andata completandosi via via, sino a porre in essere, anche nei secoli posteriori al medioevo, un accordo con quegli evidenti elementi del contratto della *societas romana*, ripresi poi nella *societas mutui* e nella *societas lucri* della LEX RODIA.

Anche se molti autori hanno studiato la colleganza e la sua possibile derivazione soltanto dal prestito a cambio marittimo, si ritiene opportuno cogliere questa continuità di sviluppo giuridico già in queste precedenti tipologie negoziali. Nel *nolo* infatti, negozio ancora con un formulario semplice, che nella documentazione veneziana non va oltre la prima metà del XII secolo, si può osservare come gli autori dell'atto possono "habere ad nabulum" un unico oggetto, spesso un'ancora, "cum aliis companionibus"⁵. I mercanti veneziani, per raggiungere cioè un profitto, già utilizzano tra loro una cooperazione, anche se ancora è lontano l'*animus contrahendae societatis*, poiché ciascun autore rimane titolare di un proprio e personale rapporto, permanendo l'interesse di uno distinto da quello dell'altro.

Nel *Mutuo*, dopo il *nolo*, per compiere un'impresa commer-

⁵ A.S.V.E., S. SACCARIA, B. 34 perg.; [1030], aprile, Rialto.

ziale, per "*utilitatibus peragendis*", ci si avvale ancora della cooperazione altrui, o meglio dei prestiti altrui, che devono essere restituiti entro termini ben stabiliti, e dietro pagamento di un interesse ugualmente ben precisato, ma il formulario dispositivo, inizialmente più semplice va affinandosi ed in esso sono successivamente presenti indicazioni relative al viaggio, il *taxequium*, alla nave ed al suo titolare, il *nauclerius*. In questa fase successiva, le formule del mutuo si avvicinano sempre di più a quelle del *prestito a cambio marittimo*, dove con l'incremento dell'attività mercantile il gestore-capitalista viene più direttamente interessato all'impresa e la diversa specificazione del rischio contrattuale potrà infatti caratterizzare la diversa tipologia negoziale: non quindi la diversità dell'oggetto della pattuizione (nel prestito a cambio marittimo dovendosi restituire la merce scambiata e non il *tantundem* dell'oggetto fungibile come nel mutuo, nel semplice prestito), ma la diversità della specificazione del rischio, che qui è tutto a carico dello *stans*⁶.

Quando invece anche il *tractator* comincerà a partecipare alla costituzione del capitale comune, chiaramente comincerà a manifestarsi una volontà diretta ad esprimere un'attività comunque associata. I contraenti vivranno allora una realtà incui la necessità di cooperazione si è tradotta in una associazione corroborata da una coscienza giuridica ormai acquisita e regolata dal *mos collegantie*, come viene ricordato in numerosi documenti veneziani⁷, dove oltre al capitale vengono messi in comune profitti e perdite.

La classe mercantile veneziana, regolando i suoi rapporti con norme consuetudinarie, preferisce un diritto non macchinoso e pertanto la necessità a procedere e ad organizzarsi insieme, o meglio l'*affectio societatis*, grazie all'evoluzione ora analizzata, in questo contratto veneziano si manifesta forse più viva rispetto ad altre aree giuridiche, dove il medesimo istituto sembrerebbe invece assumere aspetti meno strettamente legati al concetto sociale.

A Venezia la volontà associativa della colleganza non verrà mai

⁶ "Stans" e "procertans": si desidera segnalare che qui si utilizzano questi termini, perchè chiariscono e facilitano la comprensione dell'atto, ma in realtà essi solo molto raramente compaiono nelle fonti veneziane.

⁷ Ad esempio: A.S.V.E, S. Zaccaria B. 34 pergg.; 1162, febbraio.

meno, "usque dum nostre in unum conveniunt volumptates"⁸, anche se in comune il *procertans* metta una quota inferiore rispetto a quella dello *stans-capitalista* o se addirittura non metta affatto capitale in quanto egli presta invece la sua opera. In usi di oltre sfere giuridiche relativi al commercio con il Levante, risultato di lunghi contatti con i commercianti di diversi porti d'Italia, della Provenza e della Catalogna, la volontà negoziale dei loro contratti marittimi e di commenda in particolare, palesano caratteristiche in cui lo spirito associativo risulta essere meno determinante poiché chi di regola impiegava la propria opera per l'adempimento dell'impresa pare non contribuisse anche alla formazione del capitale comune⁹.

Se la colleganza ha dunque indubbi elementi sociali, anche se in epoca romana questi forse non vennero adattati al diritto marittimo, essi non possono essere assorbiti, negli usi veneziani prima e nel diritto codificato poi, se non attraverso il filtro attuato dalla consuetudine e dalla normativa bizantina e l'istituto pertanto va a collegarsi, in verità senza molti dubbi, alla XOINONIA disciplinata nel capitolo XVII^e della parte terza del ΝΟΜΟΣ, E se pur da un lato sicuramente possono ravvisarsi differenze, da un altro tuttavia vi si trovano anche molte affinità e forse proprio il germe stesso del contratto veneziano. Con il termine generico di XOINONIA nella LEX RODIA s'intendono varie forme di associazione quali la XPEOXOINONIA, *societas mutui*, e la XEΠOXOINONIA, *societas lucri* dove l'evoluzione dai contratti precedenti e lo scopo ultimo della volontà negoziale dell'istituto bizantino (come la spartizione dell'utile e del guadagno) paiono veramente del tutto analoghi a quelli della colleganza. Per poterla dunque accostare, almeno per certi suoi aspetti alla XPEOXOINONIA, basta qui ad esempio ricordare una formula ricorrente nei documenti veneziani¹⁰ che, sottolineando l'elemento sociale, specifica appunto la

⁸ A.S.VE, S. Taccaria b. 35 pergg.; 1073, agosto, Rialto.

⁹ A proposito vedasi: A.E. SAYOUS, *Le rôle du capital dans la vie locale et le commerce extérieur de Venise entre 1050 et 1150*, in *Revue belge de philologie et d'histoire*, XIII, 1934, p. 657 e segg.; A. SACERDOTI, *Le colleganze nella pratica degli affari e nella legislazione veneta*, in *Atti del reale istituto veneto di scienze lettere ed arti*, LIX, 1899-1900, p. 1 e segg.

¹⁰ In particolare: A.S.VE., S. Zaccaria, B. 34 e B. 35 pergg.

partecipazione agli utili insieme alla ripartizione dei rischi: "et si a mare vel a gente totum suprascriptum habere perditum fuerit, ita quod sit clarefactum, nichil inde pars parti inquirere debeat. Si aliquid inde remanserit, sicut dedimus (o iactavimus), ita participemus".

Un approfondimento pertanto, uno studio analitico dei formulari notarili potrebbe peraltro senza dubbio chiarire ulteriormente quanto si viene dicendo¹¹.

¹¹ G. MIGLIARDI O'RIORDAN, *Prime indagini sull'evoluzione del formulario notarile del contratto marittimo veneziano (secc. XI-XII)*, in Atti Convegno di Diplomatica, Valencia 1986.

UNE PROPHÉTIE INÉDITE EN NÉO-GREC ET EN VÉNITIEN SUR LA CHUTE DE L'EMPIRE OTTOMAN

A. CARILE / UNIVERSITÉ DE BOLOGNE

Deux manuscrits des collections vénitiennes qu'il est possible de dater à la moitié du XVIII^e siècle nous ont fait parvenir le texte d'une prophétie en néo-grec et en vénitien sur la chute de l'empire ottoman.

Composée selon le schéma figuratif de la colonne gravée στοιχηδόν en capitales et suivie de l'interprétation — néo-grecque et vénitienne en interligne — du texte résultant, cette prophétie se rattache au courant de l'inscription présumée de la tombe du grand Constantin publiée par Banduri et de l'inscription qui, aux dires du chroniqueur Robert de Cléry, croisé ayant participé à la prise de Constantinople en 1204, était apposée sur une statue à Constantinople (Clari XCI, 88-89).

Mais elle est tout aussi intrinsèquement contaminée par le courant des prophéties du pseudo-Léon, dont on ne sait pas s'il s'agit de Léon VI ou de Léon le Mathématicien. C'est-à-dire que tout en révélant les moyens d'une érudition non suffisamment dépurée, elle est composée dans le cadre de la culture prophétique constantinopolitaine relue à Venise selon le goût exotique pour le monde grec et pour le monde turc qui est l'un des éléments de la culture vénitienne des XVI^e et XVII^e siècles déjà largement explorés, comme le montre par exemple la collection de vaticinations composée par le plus heureux divulgateur d'histoire ottomane du XVI^e siècle européen, Francesco Sansovino de la *Lettera ovvero discorso sopra le preditioni fatte in diversi tempi da diverse persone le quali pronosticano la nostra futura felicità per la guerra del Turco con la Serenissima Repubblica di Venetia l'anno 1570, con un pienissimo albero della Casa othomana tratto*

dalle scritture greche e turchesche, Venezia, s.t. 1570. (Lettre ou discours sur les prédictions faites à différentes époques par différentes personnes qui pronostiquent notre futur bonheur pour la guerre du Turc avec la Sérénissime République de Venise en 1570, avec un arbre très important de la Maison ottomane tiré des écritures grecques et turques, Venise, s.t., 1570).

La prophétie inédite se présente comme un ensemble illustré de colonnes à chapiteaux et de bandeaux gravés et se compose de sept colonnes, la première rassemblant les lettres capitales, les autres portant sur trois registres superposés les capitales, l'interprétation néo-grecque en vers de leur signification présumée et enfin la traduction vénitienne. Le texte néo-grec, rédigé par les soins d'un vénitien ne connaissant pas à fond la grammaire et la syntaxe, présente des erreurs notables: par exemple *μελε δια νου τροτώση* sera pour ruiner, au lieu de *μελι διανα; βουσυλεύσει* pour *βασιλεύσει*; *ογδή* pour *ογδοη*; *τω μερη* pour *τα μερη*; *μελλει διωνα στρατευσει* pour *δια να*; *ξάμβου γενος* pour *ξανθὸν γένος*, sont des corruptions qui se correspondent dans les deux manuscrits et doivent probablement être attribuées à l'ignorance du grec de Paolo Morosini*, ponctuellement respectée par les copistes qui doivent tout de même avoir une certaine familiarité avec le grec, comme le soulignent les différentes solutions orthographiques, toutes plausibles, attribuées au même phonème.

La prophétie se compose de deux noyaux historiques séparés. Le premier est centré sur la restauration à Constantinople du *γένος τοῦ Παλαιολόγου* à réaliser à travers une série de guerres "contre une partie de Schiavoni" (*ἐπὶ τοὺς δαλμάτας μέρος*) "ruinera une partie des Schiavoni (*τοὺς δαλματατας ἐκτροπότει*): ce noyau nous reporte aux tentatives sur l'Épire de Charles de Nevers au début du XVII^e siècle. Le deuxième noyau concerne au contraire une alliance entre les vénitiens et le *ξανθὸν γένος ἄμα*, "la génération des rouges ensemble" — lieu commun des prophéties du pseudo-Daniel, du pseudo-Méthode de Patara et du pseu-

* Le chroniqueur Paolo Morosini, personnage d'identification douteuse mais appartenant à la moitié du XVII^e siècle, l'inséra par erreur à la place du texte sibyllin, bien qu'adapté, que les chroniqueurs vénitiens avaient l'habitude d'utiliser à propos de l'épisode de la prise de Constantinople en 1204.

do-Léon le Savant — et décrit le cours miraculeux d'une longue bataille qui se conclut par la défaite des Turcs grâce à l'avancée du condottiere de l'aile droite. Ce dernier noyau présente des éléments de symbolisme numérique (μεχρι της πεπταιας (sic) ωρας) jusqu'à cinq heures: και φωνη βοησει τρίτον: et une voix forte dira trois fois): je me demande si l'investiture divine du condottiere présent à l'aile droite ne doit pas être ramenée au rôle de cette aile dans le déploiement de Lépante en 1571.

Les études sur la littérature prophétique anti-turque ont été effectuées jusqu'à présent d'une manière non systématique, et dirais-je avec presque une certaine suffisance rationaliste: déjà Dény en 1936 et Lucchetti dans le dernier tome de l'Histoire de la Culture Vénitienne se préoccupèrent d'en rappeler le caractère *post eventum*, en affrontant le thème ingénu de la véridicité; et comme s'ils étaient mal à l'aise face à cette production écrite difficilement classifiable, ils se réfugièrent dans la catégorie alors usitée de la propagande. [Dans un compte-rendu plutôt digne d'éloges pour l'analyse littéraire en matière de culture occidentale latine de l'*Amyris* de Felelfo, parue dans "Lettere Italiane" 1980, l'auteur se garde bien de troubler par ce type d'écrits son thème historique et littéraire "L'Humanisme et les Turcs".]

C'est avec une sensibilité historique plus subtile que le thème des prophéties sur les Turcs, comme moyen de connaissance du monde ottoman en occident et comme réactif négatif dans l'image archétype — dans le préjudice, si l'on veut — du monde ottoman, a été analysé par Preto; tandis que Ginzburg, en analysant le procès du Saint Office à un groupe d'artisans vénitiens en septembre 1573, relève l'entrelaces d'"interprétations populaires", comme la fusion du thème prophétique de la défaite des Turcs avec l'autre thème, étudié magistralement par Dionisotti, par hasard romain, de la conversion des Turcs. Nous devons à Achille Olivieri le cadre encore plus suggestif permettant de saisir les valences eschatologiques et la "caractérisation sociale" du prophétisme anti-turc au moment de la bataille de Lépante.

Ce qui ressort le moins du cadre des études sur le prophétisme anti-turc, c'est le lien non pas de manière, mais de substance idéo-

logique, avec le prophétisme néo-hellénique et donc avec l'image du peuple turc construite par la culture byzantine à partir du XII^e siècle et tenacement confirmée et transmise par différents canaux à la culture et à la mentalité de l'occident latin.

Jean Dény s'était rendu compte en 1936 que les pseudo-prophéties concernant les Turcs au XVI^e siècle, outre l'interprétation du moment à propos des fins propagandistes inspirées par la cour de l'empereur Charles Quint "fêré d'astrologie", portaient en elles une suggestion idéologique indéfinissable qui durerait bien au-delà de l'occasion pour laquelle elles avaient été confectionnées: "leur réalité falote et illusoire semblait par moments plus solide que la réalité vécue".

Le prophétisme néo-hellénique doit être en effet situé parmi les forces culturelles de longue durée qui ont contribué à modeler la nation grecque en y assurant, dans les limites de sa propre fonction de conscience collective, la survivance de l'identité nationale; ce langage pétri de symbolologies numériques, de citations apocalyptiques, de valences parfois même astrologiques représente une synthèse culturelle qui n'a rien de populaire mais qui serait plutôt la divulgation à de plus vastes couches urbaines de démarches intellectuelles de la haute culture humaniste, laquelle ne devrait plus être simplement réduite à la redécouverte des classiques grecs et latins, après les études de Vasoli et de Yates en particulier.

Le point de départ de ce prophétisme est l'image de la mort de la Romanie, l'empire universel romain oriental, consécutive moins à la conquête ottomane, qu'à la capacité d'assimilation des classes inférieures, surtout paysannes, κατοτυχὲς καὶ ἀγροτικόν, par les soins du système bureaucratique et militaire des ottomans en fonction de l'aristocratie du sultanat, d'après l'analyse que l'historien Ducas attribue au vizir Baiazid, en 1421, dans l'optique d'une interprétation aristocratiquement adverse au nouvel ordre turc. Cette fascination exercée par le turc sur la petite bourgeoisie et sur le peuple de Venise, pour utiliser les paroles d'Olivieri, ne cessera qu'aux alentours de 1570.

"La Romanie même morte fleurit" selon l'image des Byzantins de la Mer Noire. La dévastation du tissu social de la Romanie par

les Turcomans, l'annexion de vastes territoires anatoliens, puis balkaniques jusqu'à la mer Egée, la croissance inexorable de l'empire ottoman, étendant désormais son hégémonie, entre la fin du XVe siècle et la fin du XVIe siècle, sur la zone qu'avaient dominée et modelée la société, et l'état de l'ère macédonienne suscita entre autre de la part des byzantins un refus idéologique basé sur le contenu de la βασιλεία, au moment de son contraste le plus grand entre son devoir d'être cosmique et sa réalité de territoire qui se défait.

La projection vers un avenir futurible signifiait la volonté de reporter à la réalité de l'histoire le devoir-être de la βασιλεία. Dans cette tâche les membres de la haute culture laïque et de la culture théologique et religieuse parcoururent des voies idéologiques opposées: certains personnages de la haute culture tentèrent de renouveler l'empire à travers l'exorcisme évocateur de l'Hellénisme antique dans la conviction néo-platonicienne que la grandeur des formations politiques dépend de leur constitution, en le proposant même de manière improvisée dans le cadre volontariste de l'utopie; de côté ecclésiastique on adopta au contraire des orientations plus concrètes visant à assurer le maintien des structures ecclésiastiques, avec lesquelles, comme dut le souligner récemment Zepos, les sultans finirent par s'accorder, peut-être pour l'ambition universaliste de ne pas cimenter trop rapidement les frontières à l'intérieur de leur société; peut-être pour le calcul exact de la longue durée que l'assimilation des sociétés urbaines et rurales d'Occident demanderaient, étant donné les différentes modalités de la conquête qui, en raison de sa rapidité relative, permit une destructuration moins ramifiée que celle des sociétés anatoliennes.

Une lettre du patriarche Antoine IV, peut-être de 1395, fournit l'un des documents les plus anciens de la défense idéale de la Romanie, c'est-à-dire de la βασιλεία comme polarité de la vie ecclésiale: "il n'est pas possible pour les Chrétiens d'avoir une ecclesia et de ne pas avoir une basileia. L'Empire et l'Eglise forment une grande unité et une grande communauté; il leur est impossible d'être séparés l'un de l'autre. [Les seuls empereurs que

les chrétiens refusent de reconnaître sont les hérétiques qui ont attaqué l'Eglise et introduit des doctrines corrompues et étrangères à l'enseignement des Apôtres et des Pères ...] Le basileus univrsel est un ... Car, même si d'autres dans le monde chrétien assument pour eux-mêmes le titre d'empereur, tout acte de ce genre quel qu'il soit est contre la nature et la loi, il est plutôt le résultat d'un pouvoir illégal (τυραννία) et d'une violence. [Quels sont les pères ou les conciles ou les canons qui parlent d'eux? Celui dont ils parlent, eh bien, celui dont ils crient de tous côtés à grande voix — ebbene cui gridano alto per ogni dove — c'est le basileus naturel, le basileus dont les actes, les prononcés et les ordres sont acceptés dans tout l'univers, le basileus duquel et duquel seulement les chrétiens font mention n'importe où dans les prières".] Le basileus naturel est donc directement investi par Dieu: notre prophétie en donne un exemple sur le champ:

τοτε πολεμον ἐγειρουν
 al'hors farano guerra
 à l'heure ils feront la guerre
 εμφυλον ηγριομενον
 grande tra loro
 grande entre eux
 μεχρη της πεπτικιας ωρας
 fino cinque ore
 jusqu'à cinq heures
 καὶ φωνη βοησει τριτον
 Et una voce granda dirà tre volte
 et une voix forte dira trois fois
 στητε στητε μετα φόβου
 state state con paura
 ayez ayez peur
 στευδετε πολὰ σπουδαιως
 festinate troppo presto
 hâtez-vous trop vite
 εις τα δεξιὰ τα μερη
 nella parte destra
 du côté droit

ανδρα δ' ευρίτε γενναιον
 et trovarete un uomo troppo valente
 et vous trouverez un homme trop émérite
 θαυμαστον καὶ ρωμαλαίων
 mirabile et forte
 admirable et fort
 τουτον ἔξετε δεσκωτη
 questo havrete per signore
 celui-là vous aurez pour seigneur
 Φιλος γαρ εμος υπαρχει
 perchè è mio amico
 parce que c'est mon ami
 καὶ δυτόν παρα λαβόντες
 e ricevendolo
 et qu'en le recevant
 θελημα εμον πληρεϊτε
 exeguirete il mio voler
 vous exécuterez ma volonté.

Nous sommes dans le cadre de la tension eschatologique liée à la restauration divine de l'empire orthodoxe oriental, qui s'était déjà manifestée dans le texte *Prophétie sur le pauvre roi élu de Dieu* que l'on peut attribuer à l'époque de Manuel II Paléologue (1391-1425).

Dans la situation transformée des XIVe et XVe siècles, quand la disparition territoriale de l'empire est désormais une certitude — le patriarche Antoine IV écrit au moment où l'empereur Manuel II Paléologue est vassal de Bajazet I Yldirim au sommet de sa gloire, avant le désastre soudain d'Ankara —, l'Eglise se réfère à l'axiome de l'unité de basileia et ecclesia avec une vive préoccupation au sujet de la prolifération de prétentions à la souveraineté universelle — et à l'adoption du titre de βασιλεύς / empereur, non pas tellement et non pas seulement pour les prétentions occidentales (les Francs au Xe siècle, les Bulgares au XIIe, les Latins au XIIIe, les Serbes au XIVe, les Russes entre le XIVe et le XVe siècle) mais plutôt en raison des prétentions circulant d'une manière plus dangereuse dans les formations politiques tartares et ottomanes

qui, de la fin du XIV^e à la fin du XVI^e siècle, visent à assujettir l'Occident tout entier, de la Russie à l'Espagne, en rencontrant chez les Habsbourg le noyau de résistance le plus tenace dans la Péninsule balkanique.

Le lien étroit entre la souveraineté universelle selon nature et l'Eglise orthodoxe en premier lieu, au-delà des problèmes territoriaux, dans le culte de l'icône du Χριστὸς βασιλεὺς τῶν βασιλιούντων, reportait même concrètement aux yeux de la religiosité populaire, entendue selon la leçon de Le Goff non comme l'apanage exclusif d'une classe sociale, encore moins comme "culture irréfléchie des masses populaires", la *basileia* dans le domaine du sacré qui se révélait dans l'orthodoxie grecque, et coupait à la racine la légitimité des souverainetés non chrétiennes, en présentant sous des traits infamants des souverainetés qui pèsent historiquement sur le peuple orthodoxe, grec ou russe.

Avec les paroles d'Antoine IV, avec la re proposition de la théorie politique et de l'"ecclésiologie" byzantine revues de manière à effacer les problèmes de délimitation et de hiérarchie réciproques qui s'étaient posés au IX^e siècle, ce n'était pas simplement par nostalgie que l'on déclinait le paradigme simplifié de l'empire universel chrétien, mais l'on fondait plutôt les bases idéologiques de la résistance des peuples chrétiens à l'autorité de l'empire turc et de l'empire tartare, avec les attraits de la mobilité verticale que les sociétés bellicistes savent susciter.

La thèse de Ducellier selon laquelle, malgré les offensives turques du XI^e siècle, l'aversion contre les latins produisit une sorte de résignation au succès turc et "l'entente formelle avec les musulmans devient de plus en plus caractéristique de la mentalité grecque" semble étendre à une société toute entière des comportements que j'ai dû reconnaître par ailleurs comme étant propres à une seule partie de l'aristocratie contacuzeniste en correspondance avec l'irénisme d'un secteur du monde rural. Mais Ducellier ne semble pas tenir compte du fait que, l'Eglise se proposa en effet, du point de vue de l'histoire nationale et civile des peuples assujettis, comme la clé de voûte irréductible de l'identité civile que l'éclipse du βασιλεὺς terrestre, la disparition de l'ordre de l'Etat

et de l'ordre civil byzantin, mettent en doute face aux capacités et aux mécanismes d'assimilation qui se vérifient dans les sociétés où vainqueurs et vaincus s'affrontent. Les dynamiques sociales sont multiples; le problème gnoséologique consiste dans la détermination des lignes portantes d'un développement. [Comment situer le prophétisme anti-turc dans le cadre de l'"entente" byzantino-turque, à moins de réduire cette dernière à des secteurs de la société byzantine?]

Les affirmations que nous avons mises en évidence dans le texte d'Antoine IV avaient une fonction historique précise, [qu'il était possible d'individualiser]: elles étaient l'expression d'une tendance théologique et politique active dans la culture byzantine dès le XII^e siècle, comme je l'ai démontré par ailleurs, parallèlement à une intransigeante tradition théologique byzantine d'opposition à l'Islam et au syncrétisme irénique qui favorise le camouflage des vaincus parmi les vainqueurs mais qui entraîne en même temps l'assimilation finale des vaincus par les vainqueurs; il ne s'agit pas tellement d'un refus de la réalité à laquelle une partie de la société byzantine était en train de s'adapter avec un processus de camouflage peut-être favorisé par la haine anti-latine comme le veut Ducellier [— dont la thèse doit être redimensionnée dans le cadre d'une telle symétrie binaire —;] il s'agit plutôt de l'acte de fondation créative d'une identité éthique et politique résolue à survivre à l'empire, non plus en mesure de coaguler dans l'évidence effective des institutions et des processus sociaux, les intérêts des classes dans l'incertitude entre la Romanie et la Turquie, entre la tradition et l'innovation.

Les frontières de la Romanie deviennent donc territorialement volatiles: en théorie, elles correspondaient à l'univers, en réalité elles avaient été effacées de la carte du monde entre 1453 et 1462; mais l'Eglise orthodoxe avait effectué l'opération d'ancrer ces frontières dans l'âme de chaque croyant chrétien orthodoxe.

Le refus de légitimation a posteriori d'une souveraineté de fait chargée de victoires et de splendeurs comme celle des sultans, la distinction entre *basileia* et tyrannie, l'endyadis catégorique de l'*ekklesia* et de la *basileia* se révèlent dans le temps comme des

réactifs idéologiques beaucoup plus tenaces que l'orgueil aristocratique pour l'"hellenismos", comme l'entendait par exemple Giorgio Gemisto Pletone, pour contraster au sein des classes populaires la dissolution finale de l'identité propre dans le nouvel ordre ottoman, une fois évanouies les expectatives et les illusions sur la capacité de promotion sociale du bellicisme des sultans.

Le syncrétisme tolérant et captivant pratiqué par les fraternités religieuses de Mevlevi, Bektasi, Hurufi, l'attraction du magistère du grand mystique du XIII^e siècle turc, Gelaleddin Rumi, sont là pour démontrer les forces en mouvement dans la société byzantino-turque vers la fusion en mesure d'attirer même des membres du monachisme byzantin. Mais au-delà de l'attraction, que les historiens de l'art relèvent même dans l'adoption de vêtements, de coiffures et de décorations turques dans l'habillement byzantin, l'étude de Balivet sur le cheik Bedreddin de Smavna, près d'Adrianopoli (1358/9-1419), mis idéalement en parallèle avec le crétois Giorgio de Trebisonda (1395-1484) du côté grec, a souligné combien l'esprit de pacification, de tolérance et de fusion qui se présente ponctuellement dans la société anatolienne et balkanique après les aventures sanglantes de l'expansionisme ottoman, se heurtait à l'écueil de projets utopiques de réforme sociale qui allaient contre l'aristocratie et le sultanat — un exemple radical en est le soi-disant communisme de Börkbce Mustafa dont l'influence se fera sentir même sur les idées concernant la propriété terrienne chez Giorgio Gemisto Pletone —. Ce redicalisme irénique qui prétendait viser l'organisation même de la propriété, provoqua une violente réaction de l'autocratie ottomane — cette fois approuvée par le Ducas lui-même, aristocrate avant tout — d'où il résulte un frein précis mis aux expectatives d'égalité sociale suscitées par la conquête turque et un ralentissement de l'osmose entre Roumanie et Turquie; le sultanat et l'Eglise orthodoxe, comme Zepos l'avait constaté, se trouvèrent par conséquent en syntonie pour assurer les frontières entre les deux réalités sociales et culturelles.

C'est donc surtout en fonction de l'organisation du sultanat dans la société turco-byzantine que la Roumanie devient une

frontière intérieure, religieuse et culturelle, le noyau éthique et civil de la résistance contre la tyrannie, pouvoir de fait qui naît de la violence mais non du droit de la nature; réalité idéologique tolérée par les sultans dans le but de conserver l'ordre social qui voyait les chrétiens à la base de la pyramide; réalité idéologique fomentée et instrumentalisée par les puissances occidentales héritières de l'empire byzantin dans la lutte anti-turque, même si Argyriou a raison de souligner les raisons autonomes de cette tendance endémique à la rébellion des grecs contre les turcs.

De la conquête turque de Constantinople en 1453 à la guerre de Crète de 1645-1669, il reviendra justement aux villes maritimes italiennes et aux états occidentaux de défendre les restes de l'empire byzantin sous domination latine; il reviendra en particulier à Venise et au Royaume de Naples de soutenir et de promouvoir l'esprit national hellénique jusqu'en 1715.

Venise et Gênes qui avaient en quelque sorte tenté de s'opposer en 1453 à la prise de Constantinople, car c'était le centre de leurs intérêts commerciaux, en étaient venues par la suite à pactiser avec Mahomet II en vue de sauvegarder leurs positions respectives de privilèges commerciaux; cependant, quand l'expansion turque commença à se focaliser sur la mer Egée avec la conquête de Mytilène en 1462, Venise entra carrément dans la croisade soutenue par la papauté sous la poussée du Cardinal Bessarione en menant entre 1463 et 1479 une guerre acharnée qui conduisit jusqu'en 1502 à la cession progressive aux Turcs des possessions vénitiennes en Eubée et dans le Péloponèse. Soliman le Magnifique (1520-1526) et Selim II (1566-1574) chassèrent de Rhodes les Chevaliers de l'Hôpital Saint Jean (1522) et les Vénitiens et les Gênois de toute la Méditerranée orientale: Chio (1566); Chypre (1570-1571); le duché de Naxos et les Cyclades (1579), furent progressivement assujettis à l'empire turc. Venise continua à dominer la Crète, les îles Ioniennes et quelques ports du Péloponèse. La guerre de Crète (1645-1669) et les conflits qui suivirent jusqu'en 1715 n'empêchèrent pas les Turcs d'occuper la Crète en 1699 et le Péloponèse en 1715, laissant seulement à Venise les îles Ioniennes.

Dans ce contexte de rude conflit militaire entre les Turcs et l'Occident, la République de Venise et le Royaume de Naples en particulier favorisèrent constamment entre le XIV^e et le XVII^e siècle la formation de mouvements de résistance grecque contre les Turcs, avec un soutien matériel, moral, politique aux archontes grecs, aux intellectuels humanistes souvent formés dans les centres culturels helléniques en Italie, aux prélats orthodoxes, aux chefs militaires grecs au service des Italiens. L'Italie devint aussi le refuge privilégié des hommes de culture grecs qui contribuèrent d'une manière déterminante au développement de la Renaissance italienne, à laquelle ils avaient apporté le trésor de la tradition hellénique; mais en même temps ils prirent une part active à la politique de leur temps, se faisant les promoteurs de l'idée d'une croisade contre les Turcs pour la libération de la Chrétienté orthodoxe.

La guerre turco-vénitienne de 1463-1479 fut appuyée par le soulèvement populaire du Péloponnèse dû à Michele Rhalfois et à Pietro Bouas, révolte qui dura de 1479 à 1492 et persista même après le traité de paix vénéto-turc, grâce au Commandant Corcodilos Cladas, dans la région de Mani et Chimara, les deux foyers permanents de rébellions grecques que les puissances occidentales n'hésitèrent pas à laisser plusieurs fois à leur destin entre 1499 et 1502, au cours de la croisade antiturque lancée par la papauté, qui s'exerça dans les guerres vénitiennes et dans l'intervention du Royaume de Naples, ainsi que dans la lutte de l'Autriche à la tête des princes d'Europe contre les Turcs qui déferlaient en Hongrie, les Grecs soutinrent avec de très fortes rébellions la lutte antiturque des occidentaux. Il y eut encore des soulèvements à Chimara (1518), à Rhodes (1522), dans le Péloponnèse et dans la Grèce continentale (1571) tandis qu'à la bataille de Lépante la flotte vénitienne comptait 5000 grecs.

Le Royaume de Naples fomenta à son tour des rébellions antiturques entre la fin du XVI^e siècle et le début du XVII^e. Rappelons entre autre la révolte de la Valachie où Michel le Brave soutint la guerre contre les Turcs entre 1515 et 1601 avec pour conseiller et inspirateur le métropolite de Trnovo Dionigi Rhallis Paleologo;

et l'insurrection de l'Épire provoquée par Charles II, duc de Nevers, héritier par sa mère des Paleologi de Monferrato et protagoniste possible du premier noyau de notre prophétie: il visait à un soulèvement de toute la Grèce par l'intermédiaire de hauts prélats et de notables grecs, en particulier par l'intermédiaire de l'archevêque Denys le Philosophe qui fut capturé par les Turcs en 1611 et écorché vif. Les guerres des Vénitiens entre 1645 et 1715 offrirent l'occasion d'autres révoltes plus ou moins connues: les Klefti et les Armatoli participèrent en fait aux côtés de Venise, de Naples et de l'Autriche aux guerres contre l'empire ottoman et incarnèrent la résistance armée de la nation hellénique contre les conquérants turcs.

On peut donc affirmer qu'aux côtés de l'Eglise grecque, qui fut du XVe au XIXe siècle à la tête de la résistance nationale contre la force d'assimilation de l'islamisme turc — comme également contre la propagande catholique des Jésuites — en plaçant l'orthodoxie à la base de la conscience nationale hellénique, les puissances italiennes constituèrent un point de référence extérieur et le mirage d'une aide pour les populations grecques désireuses de se libérer des Turcs, de l'empire turc, qui est une *τυραννίς* pour une grande partie de la société byzantine, qui a dans les structures ecclésiastiques sa défense institutionnelle.

Cette *τυραννίς* est permise par Dieu comme punition pour les *ἀνομίαι* des byzantins, mais si ce châtement implique la chute de l'empire de romains en expiation des péchés, l'expiation implique la fin du châtement turc et la renouveau du monde chrétien et de l'empire. La longue analyse d'Argyriou sur les exégèses grecques de l'apocalypse pendant la domination turque, l'ouvrage de Kariotoglu sur le prophétisme hellénique à propos de l'écroulement de l'Islam entre le XVIe et le XVIIIe siècle, le livre de Pertusi sur la littérature prophétique à propos de la fin de Byzance considérée comme la fin du monde, fournissent à présent des instruments philologiques et historico-culturels adaptés pour explorer les courants de cet eschatologisme qui imprègne la culture savante et la culture populaire dans la structure d'un système de communication éthico-politique qui s'exprime en modules biblico-ecclésiasti-

ques, comme Turdeanu l'a magistralement recherché dans ses *Apocryphes slaves et roumains de l'ancien Testament*.

Les exégètes de l'apocalypse offrent à la résistance de l'ethos byzantin l'aliment d'une conception hellénocentrique et orthodoxe de l'histoire humaine: la tyrannie des Turcs, la perversité des papistes et des athées sont les traits caractéristiques du règne de l'Antichrist. Mais selon ap. XIX, 11 doit arriver "sur le cheval blanc le cavalier appelé Fidèle et Véridique" "καὶ ἰδοὺ ἵππος λευκὸς καὶ ὁ καθήμενος ἐπ' αὐτοῦ καλούμενος πιστὸς καὶ ἀληθινός" qui libérera le monde de la Bête et de ses armées (XIX, 19). La tyrannie des Turcs finira; les serviteurs du Christ, ceux qui ne se seront pas laissés marquer du sceau de la Bête, seront récompensés avec la restauration de l'empire byzantin et de l'Eglise orthodoxe.

C'est donc dans la littérature eschatologique et dans le prophétisme que la Roumanie se donna les frontières inviolables du rêve, un rêve de palingénésie, de rédemption sociale, politique, religieuse. Dény avait raison: la "réalité falote et illusoire" des prophéties semble par moment "plus solide que la réalité vécue".

Dans cette réalité de longue durée, aux forces multiples, dans cette trame de rapports politiques, culturels, idéologiques entre Roumanie, Turquie et Occident, dans l'abysse jaspérien des temps historiques continuellement remodelé dans sa compréhensibilité par l'avenir, nous retrouvons le cadre dans lequel sont entrées dans l'histoire les nombreuses prophéties éditées et inédites où s'exprima l'espoir de palingénésie de la Roumanie fomenté d'une manière intéressée par les occidentaux, mais vivifié par l'orthodoxie et par le peuple grec. Dans cette réalité, les textes perdent leur atonie ou leur côté hasardeux, pour assumer le retentissement d'un témoignage, moins ingénu qu'il ne paraît à première vue, et profondément enraciné dans le sens que les histoires assument au terme d'un développement. Comme nous l'enseigne André Neher dans l'essence du prophétisme en 1972, à présent réimprimé en italien : "La prophétie ... n'est pas anticipatrice sinon d'une manière très accessoire, sa faculté de voir n'est pas nécessairement liée à l'avenir: elle a sa valeur propre, instantanée. Son dire n'est

pas l'avenir, c'est l'absolu. Elle implique, à n'importe quel titre, une relation entre l'éternité et le temps, un dialogue entre Dieu et l'homme". Dans ce sens les prophéties anti-turques du XVI^e et du XVII^e siècle valent comme la révélation de persistance, dans le cadre de l'histoire, de la mentalité de projets opérationnels susceptibles de s'inscrire dans l'histoire.

A LA RECHERCHE D'UNE IDENTITÉ POST-BYZANTINE: ESQUISSE MÉTHODOLOGIQUE

ZOGRAFOS ANASTASSIOS / STRASBOURG

Avec les conquêtes des Ottomans nous assistons à une réunification de l'espace balkanique qui a connu d'importants moments d'incertitude et de division depuis les invasions slaves. Serbes, Bulgares, Roumains, Grecs et Albanais se retrouvent réunis, ils constituent la nation chrétienne orthodoxe sous l'autorité du Patriarche de Constantinople, "chef de la race éminente des Romains"¹.

Du moment où on parle d'identité on sousentend qu'il existe des sujets solidaires des mêmes valeurs et qui vivent des choses en commun. On peut admettre qu'il existe un "langage commun", produit d'un accord tacite des membres de la communauté dans la diachronie², leur permettant de s'entendre sur un minimum de choses. L'absence de ce "langage" rendrait la survie du groupe impossible. L'identification³ du sujet au "groupe de référence"⁴ s'opère grâce à l'utilisation de ce "langage" composé principalement des contenus présumés implicitement. Ces contenus cons-

¹ Il me semble nécessaire de distinguer entre Romain, citoyen de l'Empire romain antique, et Romain (Ρωμαίος) sujet de l'Empire romain d'Orient (byzantin). Pour cette raison nous proposons le terme Romios, Romii au pluriel, transcrit du grec moderne pour désigner les chrétiens orthodoxes balkaniques au moins pour la période qui suit l'abolition de l'Empire byzantin jusqu'à l'avènement des nationalismes. On traduit souvent Ρωμαίος par "Grec" ce qui à mon avis est restrictif, car Ρωμαίος a une valeur supra-ethnique alors que "Grec" définit une nation dans la nation des Romii.

² Voir infra

³ "Processus psychologique par lequel un sujet assimile un aspect, une propriété, un attribut de l'autre et se transforme, totalement ou partiellement sur le modèle de celui-ci. La personnalité se constitue et se différencie par une série d'identifications" (LA PLANCHE, PONTALIS, *Vocabulaire de la Psychanalyse*; PUF, Paris 1981).

⁴ STOETZEL, J., *La psychologie sociale*, Paris 1978, 206.

tituent ce qu'on appelle souvent les valeurs du groupe. Le sujet s'identifie au groupe par l'entremise de ces valeurs, symbole de son adhésion. Ces structures sémantiques associées aux actes de langage⁵ verbaux ou non verbaux qui les engendrent, forment l'identité⁶ du groupe.

Dans le contexte post-byzantin l'Eglise semble constituer le "groupe de référence" par excellence, pour les balkaniques orthodoxes. Le cycle des fêtes, les jeûnes, toutes les pratiques rituelles chrétiennes et en particulier l'attachement personnel et quotidien du sujet aux saints et à la Vierge, constituent un des fondements⁷ de l'identité balkanique jusqu'à l'avènement des nationalismes. Le lieu, *topos*, où s'opère cette identification collective, semble se situer dans la fête religieuse (πανήγυρις).

Dans ce cadre, j'ai cherché à approfondir les modalités de ce processus d'identification, en essayant de reconstituer les grandes lignes, les cohérences sémantiques qui semblent structurer l'univers mental des sujets.

Pour cela nous nous appuyons sur une documentation des XVI^e et XVII^e siècles en langue grecque, qui comprend, d'une part des textes que nous pouvons qualifier de populaires⁸, tels que

⁵ ARMENGAUD, F., *La pragmatique*, Paris 1985.

⁶ Il me semble que le concept d'identité n'engage pas dès le départ la notion de différence par rapport à celui qui ne fait pas partie du groupe sauf si ce processus d'identification est motivé par des facteurs exogènes à celui-ci (par exemple d'autres identifications).

⁷ "Une croyance implicite... veut que la prise de conscience amène le changement... Dans la situation la plus courante, c'est le comportement qui change, et quand le comportement change, la perception change, alors il en résulte une prise de conscience" BATESON, BIRDWISTELL..., *La nouvelle communication*, Paris 1981, 306.

⁸ On peut qualifier de populaires, d'une part les documents qui sont issus des couches populaires ou leur en sont proches. Dans une période où la plupart parmi ceux qui ont étudié essayent d'écrire dans une langue qui n'est pas la leur, le grec littéraire, l'écrit en langue démotique peut être qualifié de populaire presque avec certitude. Si l'auteur écrit en démotique, c'est qu'il pouvait difficilement se servir de manière satisfaisante du grec ancien. A cette règle font exception les écrits des prédicateurs ecclésiastiques qui voulaient avant tout être compris par leur auditoire.

D'autre part il y a les textes imprimés (grecs ou slavons) à caractère historique ou édifiant qui constituent l'unique lecture du peuple orthodoxe. Ces textes, même s'ils ne sont pas la production immédiate du peuple, vont structurer et unifier l'imaginaire des balkaniques, par les modèles qu'ils proposent. On édite la geste d'Alexandre le Grand; on réécrit, on réadapte la geste de Digénis

le roman d'Alexandre, les réadaptations contemporaines de la geste de Digénis Akritas, les exploits de Michel le Brave, l'histoire de Markada, etc. D'autre part nous utilisons des textes hagiographiques de cette même époque relatifs aux Nouveaux Martyrs.

I. *Le modèle diachronique*

La diachronie, c'est le "temps réversible", le temps de l'histoire, le temps du passé. Le phénomène "temps" y est conceptualisé, c'est la dimension du discours. On peut parler librement, même mentir, il y a toujours moyen de revenir en arrière, de changer, de modifier, de réparer. Il s'agit en fait, d'une dimension a-temporelle où le concept "passé" équivaut au "présent" comme au "futur". C'est le domaine de la "langue" opposé au domaine de la "parole"⁹. Il comporte deux aspects, l'aspect relationnel¹⁰ et l'aspect anthropologique.

A) *L'aspect relationnel*

1. La justice et la charité.

Alexandre explique à son maître Aristote, les raisons de sa rapide réussite:

"J'avais trois qualités en même temps. D'abord, j'ai toujours salué aimablement tout le monde, j'ai respecté ma parole, enfin mon jugement était juste pour tous les hommes sans exception et je croyais en Dieu du ciel et de la terre"¹¹.

A cela s'ajoute le savoir-faire; le sujet juste a la vue claire et le coeur vaillant, il sait distinguer, discerner. Cette aptitude lui permet d'être précis et habile dans tous ses mouvements:

Akritas. Mais en même temps, le récit de Digénis plonge ses racines au Xe siècle byzantin alors que la tradition relative à Alexandre remonte à l'Antiquité hellénistique. Cela dit, il est de seconde importance de savoir si un texte est ancien ou récent, ce qui importe c'est la place qu'il occupe dans un contexte culturel donné.

⁹ C. LEVI-STRAUS, *Anthropologie structurale*, Paris 1974, 230-231.

¹⁰ La notion de "relation" est envisagée en tant qu'échange d'information entre plusieurs sujets. Cette information peut être de nature verbale ou non verbale.

¹¹ ΒΕΛΟΥΔΗΣΣ, Γ., 'Η φυλλάδα τοῦ Μεγαλέξανδρου: Διήγησις Ἀλεξάνδρου τοῦ Μακεδόνοϋ', Ἀθήνα 1977, 107.

Ptolémée "était un homme aimable, bon juste et dextre dans toutes ses oeuvres"¹².

La justice est complétée par la charité, l'amour, qui exprime la relation dans tout ce qu'elle a de plus fort et de plus constructif.

Digénis "avait des manières nobles que personne à part lui n'avait dans le monde. Il obéissait au roi, il avait de l'amour envers tous, il était charitable, doux et ne se mettait jamais en colère contre quelqu'un avant d'avoir bien étudié son cas"¹³.

La charité semble prédominer sur la justice. Elle constitue la condition préalable à son exercice. Si le prince aime son peuple, il peut être juste avec lui et en même temps il ne pourra jamais être heureux en dehors d'une relation vivante et permanente avec lui.

Digénis s'adresse à l'empereur des Romii:

"Que ta royauté soit bienheureuse, oh mon seigneur, parmi ton peuple... Tu dois aimer les pauvres, donner à manger à ceux qui ont faim, libérer les victimes de l'injustice de leurs oppresseurs. Et si jamais quelqu'un fait le moindre mal, tu ne dois pas te mettre en colère avant que tu n'aies examiné son cas avec attention"¹⁴.

2) L'autorité, le pouvoir.

Elle se manifeste d'abord en tant que possession de biens. Le nouveau martyr dans sa période de reniement:

"était le premier parmi les nombreux jeunes et il s'était fait valoir en peu de temps de manière à obtenir de la gloire, de l'importance, des chevaux et d'autres animaux... il était aussi devenu le maître de propriétés dont il percevait les revenus"¹⁵.

L'autorité se manifeste aussi en tant que révérence et respect de la part des autres hommes:

"Si tu fais cela, je te rendrai digne de très grands honneurs et ferai de toi un des seigneurs parmi ceux qui m'entourent"¹⁶.

¹² Ibidem 41.

¹³ ΠΑΣΧΑΛΗ, Δ., *Οἱ δέκα λόγοι τοῦ Διγενοῦς Ἀκρίτου* (πεζή διασκευή) in *Λαογραφία*, 9 (1962) 402.

¹⁴ Ibidem, 364.

¹⁵ ZOGRAFOS, A., *Les nouveaux martyrs 16e - 17e s. Essai sur l'expérience religieuse du peuple orthodoxe sous domination ottomane*, Thèse, Strasbourg 1987, LVI (Codex 61 de Xénophontos).

¹⁶ Ibidem, LXXIV (Codex 349(37) de la Bibliothèque du Patriarcat d'Alexan-

Alexandre visitant les tombeaux d'Achille et d'Hector dit:

"Si j'avais pu vous rencontrer... je vous aurais honorés en vous offrant beaucoup de cadeaux, je vous aurais glorifiés et de ce fait j'aurais été moi-même honoré et je me serais réjoui avec vous"¹⁷.

A l'opposé de cette attitude, se situe la constellation exprimant l'humiliation et le déshonneur dont l'expression matérielle la plus flagrante est l'acte de cracher sur quelqu'un:

"Ayant dit cela, le martyr cracha sur le juge et sur sa décision"¹⁸.

La moquerie occupe une place de moindre gravité, mais qui dans le temps finit par atteindre le sujet surtout lorsqu'elle s'identifie au déshonneur:

"Il veut se moquer de nous, comme si on était des lâches... Quel intérêt présente une vie dans le déshonneur?"¹⁹.

Alors:

"Il vaut mieux la mort qu'une vie déshonorée"²⁰.

Cette dévalorisation de l'interlocuteur et par conséquent de la relation prend son étendue maximale lorsqu'elle oppose des communautés culturelles:

"Le rapt de la Juive Marcada... ne fut pas seulement à ses parents mais aux (autres Juifs), petits et grands, aux femmes et aux enfants à qui il causa tant de tracas. Ils n'osaient point sortir de leurs maisons, car les Arméniens et les Romii se moquaient d'eux"²¹.

Le déshonneur est particulièrement bien illustré dans la captivité:

"Avec la grâce du Dieu, clément et miséricordieux, le peuple chrétien a été protégé du massacre et de la captivité"²².

drie).

¹⁷ MITSAKIS, K., *Der byzantinische Alexanderroman nach dem Codex Vindob. theol. gr. 244*, München 1967, 58.

¹⁸ ΣΟΦΙΑΝΟΥ, Δ., 'Η ἀρχικὴ ἀκολουθία καὶ ὁ ἀρχικὸς ἀνέκδοτος βίος τοῦ Νεομάρτυρος Μιχαὴλ τοῦ ἐξ Ἀγράφων, in 'Επετηρὶς Ἑταιρείας Βυζαντινῶν Σπουδῶν 44 (1979-80) 270.

¹⁹ ΠΑΣΧΑΛΗ, Δ., 388.

²⁰ ΒΕΛΟΥΔΗΣ, Γ., 39.

²¹ LEGRAND, E., *Recueil de poèmes historiques en grec vulgaire relatifs à la Turquie et aux principautés danubiennes, publiés, traduits et annotés*, Paris 1877, 132.

"Ils abandonnèrent tout honteusement: chameaux, trésors, armes; dépouillés, couverts de confusion, ils fuyaient contrairement à leur désir"²³.

"On (les) chassa honteusement en (les) frappant à coups de bâton, comme des chiens galeux"²⁴.

La captivité engage une relation de dépendance inconditionnelle; la fierté, le rang, les dignités disparaissent et le sujet est à la merci de son maître. Elle atteint d'abord les sujets dont le statut est le plus fragile:

"Les belles Turques, ces femmes délicates et choyées qui ne sortaient jamais..., toutes nues, déchaussées, vautreées dans la neige. Ils entraînent les unes par les cheveux, les autres par la main"²⁵.

Le sujet en captivité perd son "nom", il devient ce que son maître veut qu'il soit. La structure sociale est bouleversée et son maître lui attribue un nouveau "nom" (statut). Il peut rendre compte de son nom antérieur, comme ce fut le cas pour le futur patriarche Gennadios après la prise de Constantinople, mais ce n'est pas indispensable. Les femmes turques sont traînées dans la neige, le néo-martyr Dimitri le Valaque est violé par son maître. Le sujet remplit des nouvelles fonctions, doit assumer un nouveau rôle; c'est dans ce contexte qu'il peut être nommé de nouveau.

Autorité et charité se rencontrent dans le "nom" du sujet. Dans le "nom" s'engage toute la personnalité et bien entendu son statut social. Plus un sujet est connu, plus on parle de lui, plus sa renommée est grande, plus il s'affirme et se réalise dans la durée:

"Ton nom restera après la mort, comme si tu étais vivant... et ta renommée sera étendue dans tout le monde"²⁶.

"J'étais connu parmi de nombreuses personnes et proclamé souverain du monde"²⁷ dit le Roi mort.

22 ΠΑΣΧΑΛΗ, Δ..., 405.

23 LEGRAND, E., *Recueil*..., 62.

24 Ibidem, 116-118.

25 Ibidem, 36.

26 ΒΕΛΟΥΔΗΣ, Γ....., 57.

27 ΜΑΝΟΥΣΑΚΑΣ, Μ., 'Η ὁμιλία τοῦ νεκροῦ βασιλιᾶ, ἀνέκδοτο στιχοῦργημα τοῦ ΙΕ' αἰῶνα in 'Επιστημονικὴ 'Επετηρὶς Φιλοσοφικῆς Σχολῆς Πανεπιστημίου Θεσ/νίκης 8 (1963), v. 55.

On est connu aussi parcequ'on est beau, courageux, puissant, etc.

"La reine des Amazones était... merveilleuse, bien connue pour son courage, son honneur et sa richesse"²⁸.

Cependant le sujet ne pourrait jamais être reconnu en tant que tel, s'il ne respectait pas les règles qui régissent sa communauté. Ces règles n'ont pas à justifier leur origine, elles sont là d'office. Il n'y a pas de rupture entre le "moi" et le "nous", l'expérience individuelle et collective n'ont de sens que par rapport aux mêmes repères.

On nomme celui qui vit conformément à la loi établie (νόμιμος) par opposition à celui qui vit hors la loi ou qui transgresse la loi (άνομος, παράνομος). Également, dans ce même contexte, pieux (εύσεβής, εύλαβής) s'oppose à impie (άσεβής). Ces prédicats sont de nature relationnelle. Ce sont des rôles complexes qui résument le comportement permis ou défendu au sujet. La sécurité et le "bien-être" s'opposent au trouble créé par l'absence de finalité de l'impiété que le sujet envisage avec répulsion. Démétrès de Philadelphie interroge le juge musulman:

"Qu'est-ce que vous croyez, hommes sans loi?... je veux dire croire de façon légitime et sûre?"²⁹, puis il remarque "La foi des Agarènes est indigne de confiance, abominable et contraire à la loi"³⁰.

La piété constitue une méta-structure qui permet d'évaluer le degré de "reparatio"³¹ dont est capable le sujet engagé dans la relation. Le sujet pieux craint Dieu. Mais on peut craindre Dieu sans nécessairement être chrétien, ainsi qu'en témoigne un des portraits de la *Chronique de Serrès*:

"Le derviche Efendi était âgé d'environ soixante ans, sa barbe descendait jusqu'à sa taille. Il était réfléchi, pieux (εύλαβής), bon et humble"³².

La "piété" établit un pont reliant la piété chrétienne à la piété musulmane probablement en tant qu'attitude de révérence envers le

²⁸ ΒΕΛΟΥΔΗΣ, Γ....., 92.

²⁹ ΖΟΓΡΑΦΟΣ, Α....., LVIII (Codex 61 de Xénophontos).

³⁰ Ibidem, LVII.

³¹ Voir infra.

³² ΚΑΦΤΑΝΤΖΗ, Γ., 'Η Σεραϊκή Χρονογραφία τοῦ Παπασυναδινού in *Σεραϊκά Χρονικά* 9 (1982-1983) 105.

même Dieu. Grâce à la "piété" les êtres humains peuvent communiquer entre eux en dehors de toute appartenance institutionnelle, l'impiété s'identifiant à l'incompréhensible. Le sujet pieux envisage sa relation avec autrui à travers une attitude d'intériorité:

"Il a été élevé dans un climat de décence et d'humilité"³³.

Il est juste (δίκαιος) et bon, car il observe le comportement prévu par la loi.

Les parents du martyr Michel d'Agrapha "étaient justes, ils aimaient les pauvres et fréquentaient souvent l'église"³⁴.

"C'était un homme de quarante-cinq ans environ, blanc, beau, il était si accueillant que sa table était mise toute la semaine. Que l'invité soit chrétien ou turc, il le forçait à rester et lui donnait à manger pendant deux ou trois jours. Il avait beaucoup de respect (εὐλάβεια) pour les prêtres-moines, les icônes aussi. Car il avait une icône de la Toussaint et quel que soit l'ami qui lui rendait visite, il le conduisait dans sa cave où il la vénérât et l'embrassait et ensuite donnait à manger à son ami..."³⁵.

Deux données semblent prédominer: la fréquentation des églises, expression de la participation du sujet à la communauté, et la charité et l'hospitalité comme engagement concret au sein de celle-ci.. La communauté se présente élargie vers les non-membres qui peuvent participer à ses bienfaits.

L'attachement à la communauté s'exprime en tant qu'observance de certaines pratiques, d'un certain rituel. Il apparaît à travers la constellation sémantique de la vertu (ἀρετή) et reflète le plus souvent la tradition ascétique orientale. Plus particulièrement la pureté de la vie marque le passage entre la vie monastique et laïque.

"Ses parents vivaient une vie pieuse (εὐσεβής) et simple (λιτός),"³⁶

33 ΣΟΦΙΑΝΟΥ, Δ., *Ἡ ἀρχικὴ...*, 265.

34 Ibidem.

35 ΚΑΦΤΑΝΤΖΗ, Γ., 76.

36 ΙΕΖΕΚΙΗΛ Μητροπολίτου, *Ἀνέκδοτος Ἀκολουθία τοῦ Ὁσιομάρτυρος Δαμιανοῦ in Ἑπετηρὶς Ἑταιρείας Βυζαντινῶν Σπουδῶν*, 7 (1930) 59.

"vivant une vie pieuse et chaste / tempérante (σωφρόνως),"³⁷
 "il se confessa (chez moi) et il fut trouvé pur (καθαρός), décent (σεμνός) et pieux (εὐλαβής)"³⁸.

A l'opposé de l'homme pieux l'impie ne peut pas s'engager normalement dans la relation. Cette inaptitude semble résulter d'une surtout sous-évaluation du partenaire et par conséquent de la relation. Le manque de maîtrise de soi-même, la colère, constitue l'une de ses composantes:

"Les impies s'étant remplis de colère et couverts de ténèbres partirent à sa recherche"³⁹.

Mais la forme la plus importante dans la perspective de la relation, c'est le mensonge, l'imposture:

"L'évêque, trompé par certains moines fourbes et pervers, instruits dans l'impiété..."⁴⁰.

"Je sais que ton prophète est un menteur, un imposteur et un bavard qui parle de mière injuste à propos de Dieu"⁴¹.

"Ton Mohamed est venu après le Christ et, n'ayant pas cru en lui, il s'est montré menteur, imposteur et tient son origine du diable"⁴².

La corruption des mœurs semble concomitante avec le mensonge. Bien que de nature plutôt anthropologique, elle semble jouer un rôle déterminant dans la relation. En effet, elle connote des concepts tels que l'impureté ou le profane.

"Votre faux prophète est athée, vicieux, c'est un faussaire"⁴³.

"La foi des Agarènes est indigne de confiance, abominable et contraire à la loi"⁴⁴.

La charité s'opposant au mensonge constitue une catégorie relationnelle. Il n'y a pas de terme médiateur. L'opposition de ces

37 ZOGRAFOS, A., XXXVI (Codex 778 Du Métrochion du Saint Sépulcre à Constantinople).

38 ΣΤΥΛΙΑΝΟΣ Μητροπολίτης, 'Ο Νεομάρτυς "Άγιος Χρήστος ό έκ Πρεβέζης, 'Αθήναι 1972, 701.

39 Ibidem

40 Codex 589 d'Iviron (Mont Athos), 320.

41 ZOGRAFOS, A., LXXIV (Codex 349(37) de la Bibliothèque du Patriarcat d'Alexandrie).

42 Ibidem, LXXII.

43 Ibidem, LXXI.

44 ZOGRAFOS, A., LVII (Codex 61 de Xénophonotos).

deux termes se justifie par le fait que vérité et amour se trouvent souvent confondus, opposés au mensonge. Ce dernier est associé à une relation qui se nie elle même, le vice, une relation non-engagée ou mal engagée dès le départ. Dans le contexte mythique⁴⁵ la vertu semble indissociable de la charité. Le vice, perversion de la relation, est un nom du mensonge et la vertu un nom de la vérité. Par ailleurs "vérité" et "mensonge", en dehors de leur caractère de prédicats, peuvent avoir une valeur de substantifs, en tant qu'identité existentielle du sujet.

B *L'aspect anthropologique*

1. La sagesse

La sagesse est le fruit de l'éducation que reçoit le sujet:

"Après le décès de son père, sa mère s'occupa de son éducation, ainsi Démètres "s'exerçait" (ἥσκει) admirablement... de sorte que nombreux étaient ceux qui s'étonnaient de l'instruction de l'enfant"⁴⁶.

Il nous est assez difficile d'évaluer la véritable valeur du mot. Entre exercice, ascèse et instruction, nous privilégions le dernier. Cette ambiguïté est largement significative pour nous informer sur les modalités de l'éducation qui peut être envisagée comme un exercice ascétique et même comme une épreuve initiatique. Ce caractère global de l'éducation apparaît dans le roman d'Alexandre

⁴⁵ Dans la perspective de l'anthropologie historique qui est la nôtre, le mythe est l'histoire des manifestations du sacré dans le monde. "Il est constitué ... de tout ce qui s'est passé de significatif depuis la création du monde, de tous les événements qui ont contribué à faire l'homme tel qu'il est aujourd'hui" (M. Eliade, *Initiation, rites, sociétés secrètes*, Paris 1959, p. 21). Le mythe présente une double fonctionnalité, l'imitatio et la reparatio. D'une part grâce à la reparatio ceux qui apprennent à le connaître accèdent à la véritable existence humaine, par l'entremise des rituels initiatiques. Mais en même temps, en tant que discours, il propose "des modèles logiques pour résoudre" (C. Lévi-Strauss, *Anthropologie structurale*, Paris 1974, p. 43) les discontinuités des rapports sociaux, des réalités humaines. D'autre part le mythe se propose en tant que "modèle exemplaire pour toute espèce de faire" (M. Eliade, *Initiation....*, p. 16). Le sujet est appelé à imiter, à réactualiser par sa propre conduite les héros mythiques car c'est par l'imitatio que l'on obtient la reparatio. En considérant le mythe dans une perspective plus large, nous pouvons y inclure toutes les représentations qui dans un contexte culturel donné remplissent la double contrainte fonctionnelle de la reparatio et de l'imitatio.

⁴⁶ ZOGRAFOS, A..., XVI (Codex 61 de Xénophonos).

lorsqu'il nous est dit:

"Comment il est né, a été éduqué, quel fut son courage, son instruction (sagesse) et sa joie"⁴⁷.

La mention de joie semble exprimer la plénitude à laquelle est conduit le sujet par ses maîtres. La qualité de cet enseignement en tant qu'épreuve initiatique guide le sujet vers sa réalisation progressive.

Le sujet noble, sage par son éducation, a un regard juste sur les choses. Il sait discerner, faire la part entre la vérité et le mensonge et de lui même il s'oppose à l'agressivité et à tout mouvement mal maîtrisé.

"Ton futur mari doit convenir à ton charme et à ta beauté. Il doit avoir le noble jugement des nobles Romii. Seulement, je crains qu'il soit violent"⁴⁸.

A l'opposé, nous observons le mouvement immodéré, inconsidéré et irréfléchi de la populace.

"Que se passa-t-il après ? Ce que la vulgaire masse des infidèles aime produire. Il y eut un grand bruit comme la populace aime produire, croyant faire quelque chose d'important en y participant et en parlant librement sans savoir"⁴⁹.

C'est l'ignorance qui conduit le peuple vulgaire à de tels excès qui ne se trouvent qu'à un pas de l'iniquité.

2. Le courage.

Le courage n'est pas une vertu qu'on acquiert, qu'on apprend à pratiquer, c'est un don:

"Il était doué par la nature d'un courage merveilleux et remarquable. Pour cette raison, il fut élu chef de nombreux soldats et chef de l'armée"⁵⁰.

Ce don héréditaire est surtout présent chez les jeunes de noble ascendance:

"Je ne suis pas de lignée inférieure (dit Digénis) et je ne fais pas

⁴⁷ MITSAKIS K..., 21.

⁴⁸ ΠΑΣΧΑΛΗ, Δ..., 325.

⁴⁹ 'Ακολουθία καὶ βίος τοῦ Ἁγίου ἐνδόξου Ὁσιομάρτυρος Κυρίλλου τοῦ Θεσσαλονικέως, Θεσσαλονίκη 1980, 43.

⁵⁰ ZOGRAFOS, A..., LVII (Codex 61 de Xénophonos).

partie des lâches"⁵¹.

Le courage et la témérité sont la preuve que le sujet confiant en lui même, grâce à sa sagesse, est prêt à affronter quiconque sans lâcheté ni orgueil, sans pour autant faillir à son statut humain en perdant la raison:

"Les foules des infidèles... soufflaient de colère, en menaçant, en insultant, dans une grande agitation, à l'image de prédateurs sauvages"⁵².

Cette maîtrise de soi constitue un trait fondamental différenciant le sujet noble du roturier. Alexandre répond à la lettre de Darius lui reprochant:

qu'il "n'écrit pas à la manière d'un prince comme il convient à son rang, mais d'une manière indécente et orgueilleuse"⁵³.

Le courage et la sagesse se résument dans l'apparence générale du sujet, sa beauté. La splendeur de la beauté présuppose l'équilibre de l'être humain global. Pour cela, il est nécessaire que son intellect soit illuminé et que son cœur ne connaisse point de trouble. Alors il est doux, courageux, il perçoit la réalité sans se tromper, il sait distinguer la vérité du mensonge, ses yeux sont source de lumière. A l'opposé de l'apparence lumineuse, il y a l'aspect mal-propre qui non seulement n'attire le regard, mais le chasse et provoque du dégoût:

"Il jette à bas de son cheval Sinan Pacha, le premier serdar, et le précipite dans la boue. Celui-ci se crotta comme un cochon et perdit son turban, son feredjé tomba et tout le monde se moqua de lui. Peut s'en fallut qu'il ne périsse étouffé dans la vase. Cet accident lui causa une confusion aussi grande que s'il eût été attaché à la potence"⁵⁴.

On s'aperçoit de l'importance de l'habit qui renforce la gloire physique (la beauté). L'habit symbolise la gloire de laquelle est investi le sujet au sein de son groupe. Même s'il n'est pas beau de nature il le devient grâce à ses vêtements:

⁵¹ ΠΑΣΧΑΛΗ, Δ..., 319.

⁵² ΣΟΦΙΑΝΟΥ, Δ., 'Η ἀρχικὴ..., 273.

⁵³ ΒΕΛΟΓΔΗΣ, Γ..., 43.

⁵⁴ LEGRAND, E., *Recueil...*, 45-46.

Le martyr Jean de Pherrès "était à la fleur de l'âge et il avait l'habitude de se parer de splendides vêtements et de monter de beaux et rapides chevaux et de briller par ce luxe"⁵⁵.

La permanence de cette splendeur est assurée par l'intériorité tempérante, l'humilité qui permet au sujet de se protéger du trouble. Cet état de recueillement resplendissant se situe au centre de notre constellation. Le sujet brille de lumière, il est plein de gaité, alors qu'il maintient la tempérance, l'harmonie en lui-même. Un beau texte relatif à Alexandre fait de l'intellect et du coeur un oeil du sujet:

"Il avait un merveilleux moral, il était comme un lion, son oeil gauche (l'intellect) était très gracieux, mais l'autre oeil, le droit (le coeur), était un peu noir, il regardait avec ardeur et se tenait furieux"⁵⁶.

Dire la vérité, reconnaître la chose dans ce qu'elle est, c'est voir clair. Illuminer et rendre le monde beau, c'est le rendre nommable. Dire la vérité, prononcer le vrai nom, c'est regarder d'un visage lumineux, joyeux, aimant, c'est connaître. Le maintien de ces deux foyers, de ces deux yeux au maximum de leurs aptitudes constitue l'aboutissement du cheminement humain. Mais existe-t-il une perfection quelle qu'elle soit sans un référent extérieur permettant son évaluation?

On constate qu'aussi bien la sagesse et le courage que la beauté constituent les traits typiques du héros qui le plus souvent est de descendance noble. Ainsi l'origine sociale semble conditionner de très près l'anthropologie. La piété d'un côté et l'origine sociale de l'autre illustrent dans la personne du héros les deux fonctions du mythe, la *reparatio* et l'*imitatio*. La piété permet d'évaluer la capacité de *reparatio* dont est capable le sujet engagé dans la relation, alors que la figure du héros propose un modèle anthropologique.

Les modèles que nous proposons ici ne se veulent pas saturés, définitifs. Un modèle n'a pas de réalité propre, c'est une image, un symbole, une abstraction artificielle qui essaye de re-présenter le fonctionnement de la réalité qui ne s'identifie pas nécessairement

⁵⁵ ZOGRAFOS, A., LIII (Codex 512 d'Ivion (Mont Athos)).

⁵⁶ HOLTON, D., *The Tale of Alexander: The rimed version*, Thessaloniki 1974, v. 235.

au modèle. La confrontation dialectique entre le modèle abstrait et la réalité immédiate peut nous guider vers une réformulation de notre modèle, compte tenu de la nouvelle information qui nous est apportée de cette ouverture. Mais en même temps, les écarts différentiels que nous y observons nous informent sur la nature des modifications que les conditions objectives de la vie de nos sujets apportent sur le modèle "imaginaire". Ainsi on peut étudier le rapport existant entre ce que les hommes pensent d'eux mêmes ou de leur vie et ce qu'ils vivent réellement. L'utilisation de modèles en tant que démarche méthodologique, nous semble particulièrement intéressante, car justement elle ne cherche pas à construire des objets absolus. Le chercheur y expose immédiatement et sans détour ses intentions à l'égard du sujet traité, ses pré-supposés méthodologiques; il s'offre à la critique, il ne prétend pas "avoir raison" mais il appelle le locataire à participer à "l'initiative du sens".

La *Chronique de Serrès* est un document extraordinaire du XVII^e siècle. Ecrit par Papa-Synadinos prêtre de Serrès, il nous propose un rare tableau de la moyenne ville balkanique de cette époque. Il nous offre dans ses notes annuelles environ 50 portraits d'hommes qui son décédés au cours de chacune de ces années. Ces portraits résument en quelques mots les traits les plus importants de chacun de ces personnages, nous avons établi des listes où apparaît la fréquence de chaque prédicat. Ainsi il nous est possible d'envisager le rapport entre les catégories (modèle) que nous venons d'énoncer avec la réalité quotidienne dont témoigne la *Chronique*.

L'habileté

bon travailleur (2)
habile (2)
artisan habile (1)
fort (1)

Le courage

courageux (2)
au coeur courageux (1)
peureux (1)

La sagesse

qui sait beaucoup de choses (1)
compétent (2)
prévoyant (3)
prudent (3)
érudit (1)
réfléchi (11)
éprouvé (1)
instruit (10)
mal instruit (2)
illettré (3)
inculte (1)

La charité et l'injustice

charitable (3)
accueillant (4)

dédaigneux (1)
cupide (1)
avare

injuste (1)
rapace (8)
oppresseur (1)
voleur (2)
assassin (2)

parole douce (7)
bon (9)
sans méchanceté (3)
sans malice (1)
paisible, calme (4)
simple (1)

parole amère (1)

orgueilleux
vaniteux (3)

humble (12) fier (1)

La vertu et la corruption

pieux (5)
fréquente l'église (12)
sévère (1)
continent (1)

débauché (3)
dépravé (1)
luxurieux (1)
pédéraste (2)
gourmand (4)
buveur (4)
ivrogne (3)

***La confiance*⁵⁷**

garde les secrets (1)
sa parole était ferme (1)

⁵⁷ Voir infra.

Nous n'avons plus affaire à des héros guerriers ou à des martyrs, mais à des paysans, artisans ou prêtres. Certaines catégories se modifient, l'habileté semble se substituer au courage et l'injustice au mensonge. On remarque l'importance de l'engagement dans la relation exprimé par la parole douce (7) et l'humilité (12) et de manière plus générale par 53 prédicats (44 étant de valeur positive contre 9 de valeur négative). L'accent mis sur la fréquentation de l'église s'explique par le fait que l'auteur de la *Chronique* est prêtre.

II. *Le modèle synchronique*

Alors que la diachronie nous offrait la possibilité de parler de chacun des traits de la personnalité du héros de manière presque détachée du contexte, la synchronie envisage le héros en tant que sujet unitaire, personnel, intégré dans sa communauté. Le sujet parle ici et maintenant, il témoigne: je suis chrétien, je suis Pieux. Pour différencier le " Pieux" de la synchronie du "pieux" de la diachronie, nous écrivons le premier avec une majuscule. Il ne s'agit pas seulement d'une simple précaution afin d'éviter les confusions, car "Pieux" a une valeur anthropologique, alors que "pieux" est un nom de la relation, un rôle social.

La synchronie, c'est le temps "non réversible", la dimension temporelle du présent, le temps du vécu, de la relation, de l'expérience religieuse. On ne peut y pénétrer qu'en s'engageant dans la relation avec d'autres sujets qui sont présents, actifs, ici et maintenant. L'espace et le temps sont abolis, mais cette éternité se résout dans le présent vécu dans sa totalité en tant qu'engagement personnel, en tant qu'acte. La synchronie est aussi le temps de la "parole"⁵⁸.

Donc Pieux ou chrétien sont les noms du sujet qui est intégré dans la communauté. Cette dernière façonne le sujet lors de la socialisation et détermine la loi que ce dernier doit respecter et constitue sa référence permanente. Cette loi est vraie et tout ce qui s'y oppose fait partie du mensonge. La loi de la communauté s'identifie à la vérité (ἀλήθεια). Alors celui qui y participe est Pieux et par conséquent vit dans la vérité.

L'entrée du sujet dans la communauté s'opère par le baptême. C'est le rite initiatique⁵⁹ par excellence et il équivaut à une seconde naissance:

"Celle-ci donna naissance à l'athlète et lui redonna naissance par le divin baptême en l'appelant Kyriakos"⁶⁰.

"Il baptise la mère de l'émir, l'oint, la libère et la délivre du

58 C. LEVI STRAUSS, *Anthropologie...*, 230-231.

59 ELIADE, M., *Initiation...*

60 Ἀκολουθία καὶ βίος..., 42.

péché d'Adam. De la même manière, il baptise et oint avec la myrrhe ses parents"⁶¹.

Le nom de baptême constitue le signe, le symbole de cette appartenance. Il peut y avoir un surnom, mais cela est clairement différencié du nom de baptême.

"De par son père, il était Arabe et de par sa mère Romios de la lignée des Ducas... C'est pour cela qu'on l'appela Digénis... Il fut baptisé... et fut appelé Basile"⁶².

Le nom que la communauté attribue au sujet est un nom mythique. On doit son propre nom à toute la communauté humaine et métaphysique à la fois.

"Le juge commença à questionner le saint...:

"Quelle est ta religion, quel est ton nom et ta patrie?"

Le saint répondit: "Je suis chrétien de parents chrétiens. Le Christ mon vrai Dieu m'appela Michel et je suis originaire de la région de Phanari"⁶³.

La communauté est un réseau relationnel. Pour en faire partie, il est nécessaire d'être investi par le nom qui exprime le statut anthropologique global de la personne. Ainsi, dans la communauté constitue le topos où ces deux composantes du vécu coexistent et se réalisent l'une laissant sa place à l'autre dans un mouvement circulaire infini.

La communauté porte en elle l'éternité, elle est toujours présente, dans le passé qu'elle porte en elle-même, dans son code génétique et dans le futur qu'elle connaît, informée par le mythe. C'est ainsi que nous envisageons la synchronie. Mais, dans la pratique quotidienne, la valeur du passé semble prévaloir et se matérialise dans l'importance accordée aux valeurs ancestrales.

"Le juge demanda: "Où a-t-il appris ces choses et qui est celui qui l'enseigne?" Le martyr répondit: "Ne demande pas, ô juge, si mes paroles sont vraies, car elles sont bien plus claires que les rayons du soleil. C'est moi qui confessa ces paroles et je les confesse aussi maintenant et je vous les enseigne en tant que

⁶¹ LAMBROS, S., *Collection des romans grecs en langue vulgaire et en vers*, Paris 1880, , 160

⁶² ΠΑΣΧΑΛΗ, Δ.,..., 342.

⁶³ ΣΟΦΙΑΝΟΥ, Δ., *Ἡ ἀρχική...*, 267.

paroles vraies, sûres et dignes de confiance. Je les ai apprises en suivant mes coutumes ancestrales en tant qu'homme Pieux né de parents Pieux et personne d'autre ne me les enseigna, sinon le Christ, le fils de Dieu qui est le vrai Dieu"⁶⁴.

Cette éducation comporte deux dimensions, d'une part l'enseignement chrétien qui est relativement immuable et d'autre part les coutumes locales auxquelles on n'omet pas d'attribuer une réelle importance:

"Ayant eu des enfants, il les éduquait selon les mœurs locales et les enseignements du Christ"⁶⁵.

La société est envisagée à travers deux catégories de personnes, celles qui éduquent et celles qui sont éduquées. Les uns enseignent la "piété ancestrale" et les autres se montrent prêts à l'assimiler et à l'assumer. Le maître apprend au disciple à nommer ce qui l'entoure et le disciple se montre attentif dans une attitude d'honneur (τιμή). C'est-à-dire qu'il reconnaît la validité de son enseignement, il reconnaît en lui un homme de confiance qui fait pleinement partie de la communauté. Le maître "nomme", apprend au disciple comment nommer le sujet, la relation ou l'objet et le disciple en réponse, à travers l'attitude exprimant "l'honneur", lui dit: "Tu es véritablement Pieux". Cette dernière proposition offre une double évaluation du sujet même et de la relation, car elle ne peut être prononcée que dans un contexte relationnel. Tout en évaluant le sujet, elle évalue en même temps la relation. Le sujet "Pieux" en communauté constitue un concept unifiant la conscience et la relation.

Grâce à l'acte de nomination on peut participer à la relation, la rendre visible au sein du groupe. Le droit à la parole semble y structurer la distribution des rôles sociaux. Ainsi la socialisation s'opère d'une part à travers l'apprentissage des modalités que doit emprunter l'acte de communication lui même et d'autre part les codes qui régissent la relation avec autrui et plus particulièrement l'attitude d'"honneur" dûe aux anciens:

"Tu dois aimer ton père et ta mère et les honorer autant que tu

⁶⁴ Ibidem, 272.

⁶⁵ ΙΕΖΕΚΙΗΛ Μητροπολίτου, *Ἀκολουθία τοῦ Ἁγίου Νεοφανοῦς Μάρτυρος Νικολάου τοῦ ἐξ Ἰχθύος Κορινθίας*, Ἀθήναι 1930, 38.

peux. Tu ne dois jamais leur faire de peine, les insulter, ne pas les aider lorsqu'ils ont faim, les laisser souffrir... S'ils te demandent de faire quelque chose, fais-le de tout ton cœur et avec empressement... Mais tu ne dois pas seulement honorer ton père et ta mère, mais toute ta parenté, tes voisins, ton grand frère et tous ceux qui sont plus vieux que toi, tu dois les honorer comme ton père. Tu dois te lever devant eux, te prosterner (προσκυνᾶς) devant eux, te lever pour qu'ils s'assoient à ta place. (Tu dois te comporter de la sorte), si tu veux qu'ils te donnent leur bénédiction et leurs vœux, si tu veux être prospère (dans la vie) et être honoré comme eux. Car si tu honores celui qui est plus âgé que toi, c'est comme si tu honorais Dieu"⁶⁶.

Par contre, celui qui n'honore pas ses géniteurs risque un total anéantissement.

"Tu vois, ô mon frère, ce qui arrive à celui qui s'oppose à son père, comment Dieu lui coupe la vie et comment il se trouve privé de tout"⁶⁷.

Cette inquiétude apparaît plus particulièrement à travers la notion de malédiction qui constitue la plus grave crainte que le sujet puisse avoir:

"N'aie pas peur de la mort, mais prends garde à la malédiction maternelle. Même si tes membres doivent se déchirer..., méfie-toi de la malédiction maternelle"⁶⁸.

La malédiction maternelle semble beaucoup plus puissante à cause de la charge affective qu'elle porte en elle.

"Écoute-moi bien, dit la mère de l'Emir le père, de Digénis, et si tu désobéis, sache que je t'envoie ma malédiction de tout mon cœur. Aie ma malédiction, que tu ne vois point de bien dans ta vie, que tu ne sois jamais heureux"⁶⁹.

Pour que la malédiction ou la bénédiction soit active, il faut que le sujet qui l'émet fasse partie intégrante de la communauté, qu'il soit réellement Pieux. L'étranger, même pieux, constitue un cas-limite.

⁶⁶ KERMEIS, K., *Théophanis Eléavoukos, professeur et prédicateur grec (XVI^e s.)*. Thèse, Strasbourg 1980, 102-103.

⁶⁷ ΚΑΦΤΑΝΤΖΗΣ, Γ..., 34.

⁶⁸ ΠΑΣΧΑΛΗ, Δ..., 318.

⁶⁹ LAMBROS, S., *Collection...*, v 625.

L'étranger est innommable, car il est l'inconnu: Ektenavos
 "rasa sa barbe, changea ses vêtements, prit avec lui les deniers
 qu'il put et quitta l'Egypte comme un inconnu"⁷⁰.

L'étranger peut être comparé à la femme veuve qui perdant son
 mari, son protecteur, peut difficilement parler, se défendre:

Digénis mourant parle à sa femme:

"Je suis particulièrement triste pour toi, l'orpheline et l'étran-
 gère. Je ne suis pas aussi triste pour moi qui suis en train de
 mourir que pour toi qui deviens veuve"⁷¹.

Mais cette dernière

"(en mourant avec son mari), ... évita la "canicule" du veuvage
 et vécut dans la joie, l'honneur et les louanges dans le monde
 d'ici"⁷².

Parler, c'est le privilège des initiés, de ceux qui peuvent enseigner,
 de ceux qui ont droit à l'honneur.

"L'émir, voyant sa faute, ne sut pas leur répondre, mais il fut
 couvert de peur et de honte, car il était étranger"⁷³.

L'exercice de la parole implique une entente entre les énonciateurs.
 Cette réciprocité nécessaire à la réalisation d'un échange apparaît à
 travers la notion de confiance. Plus on est confiant en autrui, plus
 la relation peut s'épanouir et se développer. Par contre, la pervers-
 ion voulue et consciente de la relation constitue un crime impar-
 donnable.

"Bienvenue à toi, jeune homme, si tu n'est pas un traître"⁷⁴.

La confiance mutuelle entre les sujets constitue le premier et le plus
 important critère pour évaluer la relation.

"Il est beau et très courageux, sa main donne tous les jours (de
 l'argent), sa parole est vraie et digne de confiance. Il règne
 grâce à sa prudence, sa bouche ne ment jamais et il marche
 comme un roi"⁷⁵.

L'homme qui ment a peur, c'est à la démarche "droite" qu'on

⁷⁰ ΒΕΛΟΥΔΗΣ, Γ...., 6.

⁷¹ ΠΑΣΧΑΛΗ, Δ...., 408.

⁷² Ibidem, 412.

⁷³ Ibidem, 330.

⁷⁴ Ibidem, 948.

⁷⁵ MITSAKIS, K....., 64.

reconnaît le sujet honnête. Celui-ci est digne de confiance, car il est constant et tempéré, il s'offre à autrui sans crainte et la relation peut durer longtemps. Rien ne la trouble.

"Je te souhaite... une vie paisible..., que le seigneur de toute chose ajoute à ta vie de nombreuses années, que tu vives avec ton honneur pour que nous ayons en toi un ami de confiance, pieux et digne de louanges. Car il n'y a rien d'autre qui soit digne d'honneur que d'avoir un ami digne de confiance"⁷⁶.

Au-delà de l'étranger et à l'opposé de l'homme pieux il y a l'impie. L'impiété dans la synchronie reflète la catégorie de l'absence relationnelle. Celui qui ment devient absent, invisible, sa parole tend à devenir une non-parole:

"Les lèvres des impies qui ne vénèrent point ta précieuse icône restent muettes (ἄλλαλα)"⁷⁷.

Cet état s'accompagne d'une dégradation, dépréciation du statut anthropologique du sujet. L'auteur des exploits de Michel le Brave, s'adresse aux Hongrois et aux Allemands après l'assassinat de son héros:

"Vous avez laissé les chrétiens qui sont votre honneur et vous avez aimé les Turcs... Vous êtes aussi infâmes qu'eux, vous n'êtes pas dans la vérité, vous n'êtes point baptisés, mais vous êtes les derniers des Impies, des chiens souillés"⁷⁸.

Toutes les valeurs que nous venons d'énoncer à propos de la physionomie du héros n'ont de sens que si elles sont intégrées dans la communauté, sinon même le baptême peut perdre sa validité⁷⁹.

On est souvent impressionné, sans nécessairement comprendre, par l'attitude des martyrs face aux richesses et aux biens qui seraient les leurs s'il se convertissaient à l'Islam. La solution semble dans notre perspective assez simple. Que peut-on faire de tous ces biens, si on cesse de faire partie de la communauté? On ne peut quitter sa communauté d'origine que si l'on est déjà marginal,

⁷⁶ LAMBROS, S.,..., v 6-12.

⁷⁷ Μικρὸς Παρακλητικὸς Κανὼν, 60 μεγαλυνάριο.

⁷⁸ LEGRAND, E.,..., 120.

⁷⁹ La référence au baptême indique le caractère pleinement anthropologique de l'Impie.

ou alors l'intégration dans la nouvelle communauté est en grande partie artificielle.

Un bel exemple, valable aussi bien pour les chrétiens que pour les musulmans, est celui de la beauté. Les Turcs disent: "C'est dommage qu'un garçon aussi beau que toi soit Chrétien".

"Un jour, ceux dont la foi est erronée, les Agarènes, l'ayant observé avec attention et ayant réfléchi sans omettre aucun détail de la beauté de l'enfant — car il était beau et plein de grâce quant à l'apparence — ..., s'emparèrent de l'enfant et le convertirent de manière violente à leur religion"⁸⁰.

Les Chrétiens, eux aussi, réagissent exactement de la même manière. La beauté n'a pas de sens à elle toute seule, si elle n'est pas finalisée dans un contexte plus large:

"Jolie petite juive, remplie de distinction et d'attraits, on voit sur ton visage que tu es gracieuse et aussi doucement parfumée de la rose de mai. Tes lèvres sont fraîches, tes sourcils ravissants, tes yeux et tes joues brillent comme la lune. Mais quel dommage que belle comme tu l'es, tu sois plongée dans de pareilles erreurs et à jamais réduite à craindre les ténèbres de l'incrédulité"⁸¹.

⁸⁰ ZOGRAFOS, A....., LVI.

⁸¹ LEGRAND, E....., 140.

Tout au long de la domination ottomane et cela jusqu'au seuil des nationalismes du 19^e siècle, le phénomène des nouveaux martyrs consitue une constante digne du plus grand intérêt. Il s'inscrit dans le contexte urbain ottoman où les classes populaires musulmanes s'opposent à l'ascension économique des Romii d'un niveau économique équivalent au leur. Il peut aussi manifester la réaction de la communauté musulmane essayant de s'opposer à la prise du pouvoir par la communauté orthodoxe. Cependant la catégorie la plus représentative du phénomène est celle des martyrs volontaires, anciens renégats dans leur majorité.

Dans la personne du martyr, il y a une unification, une récapitulation de la structure diachronique dans la synchronie. Le martyr tente de ressembler au maximum au héros "profane". Cependant, il garde une certaine liberté, car l'identification au héros mythique prévaut. Mais ce qui le différencie structurellement du héros "profane", c'est que le martyr est Pieux, et bien plus, c'est un Saint, c'est-à-dire une manifestation, un nom de l'Hiérophanie. C'est ainsi que la triade Pieux/Etranger/Impie transcende le couple initial héros/homme simple. Le martyr, même s'il n'est pas un contestataire de l'ordre établi, c'est un héros rédempteur; il est le représentant, le témoin de son peuple. C'est sous le nom glorieux et magnifique de "Chrétien" qu'il affirme son existence. Il montre à tous et à travers son propre nom que toute la communauté est présente et se réalise. Sa parole est vraie, il ne ment pas, il ne sait pas mentir. Il lui suffit de nommer pour que les choses se réalisent, son nom est présence, sa parole est reparatio universelle. Son témoignage trouve son équivalent dans le triomphe d'un prince, c'est l'épiphanie de la communauté qu'il glorifie en prononçant son propre nom:

"Je suis chrétien et mon nom est Michel".

De plus cette éphiphanie est orientée vers son accomplissement; la mort par le martyre la modifie en Hiérophanie.

PRINCES PHANARIOTES DES PRINCIPAUTÉS ROUMAINES: UNE FORME DE RÉSURRECTION DE BYZANCE ?

DAN BERINDEI

Pendant les XIV^e et XV^e siècles, les Ottomans conquièrent la Péninsule Balkanique. La chute de Constantinople en 1455 représenta le moment culminant de la déchéance de Byzance. L'empereur des chrétiens périt et un nouvel empereur, celui des Turcs prit sa place. Cependant, les Ottomans tolérèrent — et furent obligés à le faire! — la survivance auprès d'eux des Grecs. Ceux-ci servirent, à leur tour, les nouveaux maîtres, mais ils contribueront dans une mesure importante, quelques siècles plus tard, à leur décadence et, puis, à leur chute. Ce furent surtout les Phanariotes qui jouèrent le rôle le plus marquant dans la situation qui s'était créée¹. Ils furent les adjoints laïcs du patriarche lequel avait conservé des fonctions, quoique limitées, et continué de demeurer sur la scène de l'histoire même après la disparition du dernier empereur de Byzance. Ils furent aussi les assistants bientôt indispensables des hauts dignitaires ottomans. Ainsi on les vit s'infiltrer, de haut en bas, dans les rouages du nouvel Etat, à leur profit, mais aussi à leurs risques!

Dans la zone européenne qui avait dû accepter la domination ottomane, les Principautés roumaines de Valachie et de Moldavie et, puis, au XVI^e siècle, la Transylvanie conservèrent une situation particulière. Les princes purent être maintenus, ainsi que la classe des boyards et l'Etat garda ses fonctions, même militaires et, en partie au moins, aussi celles diplomatiques. Les Ottomans durent également renoncer à bâtir des mosquées sur le territoire des Principautés qu'ils s'engagèrent à respecter. Les richesses naturelles des Pays roumains contribuèrent paradoxalement à leur

¹ Voir Mihail Dimitri Sturdza, *Le Phanar*, dans *Grandes familles de Grèce, d'Albanie et de Constantinople*, Paris, 1983, p. 127 et suiv.

conservation. Grâce aux énormes sommes que ces derniers payèrent, les Turcs, et en premier lieu les dignitaires de l'Empire, acceptèrent le maintien de leur existence étatique². Ce à quoi, il faut le relever, apportèrent leur contribution également les Roumains eux-mêmes par une résistance opiniâtre. Bien que l'on ait enregistré des tentatives roumaines tendant à la libération d'une domination, surtout à certains moments, extrêmement accablante, ainsi que — d'un autre côté — des projets ottomans visant à transformer les Etats Vassaux en question en provinces impériales (pachalyks), un compromis historique fut réalisé entre Turcs et Roumains et il résista pendant plus de quatre siècles en ce qui concerne les Moldaves et les Valaques, car pour ce qui est des Transylvains, ceux-ci entrèrent dès la fin du XVIIe siècle dans l'orbite des Habsbourg, la Transylvanie devenant une grande principauté de l'Empire.

Dès le début de l'existence des Etats roumains, des Grecs y furent présents, même parmi les grands dignitaires. La chute de Constantinople et de l'Empire Byzantin accentua leur présence à tous les échelons de la société. Des artisans et surtout des marchands se retrouvent en nombre croissant et en premier lieu à Bucarest. Il y eut aussi une tendance plus marquée d'infiltration des Grecs au sein de la classe dominante des boyards³, accentuée par la limitation par les Ottomans de l'autorité des princes, ce qui eut pour effet l'accroissement, dès le milieu du XVIe siècle, de l'influence de Constantinople ainsi que l'orientalisation des mœurs des princes et des boyards. Dans ces conditions, les Grecs constantinopolitains surtout, trouvèrent les portes des Principautés encore plus ouvertes. Au XVIIe siècle on pouvait parler non

2 Pour ce qui est du régime des Principautés roumaines sous la suzeraineté ottomane voir surtout Mihai Maxim, "*Capitulațiile*" în istoria relațiilor româno-otomane în evul mediu (Les "capitulations" dans l'histoire des relations roumano-ottomanes au Moyen Age), dans le volume de miscellanées *Din cronica relațiilor poporului român cu popoarele vecine* (Chronique des relations du peuple roumain avec les peuples voisins), Bucarest, 1984, vol. I, p. 68-118; Idem, *L'autonomie des Principautés Roumaines envers la Porte ottomane (XVIe-XVIIIe siècles)*, dans "Roumanie. Pages d'histoire", 7 (1982), nr. 4, p. 46-53.

3 Voir Ion Ionașcu, *Le degré de l'influence des Grecs des Principautés roumaines dans la vie politique de ces pays*, dans le volume de miscellanées *L'époque phanariote*, Thessaloniki, 1974.

seulement de certains princes grecs ou grécisés qui obtinrent le trône de l'une ou de l'autre principauté roumaine, mais aussi d'un parti de boyards grecs auquel s'opposait un parti de boyards roumains, dirigé, paradoxalement, par un Cantacuzène! Il n'est pas moins vrai, cependant, qu'entre Roumains et Grecs une symbiose se réalisa relativement vite, en premier lieu par des mariages mixtes, mais aussi grâce à la religion et aux mœurs communes. Le processus de "roumanisation" d'importantes familles grecques comme les Cantacuzène ou les Rosetti, pour n'en citer que deux, fut rapide. Les nouveaux venus firent leurs les positions des boyards roumains, tout en contribuant à la défense de celles-ci contre les nouvelles vagues de Grecs et surtout de Constantinopolitains.

Cependant, allant de pair avec la décadence de l'Empire ottoman (qui deviendra pour les esprits lucides une certitude à la suite de l'échec de siège de Vienne en 1683), les Phanariotes renforcèrent leurs positions. Panayote Nicousios, auquel on confia pour la première fois la charge de grand drogman, obtint des revenus importants et l'exemption d'impôts, ainsi que le droit de comparaître seul devant le sultan et de porter la barbe. Nicousios a ouvert la voie à toute une série de hauts dignitaires chrétiens qu'on retrouve par ailleurs jusque bien tard dans la diplomatie turque de la fin de l'Empire!⁴ "Un turc quel qu'il soit — écrivait Pouqueville — semble conduit par la nécessité d'avoir un Grec pour conseiller"⁵. Un Panayote Nicousios ou un Alexandre Mavrocordato détinrent non seulement le grand drogmanat, mais conférèrent à cette fonction des attributs accrus. S'ils ne devinrent pas les maîtres directs de la politique de l'Empire des sultans sur le plan extérieur, ils l'influencèrent et bien des fois, même, la déterminèrent. Le grand drogmanat et celui de la flotte (une autre fonction d'importance essentielle) une fois obtenus devaient leur suivre objectivement le trône de l'une des Principautés roumaines, les hospodars ou les princes de celles-ci détenant dans l'Empire ottoman les

⁴ Sur Nicousios: Socrate Zervos a présenté une communication au XVII^e Congrès International des Sciences Généalogique et Héraldique de Lisbonne (1986), dont les Actes se trouvent sous presse.

⁵ Pouqueville, *Voyage en Grèce*, Paris, 1828, vol.V, p. 399.

plus hautes fonctions laïques parmi les chrétiens directement soumis à la domination des sultans en tant que vasseaux.

Les Grecs et surtout les Phanariotes s'infiltrèrent dans le système ottoman, dans ses rouages. Leur empire n'existait plus, mais l'empire successeur non seulement les accepta, mais, évidemment, eut besoin d'eux, ce dont ils profitèrent! Les fonctions obtenues dans l'Empire ottoman lui-même contribuèrent au renforcement de leurs positions, mais ce furent les Principautés roumaines qui leur fournirent *la grande illusion des splendeurs passées*! Comme on l'a fait si bien remarquer, "Byzance après Byzance n'était plus qu'un simulacre des splendeurs passées, mais ce simulacre servait à entretenir la flamme du souvenir"⁶. Les principautés roumaines ayant leur autonomie, leurs boyards, une cour où le prince phanariote pouvait affirmer la puissance que la dignité lui conférait et aussi ré susciter, en partie au moins, ce qu'avait été Byzance, le cérémonial, le faste même réduit aux proportions de ce que les Principautés représentaient, l'étiquette, tout cela servait à créer à nouveau ce qui avait existé! C'était en bonne partie une illusion, mais cependant on avait l'impression d'y retrouver aussi, dans des proportions réduites — mais supérieures à l'Empire byzantin décadent d'avant sa chute! — l'Empire lui-même⁷!

Ces princes phanariotes, en dépit de leur désir de continuer d'une certaine manière Byzance, étaient soumis au bon vouloir des Turcs. Assimilés par la Porte à un vizir (en Valachie) ou à un beglerbei (en Moldavie), nommés directement à Constantinople et non pas élus par les boyards, soumis aux prétentions pécuniaires

⁶ Mihail Dimitri Sturdza, *ouvr. cit.*, p. 146.

⁷ Sur les Phanariotes et les Principautés de Valachie et de Moldavie voir le volume de miscellanées *L'époque phanariote*, Thessaloniki, 1974; surtout l'étude de Traian Ionescu-Niscov, *L'époque phanariote dans l'historiographie roumaine et étrangère*, lieu cit., p. 145-157, où on retrouve une ample bibliographie; Mihail Dimitri Sturdza, *ouvr. cit.*, p. 127-158 (inclusivement la bibliographie de la p. 158); Andrei Pippidi, *Phanar, Phanariotes, phanarotisme*, dans son volume *Hommes et idées du Sud-Est européen à l'aube de l'âge moderne*, Bucarest-Paris, 1980, p. 341-351; Dan Berindei, *Fanariotische Herrscher und rumänische Bojaren in den rumänischen Fürstentümern (1711-1821)*, dans "Revue Roumaine d'Histoire", XXIII (1984), no. 4; Idem, *Liaisons généalogiques roumaines des princes phanariotes de Moldavie et de Valachie (1711-1821)*, dans *Genealogica & Heraldica*, Helsinki, 1986, p. 57-76.

turques sans cesse croissantes (de 520 bourses prétendues à Nicolas Mavrocordato on prétendit quelques décennies plus tard 3000!)⁸, ils voyaient même leur vie en péril, car elle pouvait être à tout moment tragiquement interrompue. Parmi les 31 princes régnants phanariotes sept périrent de mort violente pendant, au terme de leur règne, ou au cours des périodes suivantes. Grégoire Callimachi fut décapité à Constantinople en 1769 sous l'accusation de n'avoir pas assuré d'une manière satisfaisante l'approvisionnement de l'armée du sultan, Grégoire A. Ghica III fut exécuté à Jassy même par un envoyé du sultan en 1777, Nicolas Mavroyéni le fut sur la route de Constantinople à l'automne 1790 et Constantin Handjéry à Bucarest, en 1799. Outre ces princes mis à mort pendant l'exercice de leurs fonctions ou au terme de celles-ci, les anciens princes régnants Alexandre Ypsilanti — un remarquable prince éclairé — et Alexandre Callimachi furent tués à Constantinople en 1807 et respectivement en 1821 (le premier après avoir subi d'effroyables et longues tortures), tandis que Scarlat (Charles) Callimachi périt en Asie mineure en 1821 dans des circonstances demeurées dans une grande mesure assez nébuleuses. Parmi les drogmans de la Sublime Porte et les drogmans de la flotte le nombre des victimes fut aussi élevé⁹.

Cependant, une Calimachi n'hésitait pas à répondre quand on lui invoquait les périls de la lutte politique dans laquelle les Phanariotes se trouvaient engagés: "Eh! qu'importe notre mort, si nous dotons notre famille de la dignité princière!"¹⁰ Les ambitions des membres de ces grandes familles du Phanar se voyaient comblées au moment où le sultan, leur patriarche et ensuite le métropolite de Bucarest ou celui de Jassy confirmaient un de leurs en tant que petits despotes de l'une des deux principautés autonomes roumaines, car, ainsi que l'écrivait en 1754 le comte de Broglie dans ses instructions destinées à l'ambassadeur de France en Pologne, "les hospodars de Moldavie et de Valachie, quoique tributaires de

⁸ *Istoria României* (Histoire de Roumanie), Bucarest, 1964, vol. III, p. 347.

⁹ Voir Mihail Dimitri Sturdza, *ouvr. cit.*, p. 157, ainsi que Dan Berindei, *Liaisons généalogiques roumaines...*, p. 60 et note 68.

¹⁰ Baron Prévost, *Constantinople en 1806*, dans "Revue de Paris", 30 juin 1854, p. 168.

la Porte, sont regardés comme des Princes de l'Europe"¹¹.

Les trônes de Bucarest et de Jassy étaient loin d'offrir à leurs détenteurs la situation sacrée d'un empereur de Byzance aux temps des splendeurs de celui-ci et non plus celle d'un prince valaque ou moldave des siècles antérieurs et cependant le mirage opérait toujours, c'était une occasion rêvée de ressusciter au moins un petit Byzance, ce qui explique en partie la véritable rouée vers les Principautés roumaines des Grecs et en premier lieu de ceux du Phanar constantinopolitain. "Tout le Phanar est à Bucarest; je ne pense plus à Constantinople", s'exclamait déjà en 1719 le Lettré Marc Porphyropoulos¹², trois années seulement après l'instauration du régime phanariote en Valachie. Les nouveaux princes arrivaient à Bucarest ou à Jassy — après leur investiture à Constantinople — accompagnés de nombreuses suites, de leurs parents, amis et aussi de leurs créanciers — de ceux qui leur avaient avancé les sommes requises pour obtenir le trône. Il ne s'agissait plus maintenant d'une pénétration individuelle, mais d'une véritable invasion (le prince Alexandre Soutzo, par exemple, le dernier prince de la série des Phanariotes occupant le trône de Bucarest, y arriva accompagné d'environ un millier de personnes!)¹³. La réaction des autochtones envers cette situation se fit sentir et elle se reflète dans les chroniques du temps¹⁴.

Cependant, tout au long d'un siècle, Phanariotes et boyards ont trouvé un *modus vivendi*, vu surtout que parmi les princes phanariotes il y eut aussi des princes éclairés qui contribuèrent au progrès de la Valachie et de la Moldavie, ouvrant aussi la voie à leur future unification politique et administrative¹⁵. Quoiqu'en

¹¹ Vasile Mihordea, *Politica orientală franceză si Tarile române în secolul al XVIII-lea, 1749-1760* (La politique orientale française et les Pays roumains au XVIIIe siècle, 1749-1760), Bucarest, 1937, p. 58.

¹² Cf. N. Iorga, *Byzance après Byzance*, Bucarest, 1935, p. 231.

¹³ *Documents Hurmuzaki*, nouvelle série, Bucarest, 1967, vol. II, p. 509-510.

¹⁴ Voir Eugen Stănescu, *Préphanariotes et Phanariotes dans la vision de la société roumaine des XVIIe-XVIIIe siècles*, dans le volume de miscellanées *L'époque phanariote* ..., p. 347-358.

¹⁵ Sur les rapports entre princes phanariotes et boyards, voir Dan Berindei, *Fanariotische Herrscher...*, p. 313 et suiv.; Idem, *Liaisons généalogiques roumaines...*, p. 57 et suiv., ainsi que Dan Berindei et Irina Gavrilă, *Analyse de la composition de l'ensemble des familles de grands dignitaires de la*

attendant un moment favorable pour se débarrasser d'un système imposé par la puissance suzeraine et qui limitait leurs possibilités d'affirmation socio-politique, les boyards ne voulant pas renoncer aux bénéfices qui leurs étaient offerts par l'exercice des charges publiques, finirent par accepter la nouvelle situation et même à s'y faire. Ce qui n'empêche pas, naturellement, qu'au moment propice les boyards autochtones contribuent au renversement du régime phanariote. Quant aux princes phanariotes, ceux-ci durent maintenir auprès d'eux les boyards autochtones, tout en cherchant à infiltrer parmi ceux-ci leurs parents et amis et en même temps essayant de limiter la force politique de la classe dominante roumaine. La réforme entreprise à cet égard par Constantin Mavrocordato en est un exemple éloquent.

Les princes régnants phanariotes étaient à la merci des grands dignitaires de l'Empire ottoman; toutefois à Bucarest et à Jassy ils étaient des autocrates pouvant exercer leur pouvoir presque sans limites envers leurs sujets. Ce n'est que les réclamations des boyards auprès de la Porte, bien dangereuses par ailleurs pour ceux qui y recouraient, qui pouvaient provoquer, éventuellement, l'éviction d'un prince. Les Phanariotes furent donc les maîtres des Principautés, mais ils durent lutter contre leurs adversaires, contre les intrigues des autres Phanariotes, désireux d'accéder le plus vite possible au trône, contre les agissements des boyards, contre les menées des représentants diplomatiques et consulaires de certaines grandes puissances chrétiennes qui leur étaient hostiles. On était confronté à des situations qui évoquaient bien des fois des moments de l'histoire byzantine. En décrivant l'atmosphère du Phanar et de la cour patriarcale, le comte de Gobineau notait: "Dans une cour ecclésiastique toujours épouvantée, condamnée à une prudence tortueuse et où les colères des sultans venaient à chaque heure ébranler un équilibre approximatif, laborieusement obtenu, la société phanariote acquit une puissance de duplicité sans laquelle elle n'aurait pu vivre un seul jour et qui, si condamnable qu'elle put être en bonne morale, ne détruisit pas toujours de

nobles et utiles qualités"¹⁶. Après avoir bénéficié de cérémonies et d'un cortège somptueux à Constantinople lors de leur nomination, qui évoquaient aussi, sans conteste, le faste byzantin, les nouveaux princes partaient pour les Principautés, mais la lutte continuait contre les intrigues des adversaires qui ne désarmaient jamais.

L'incertitude politique était un trait dominant. Le "lendemain" était toujours le problème fondamental, ce qui explique et justifie, au moins en partie, l'implacable action fiscale patronnée par les princes, car ils ne savaient jamais combien de temps durera leur règne! Cette trouble et incertaine atmosphère engendrait également des promotions socio-politiques. "Des sacristies du patriarcat, des bureaux des dignitaires sortaient constamment — faisait remarquer toujours Gobineau — quelques commis que le caprice d'un vizir, ou leur habileté propre ou le hasard, élevait ou enrichissait. Celui-ci issu de rien, devenait à son tour ce qu'on appelait emphatiquement un Phanariote"¹⁷. Il va sans dire que cette situation avait des répercussions aussi en ce qui concernait la présence des Phanariotes et en général des Grecs dans les Principautés roumaines. L'appel que Nicolas Mavrocordato fit en 1727 à son fils Constantin ("Aie une suite peu nombreuse, peu de Phanariotes!")¹⁸ n'eut pratiquement pas de conséquences!

Toutefois, il faut relever également que les nouveaux venus arrivaient rarement à ébranler le "front" des grands boyards autochtones, surtout si ils ne s'intégraient pas par mariages à la société roumaine. Parmi les 150 personnes qui ont bénéficié de hautes dignités en Valachie entre 1716 et 1800 les boyards roumains ou "roumanisés" les détenurent tout au long de 512 années, en somme, tandis que les Phanariotes et en général les Grecs réalisèrent seulement un total de 176 années. Les premières dignités de la hiérarchie valaque, respectivement le *ban*, le *vornic* et le *logothète* ont été détenues par 74,3% représentants de familles de boyards roumains auxquels s'ajoutaient encore, avec 13%, les

¹⁶ A. de Gobineau, *Le royaume des Hellènes*, Paris, 1905, p. 105-107.

¹⁷ Ibidem.

¹⁸ Alexandre A.C. Stourdza, *L'Europe orientale et le rôle historique des Maurocordato*, Paris, 1913, p. 134.

"roumanisés", tandis que les Grecs, inclusivement les Phanariotes, ne détenaient que 11,8%! Par contre, ces derniers réussirent plus aisément à obtenir d'autres dignités inférieures aux trois mentionnées, surtout celles liées à la cour princière, ainsi que des petites dignités ou des fonctions à caractère local¹⁹. On doit encore ajouter que les grandes familles phanariotes ont réussi à créer un système de succession en dépit de leurs rivalités et que les deux trônes de Bucarest et de Jassy ont été détenus pendant la période phanariote (au cours de 217 années si l'on tient compte des deux pays) seulement par onze familles, que dans les premières décennies du système ce furent les Ghica, les Mavrocordato, les Racovitza et les Callimachi (les deux dernières familles par ailleurs d'origine roumaine) qui partagèrent les trônes²⁰ et que vers la fin de la période trois familles formèrent un véritable cartel — les Soutzo, les Moruzi et les Callimachi — afin de s'assurer le monopole de ceux-ci²¹. Cet "équilibre" entre les forces rivales est suggestif et dévoile de vieilles expériences historiques, une maturité politique. Si on veut, cela évoque aussi indirectement Byzance!

L'écho de l'ancien empire chrétien peut être constaté également si l'on prend en considération les rapports qui finirent par s'établir entre princes phanariotes et boyards autochtones. Byzance avait été un empire cosmopolite, les Phanariotes eux-aussi ont compris l'inévitable d'une coexistence. Pour eux, comme pour tous les Grecs, les Pays roumains n'étaient pas une *terra incognita*. Le "compromis" avec les boyards ne pouvait pas être évité, car c'étaient ceux-ci qui représentaient *les pays* où les princes phanariotes avaient été appelés à régner. On avait par ailleurs aussi besoin d'eux pour assurer l'éclat, le faste et surtout *la continuité*. Nicolas Mavrocordato, par sa mère Soltane Chrisoscoléos, était arrière petit-fils du prince régnant Alexandre Ilias qui appartenait à l'ancienne dynastie moldave des Musat. Son frère Scarlat avait épousé l'une des filles du prince valaque Constantin Brancovan et

¹⁹ Voir Dan Berindei et Irina Gavrilă, *ouvr. cit.*, passim.

²⁰ Voir Dan Berindei, *Fanariotische Herrscher...*, p. 318-320.

²¹ A. Otetea, *Un cartel fanariot pentru exploatarea tarilor române* (Un cartel phanariote pour l'exploitation des Pays roumains), dans "Studii", Bucarest, XII (1959), no 3, p. 111-121.

lui-même avait pris pour femme Cassandre, fille de Démètre Cantacuzène, prince de Moldavie. Si en seconde et troisième noces Nicolas Mavrocordato prit pour femmes des Grecques: Pulchérie Tzouki et, puis, Smaragda Panagiotakis, son fils Constantin épousa Smaragda Cantacuzène et, puis, Catherine Rosetti, les deux représentant la quatrième génération des Cantacuzène ou des Rosetti établis dans les Principautés roumaines — et donc "roumatisée" — et ayant chacune, à une seule exception la seconde, par les femmes, une ascendance purement roumaine²².

Pendant la deuxième moitié du XVIII^e siècle les princes phanariotes ne cherchèrent plus des liaisons matrimoniales pareilles, d'un côté considérant que leurs positions étaient consolidées dans les Principautés roumaines et d'un autre, désirant affermir leur situation à Constantinople par des alliances contractées avec certaines des autres familles phanariotes. Entre temps, des mutations étaient en cours au sein de la classe dirigeante en Valachie et en Moldavie, dans laquelle des Grecs et surtout des Phanariotes y avaient aussi pénétré, mais en s'adaptant. C'est à juste raison que N. Iorga faisait remarquer: "un Grec issu d'une mère roumaine perd d'habitude dès la deuxième génération le sceau étranger, même s'il continue de porter un nom étranger"²³. Il est bien vrai aussi que les boyards roumains firent preuve également d'adaptation à la situation qui s'était créée, en apprenant — eux et leurs familles — le grec et en assimilant dans une grande mesure la culture grecque. Pourtant cela ne les empêchait pas de poursuivre avec un acharnement de plus en plus marqué la liquidation du système phanariote, qu'ils considéraient une entrave à leur propre domination et à l'affirmation de la nation dont ils commençaient à se considérer des porte-parole.

Les princes régnants phanariotes trouvèrent non seulement l'illusion d'une résurrection dans les Principautés roumaines, mais aussi par les richesses de ces pays — lady Craven parlait suggestivement d'un "diamant mal enchassé"! — ils firent fortune et

²² Voir l'arbre généalogique des Mavrocordato: Dan Berindei, *Liaisons généalogiques...*, p. 69, 70.

²³ N. Iorga, *Geschichte des rumänischen Volkes*, Leipzig, 1905, vol. II, p. 143.

découvrirent une source pratiquement intarissable pour faire face aux grandes dépenses requises pour l'obtention et surtout pour le maintien d'un trône à Bucarest ou à Jassy. Pour posséder, ce qui en partie ils considéraient comme un petit Byzance réssuscité, ils créèrent un système fiscal plein d'efficacité; pratiquement, presque rien n'échappait à cette fiscalité phanariote (depuis les poids et les mesures jusqu'aux femmes légères). Leur époque porta en tant que trait dominant les activités fiscales²⁴, mais il nous faut ajouter qu'en réalité les Phanariotes continuèrent à cet égard l'oeuvre de leurs prédécesseurs. Cependant, comme le faisait remarquer déjà alors Anton Maria del Chiaro, Constantin Brancovan, l'un des derniers princes autochtones qui les précéda, "sapeva pelar la gazuola senza farla guidare"²⁵! La fiscalité fut le trait dominant de l'époque phanariote, mais on ne saurait omettre l'activité réformatrice que les princes phanariotes déployèrent, surtout une partie d'entre eux, concernant la réforme fiscale en premier lieu, mais aussi l'organisation de la justice et de l'administration, un nouveau statut socio-politique des boyards, l'abolition du servage, l'organisation des hautes écoles et, enfin, l'élaboration de codes de lois — par les princes Alexandre Ypsilanti, Jean Caragea et Scarlat Callimachi — où l'on constate cette fois-ci une indiscutable influence de la législation byzantine. N. Iorga donna par ailleurs au volume de sa grande synthèse de *l'Histoire des Roumains*, où il s'occupe des Phanariotes, le titre pleinement justifié: *Les réformateurs*!

Il est vrai qu'en acceptant le licenciement de l'armée, les princes phanariotes ouvrirent les portes aux cessions territoriales. Par conséquent, la Porte céda la forteresse de Chotin à la Pologne en 1713, temporairement, entre 1718 et 1739, la Petite Valachie aux Habsbourg, pour environ 150 ans, la Bukovine aux mêmes Habsbourg, et en 1812 la Bessarabie à la Russie. Les Phanariotes se montrèrent à cet égard passifs et annihilèrent pratiquement la capacité de résistance nationale! Cependant, cet apparent petit Byzance réssuscité a fait preuve de résistance pendant plus d'un

²⁴ Voir L. Colescu, *Geschichte der rumänischen Steuerwesen in der Epoche der Fanarioten, 1711-1821*, München, 1879.

²⁵ Anton Maria del Chiaro, *Istoria delle moderne rivoluzioni della Valachia*, édition parue par les soins de N. Iorga, Bucarest, 1914, p. 157.

siècle et il a été loin de représenter un système instable. Les membres de la famille Mavrocordato régnèrent 51 années, ceux de la famille Ghica 38 années, les Racovitza 25 années et les Callimachi 20 années. Jusqu'au dernier quart du XVIIIe siècle, ce ne furent que quatre familles phanariotes qui se partagèrent les trônes des deux Principautés. En Valachie l'on enregistre 36 règnes successifs (mais quelques fois il s'agissait d'une même personne), respectivement deux années et sept mois en moyenne par règne, tandis qu'en Moldavie on constate 34 règnes, respectivement deux années et neuf mois en moyenne. Toutefois, pendant le XVIIe siècle on enregistre 42 règnes seulement en Moldavie et au total dans les deux pays ont régné 39 princes, tandis que pendant la période phanariote les trônes des deux pays sont occupés seulement par 31 personnes, la moyenne, supérieure en durée à celle du XVIIe siècle, étant de plus de six années pour chacune de ces 31 personnes! Pendant le XVIIIe siècle les Habsbourg —sept!— enregistrèrent une moyenne de 14 années, les tzars —neuf!— de neuf années, les rois de Pologne —quatre!— de 24 années, ceux d'Angleterre 20 années et ceux de France —trois!— plus de 30 années, tandis que les sultans —sept!— ont atteint la moyenne de 14 années! Pour des princes régnants vassaux, se trouvant à la merci d'un Etat suzerain despotique, la moyenne de six années des princes phanariotes est sans doute bien honorable!

Mais revenant, pour conclure, à la question que nous nous sommes posée si les princes phanariotes des Principautés roumaines ont représenté une forme de résurrection de Byzance, nous devons répondre que la nostalgie, le rêve et le désir même ont pu exister, mais que les moyens manquaient pour qu'une résurrection complète puisse être réalisée et à cela s'ajoutait qu'on n'était plus au XVe siècle, mais à la fin du XVIIIe et au début du XIXe! Byzance lui-même ne pouvait plus être ressuscité, dans les nouvelles conditions historiques engendrées par la désagrégation du féodalisme, par la constitution et l'ascension de la nation grecque moderne. Ce n'était pas Byzance qui ressuscitait, c'était la Grèce moderne qui devait naître!

Les princes régnants phanariotes ne purent jamais être les nouveaux empereurs de Byzance et ils ne furent que l'expression décadente de la dignité princière roumaine. On ne peut pas les comparer à leurs prédécesseurs qui avaient occupés les trônes de Bucarest et de Jassy pendant les siècles passés. Il leur manquait — ce qui un nombre d'entre eux chercha à obtenir par des mariages roumains — la liaison dynastique avec leurs prédécesseurs et surtout la puissance militaire et politique des princes roumains que ceux-ci détenaient au moins jusqu'à la fin du XVIIe siècle, si l'on pense à Serban Cantacuzène et même à son neveu Constantin Brancovan qui vainquit à Zarnesti, près de Brasov, le général autrichien Heissler. Ce n'est qu'un seul prince phanariote, Nicolas Mavroyéni qui, au XVIIe siècle, réssuscita, temporairement une force armée valaque; au début du XIXe siècle, c'est un autre prince, Constantin Ypsilanti, qui s'afforça dans la même direction, mais ce qu'ils réalisèrent ne furent que des épisodes sans suites pratiques et surtout durables.

La Porte était "malade", mais c'était un malade qui résistait depuis plus d'un siècle et qui allait résister encore longtemps! Les princes régnants phanariotes subirent, d'un côté, les conséquences du maintien plus avant de l'Empire des sultans pour lequel ils n'étaient que de simples gouverneurs de pays vassaux et d'un autre côté aussi celles de la faiblesse et de la décadence de cet empire qui le rendaient sournois et attentif à n'importe quelle tentative de libération. Le rêve ne pouvait s'épanouir que dans une cage apparemment dorée, mais cela n'était qu'une illusion en contre-temps avec la réalité. Il serait toutefois injuste d'attribuer à la plupart de ces princes lucides, habitués à l'action politique souterraine, aux intrigues les plus compliquées, d'avoir été les victimes de l'irréel; non, il est bien sûr que s'étaient eux-mêmes les derniers à n'y pas croire aux rêves. La position réservée des Phanariotes à l'égard de l'Hétairie, acceptée initialement seulement par une petite minorité d'entre eux, est à cet égard bien significative; même à un moment propice à la libération ils ont hésité à risquer une situation qui n'était pas toujours enviable, mais qui leur assurait toutefois parmi les chrétiens sounis à la Porte les plus

hautes positions. Le système phanariote n'a pas ressuscité Byzance, mais cependant il a utilisé son expérience, ses traditions, en contribuant à préparer objectivement une résurrection, mais pas celle d'un glorieux empire à jamais perdu, mais celle des Etats modernes roumain et grec.

LA COSCIENZA ETNICO-RELIGIOSA ROMENA
IN ETÀ UMANISTICA,
TRA ECHI DI ROMANITÀ
E
MODELLI ECCLESIASTICI BIZANTINO-SLAVI

CESARE ALZATI / CREMONA

Nella sua *Moldaviae Chorographia*¹ Georg Reyehersdorffer, un sassone transilvano che fu al servizio di Ferdinando d'Asburgo², descrivendo i Romeni (*Moldavienses* egli li appella, riservando agli abitanti di Transilvania e Ungrovalacchia la denominazione di *Valachi*³), ne veniva segnalando la speciale devozione nei

¹ *Moldaviae, quae olim Daciae pars, Chorographia renouata ac ... adaucta*, Viennae Austriae 1550² (I ed.: Viennae 1541); ried. in J. BONGARSIIUS, *Rerum Hungaricarum Scriptores*, Francofurti 1600, p. 586.

² Su tale rilevante personaggio del '500 transilvano: S. IONESCU, *Bibliografia călătorilor străini prin ținuturile românești*, București 1916, pp. 37-43; N. IORGA, *Istoria românilor prin călători*, București 1928², I, pp. 163-164; più recentemente *Călători străini despre Țările Române*, I, cur. M. HOLBAN, București 1968, pp. 181-186.

³ Della vastissima bibliografia relativa a questo termine basti qui segnalare: L. TAMÁS, *Romains, Romans et Roumains dans l'histoire de la Dacie Trajane*, "Archivum Europae Centro-Orientalis", I (1935), pp. 45-48 (lavoro assai documentato, ma dal tono non sempre sereno); Șt. ȘTEFĂNESCU, *Considerațiuni asupra termenilor "vlah" și "rumân" pe baza documentelor interne ale Țării Românești din veacurile XIV-XVII*, in *Studii și materiale de istorie medie*, IV, București 1960, pp. 63-75; quanto in particolare al termine designante lo spazio geografico abitato dai Valacchi: E. ȘTĂNESCU, *Unitatea teritoriului românesc în lumina mențiunilor externe. "Valachia" și sensurile ei*, "Studii. Revistă de istorie", XXI (1968), pp. 1105-1123 (trad. fr.: *L'unité du territoire roumain à la lumière des mentions des sources étrangères. Le nom de "Valachie" et ses acceptions*, "Revue Roumaine d'Histoire", VII [1968], pp. 877-898). Ampie indicazioni bibliografiche in A. ARMBRUSTER, *Romanitatea Românilor. Istoria unei idei*, București 1972 (Biblioteca istorică, XXXV), pp. 12-17 [trad. fr.: *La romanité des Roumains. Histoire d'une idée*, București 1977 (Bibliotheca Historica Romaniae. Monographies, XVII), pp. 18-22]; cfr. altresì V. Al. GEORGESCU, *Le terme de romanus et ses équivalents et dérivés dans l'histoire du peuple roumain*, in *La nozione di "Romano" tra cittadinanza e universalità*, Napoli 1984 (Da Roma alla Terza Roma, Studi, II: 21 aprile 1982), in

confronti di s. Paolo, con espressioni più tardi riprese in alcuni fogli conservati in un codice della Vaticana: "*fidem diui Pauli hactenus ab initio non sine summa ueneratione et deuotione coluere*"⁴.

Del resto nel 1536 anche l'"Arcivescovo di Lund" Giovanni

particolare le pp. 416-422. Si noti che a fronte dell'etnonimo di "valacco", variamente declinato nelle fonti esterne, le popolazioni latinofone dell'antica Dacia, ma altresì di Balcania, sempre designarono se stesse facendo ricorso al termine di *rumân* e varianti: in merito, oltre ai lavori più sopra citati, basti segnalare qui P.P. PANAITESCU, *Numele neamului și al țărilor noastre*, in *Interpretări românești*, București 1947, pp. 81-106; E. STĂNESCU, *Premisele medievale ale conștiinței naționale românești. Mărturii interne. Român, românesc în textele românești din veacurile XV-XVII*, "Studii. Revistă de istorie", XVII (1964), pp. 967-1003; ID., *Numele poporului român și primele tendințe umaniste interne în problema originii și continuității*, "Studii. Revistă de istorie", XXII (1969), pp. 189-206; e con particolare riferimento al territorio dai *rumâni* (români) abitato: ID., *Geneza noțiunii de România. Evoluția conștiinței de unitate teritorială în lumina denumirilor interne*, in *Unitate și continuitate în istoria poporului român*, București 1968, pp. 237-254 (trad. fr.: "*Roumanie*": *Histoire d'un mot. Développement de la conscience d'unité territoriale chez les Roumains aux XVIIe-XIXe siècles*, "Balkan Studies", X [1969], pp. 69-94); A. NICULESCU, *Roumain Țară*, "Bulletin de la Société de Linguistique de Paris", LXXIX (1984), pp. 247-251. Specificamente sulla forma *român*, che nell'ultima parte del XVI secolo appare emergere in un contesto fortemente influenzato da cultura umanistica e da tensioni confessionali (per le sue premesse a livello di lessico comune: STĂNESCU, *Premisele medievale...*, p. 981; per le premesse in ambito letterario slavone: Al. MAREȘ, *Rumân "roman" în vechile texte românești*, in *Studii și cercetări lingvistice*, XXIII, București 1972, pp. 63-67); C. ALZATI, *Etnia e universalismo. Note in margine alla continuità del termine Romanus tra le genti romene*, in *La nozione di "Romano" tra cittadinanza e universalità*, Napoli 1984, pp. 445 ss.

⁴ Ms. Vat. Lat. 3922, f. 12 v.: in *Documente privitoare la istoria Românilor*, ed. Eud. de HURMUZAKI, III, 2 (1576-1600), Bucurescî 1888, p. 442. Analoga venerazione, come si sa, era condivisa dalle comunità pauliciane insediate, nei secoli all'Occidente definisce medioevali, a Sud del Danubio (cfr. M. LOOS, *Deux contributions à l'histoire des pauliciens*, II: *Origine du nom des pauliciens*, "Byzantinoslavica", XVIII [1957], p. 207). Nonostante le tracce di pensiero religioso dualistico riscontrabili nella tradizione romena (cfr. N. CARTOJAN, *Cărțile populare în literatura românească*, I: *Epoca influenței sud-slave*, București 1929, pp. 35-42), non pare tuttavia che il riferimento dei Romeni all'apostolo di Tarso possa porsi in relazione a tale gruppo ereticale, cui B.P. Hașdeu (*Cuvente den bătrâni*, II, Bucurescî 1878; parzialmente riedito: cur. J. BYCK, București 1937; *Cărțile populare ale românilor în sec. XVI în legătură cu literatura poporană cea nescrisă*, Bucurescî 1879) e M. Gaster (*Literatură populară română*, Bucurescî 1883) avevano rivolto particolare attenzione in rapporto alla religiosità popolare, e al quale io stesso feci cenno in *Terra romena tra Oriente e Occidente, Chiese ed etnie nel tardo '500*, Milano 1982, p. 90.

Weeze, in una missiva a Carlo V, aveva qualificato religiosamente il voivoda moldavo come "*fidei grecae, siue sancti Pauli*"⁵. E ancora alla metà del secolo XVII vi era una piccola cappella nel villaggio di Nemoești dove la tradizione voleva che sotto un grande albero l'apostolo avesse predicato⁶. L'eco di tutto ciò può ritrovarsi anche in un detto dei sassoni di Transilvania, riportato dallo Hașdeu: "*er hat sie verlassen, wie Sankt Paul die Bloch*"⁷. E' singolare l'assonanza di questo aspetto dell'antica religiosità romena⁸ con un passo della *Povest' vremennykh let* che su questo punto, come segnalato anche dall'editore Dmitrij Lichačev, dipende da fonti slave occidentali⁹. Dalle vicende dell'anno 6406 (898) l'antica cronaca prende spunto per narrare la missione di Costantino-Cirillo e Metodio tra gli Slavi, e in merito così afferma: "Di poi il principe Kocel nominò Metodio vescovo di Pannonia sul seggio del santo apostolo Andronico, uno dei Settanta, discepolo del santo apostolo Paolo ... Infatti era stato maestro del popolo slavo l'apostolo Andronico. Presso i Moravi giunse e ivi insegnò l'apostolo Paolo; qui, prima che vi giungesse l'apostolo Paolo, era l'Illiria, ma vi erano gli Slavi prima. Ecco perché maestro del popolo slavo è Paolo; da quel popolo siamo anche noi Russi, così anche di noi Russi è maestro Paolo"¹⁰.

⁵ *Monumenta Hungariae Historica, Diplomataria*, I, Pest 1857, p. 368.

⁶ A. ILLIA, *Ortus et progressus variarum in Dacia Gentium ac Religionum*, Claudiopoli 1764 [I ed. 1730], pp. 15-16. Per un'analoga tradizione agli inizi del secolo XVIII presso i pauliciani di Filippopoli in Bulgaria, ormai acquisiti alla Chiesa cattolica latina: S. RUNCIMAN, *The Medieval Manichee. A study of the Christian Dualist Heresy*, Cambridge 1947, p. 45.

⁷ B.P. HAȘDEU, *Istoria toleranței religioase în România*, Bucuresci 1869, p. 22.

⁸ La sua assunzione e giustificazione in sede storiografica si trova già nei "corifei" della Scuola Transilvana Samuil Micu e Petru Maior (cfr. I. MOISESCU-ȘT. LUPȘA- AL. FILIPAȘCU, *Istoria Bisericii Române*, I, București 1957, p. 32), e in tale forma erudita si sarebbe tramandata fino ai nostri tempi (cfr. recentemente: M. PĂCURARIU, *Istoria Bisericii Ortodoxe Române*, I, București 1980, pp. 54-55).

⁹ D.S. LICAČEV, in *Повесть Временных Лет II*, Moskva-Leningrad 1950, p. 50. Puntuali indicazioni sulle fonti di questa sezione della *Povest'* in R. JAKOBSON, *Minor Native Sources for the Early History of the Slavic Church*, "Harvard Slavic Studies", II (1954), pp. 40 ss.

¹⁰ « Посем же Коцель князь постави Мефодья епископа въ Панин, на столѣ святого Онѣдроника апостола, единого от 70,

La connessione tra Paolo di Tarso e l'Iliria non stupisce, stante l'esplicito cenno a tale regione presente in *Rm*, XV, 19 b¹¹; più singolare risulta la delineazione dell'Iliria stessa quale territorio abitato dalle genti slave già precedentemente all'età apostolica. Era d'altra parte proprio questa l'affermazione che sola poteva permettere all'elemento slavo d'assumere come propri i ricordi cristiani che alla regione si legavano, facendone un particolare titolo d'onore per la propria identità ecclesiale. E in effetti su questa base non solo Andronico, annoverato, come già nello *Žitije Mefodija*, tra i 70 "apostoli" e dichiarato protovescovo di Pannonia, veniva

ученика святого апостола Павла ... Тѣм же словѣнску языку учитель есть Аньдроникъ апостолъ. В Моравы бо ходилъ и апостолъ Павелъ училъ ту; ту бо есть Илюрикъ, его же доходилъ апостолъ Павелъ; ту бо бѣша словене первое. Тѣм же и словенску языку учитель есть Павелъ, от него же языка и мы есмо Русь, тѣмъ же и нам Руси учитель есть Павелъ »: *Повесть Временных Лет*, I, pp. 22-23; trad. it.: I.P. SBRIZIOLO, *Racconto dei tempi passati. Cronaca russa del secolo XII*, Torino 1971 (Biblioteca di cultura storica, CXV), p. 16. Risulta evidente come in questo testo della *Povest'* il concetto geografico di Iliria, pur riflettendo un qualche ricordo dell'antica circoscrizione imperiale, assumesse di fatto contorni piuttosto vaghi, o almeno assai dilatati, potendone essere resi partecipi gli stessi Moravi; ed è qui certamente il caso non dei Моравѣи balcanici, sibbene dei Моравляне centro-europei, giacché, oltre a menzionarsene i *knjazi* citati nelle biografie cirillo-metodiane, si ricorda che tale popolo con i Cechi, i Ljachi e i Poliani, "che oggi si chiamano Russi", dovette subire l'urto ungherese (ed. LICHACEV, p. 21 [pp. 14-15]). Quanto ai Moravi balcanici, il cui vescovo Agatone sottoscrisse al concilio foziano dell'879 (MANSI, XVII, c. 373 D), sono ricordati in un passo dei Πάτρια athoniti (in cui tra l'altro vengono menzionati pure Cirillo e Metodio) quale popolazione slava cristianizzata anch'essa ai tempi di Michele III e di Fozio, unitamente ai "Bulgari che abitano presso il Danubio" e agli "Slavi dell'Iliria"; per il testo: S. LAMBROS, Τὰ Πάτρια τοῦ Ἀγίου ὄρους, "Νέος Ἑλληνομνήμων", IX (1912), p. 133; cfr. F. DVORNIK, *Byzantine Missions among the Slavs*, New Brunswick 1970, pp. 157-158. Va notato che la *Povest'*, anche in questo sulla base di fonti slave occidentali, viene a inserire pure la regione bulgara nello spazio missionario cirillo-metodiano (ed. LICHACEV, p. 22 [p. 15]; cfr. JAKOBSON, *Minor Native Sources...*, pp. 48 ss.): una tendenza riproposta, con specifico riferimento a Metodio, anche dalla tradizione ochridense, che presenta il fratello e continuatore di Cirillo quale "arcivescovo di Moravia e Bulgaria" (*Magnae Moraviae Fontes Historici*, II, Brno 1967, pp. 271, 274).

¹¹ Cfr. anche *Ti*, III, 12, che presenta l'apostolo dimorante a Nicopoli (verosimilmente la città epirota augustea: E. OBERHUMMER, sub voce, in A.F. von PAULY-G. WISSOWA, *Real-Encyclopädie der classischen Altertumswissenschaft*, XVII [1], Stuttgart 1936, cc. 511-518; E. MEYER, sub voce, in *Der kleine Pauly. Lexicon der Antike*, IV, München 1972, cc. 124-125).

acquisito alle genti slave¹², ma lo stesso Paolo poteva venir designato quale "maestro del popolo slavo"¹³.

¹² ЖИТИЕ МЕОДИЯ, VIII, 17, ed. F. TOMŠIČ, in F. GRIVEC-F. TOMŠIČ, *Constantinus et Methodius Thessalonicensis. Fontes*, Zagreb 1960 (Radovi Staroslavenkog Instituta, IV), p. 158. In merito al titolo d'apostolo a lui attribuito: Rm, XVI, 7. Per il suo essere annoverato tra i Settanta, di cui Lc, X, 1 (cfr. *Novum Testamentum grece*, post E. NESTLE- E. NESTLE, edd. K. ALAND et alii, Stuttgart 1981⁴, p. 190): *Prophetarum vitae fabulosae. Indices apostolorum discipulorumque Domini Dorotheo, Epiphano, Hippolyto aliisque vindicati*, ed. Th. SCHERMANN, Lipsiae 1907 (BT), p. 120.12 (Ps. Epifanio); cfr. p. 137.1 (Ps. Doroteo); p. 168.17 (Ps. Ippolito); p. 180.24 (Ps. Simeone); nonché p. 174.10 (elenco greco-siro); p. 220.17 (elenco siro). Va peraltro notato che a fronte dell'indicazione "ἐπίσκοπος Παννονίας" dello Ps. Epifanio, che parla (ms. B) di "70 apostoli", lo Ps. Doroteo pone l'elenco sotto il titolo "ΕΥΓΓΡΑΜΜΑ ... ΠΕΡΙ ΤΩΝ Ὁ ΜΑΘΗΤΩΝ ΤΟΥ ΚΥΡΙΟΥ" e designa Andronico "ἐπίσκοπος Σπανίας". La duplice indicazione emerge anche nella tradizione manoscritta del *Sinassario* costantinopolitano, nel cui ambito peraltro la designazione "ἐπίσκοπος Παννονίας" sembra prevalere (ed. Hip. DELEHAYE, Bruxellis 1902 [*Acta Sanctorum Novembris. Propylaeum*], c. 785.14 [30 giugno]; c. 856.53 [30 luglio]). Sulla scia dello Ps. Epifanio si pongono fedelmente sia lo Ps. Ippolito che lo Ps. Simeone, mentre gl'indici designati dallo Schermann come siro e anonimo greco-siro tacciono in merito alle sedi episcopali e parlano rispettivamente di "70 apostoli" e di "72 discepoli". La recezione del catalogo pseudoepifanio in ambito cirillo-metodiano, e in un contesto nient'affatto polemico verso Roma, sembra smentire la datazione per tali cataloghi proposta da H.G. Beck, che vi volle vedere il riflesso delle dispute foziane (*Kirche und theologische Literatur im byzantinischen Reich*, München 1959 [Handbuch der Altertumswissenschaft, XII: byzantinisches Handbuch, II, 1], p. 560). Al riguardo, come noto, F. Dvornik, anticipando un poco le collocazioni cronologiche dello Schermann, assegnò per parte sua alla fine del secolo VII, o, più probabilmente, all'inizio dell'VIII l'elenco dello Ps. Epifanio e alla fine del secolo VIII l'analoga compilazione dello Ps. Doroteo, che comunque, a suo giudizio, non dovette circolare a Costantinopoli anteriormente alla metà del secolo IX (*The Idea of Apostolicity in Byzantium and the Legend of the Apostle Andrew*, Cambridge Mass. 1958 [Dumbarton Oaks Studies, IV], pp. 173-180).

¹³ Per l'attenzione a Paolo nell'ambito della tradizione cirillo-metodiana, cfr. JAKOBSON, *Minor Native Sources...*, pp. 43-44, con rinvio, per le specifiche enunciazioni riprese in questo passo della *Povest'*, a N. NIKOL'SKIJ, in "Сборник по Рус. Языку и Словености", II (1930), fsc. 1. Merita osservare che nel secolo XVI Ivan IV Groznyj, pur attribuendo significato decisivo, per l'affermazione della fede cristiana tra i Russi, al battesimo di Vladimir (cfr. in tal senso anche la replica a Jan Rokyta: cap. VII, 74, ed. V.A. TUMINS, *Tsar Ivan IV's Reply to Rokyta*, The Hague-Paris 1971, p. 429), nondimeno, nella polemica col Possevino (primo pubblico colloquio: 21 febbraio 1582), avrebbe anch'egli apologeticamente fatto risalire la prima evangelizzazione del proprio popolo all'età apostolica, ma con riferimento non a Paolo, sibbene ad Andrea (A. POSSEVINO, *Moscovia*, Vilnae 1586, p. 4; cfr. St. POLČIN, *Une tentative d'Union au XVIe siècle: la mission religieuse du père*

La comunanza di affermazioni riguardo all'origine paolina del proprio Cristianesimo, riscontrabile così nell'antica tradizione ecclesiastica slava come presso i Romeni¹⁴, se merita d'essere

Antoine Possevin S.J. en Moscovie. 1581-1582, Roma 1957 [Orientalia Christiana Analecta, CL], p. 40). Il richiamo di Ivan all'apostolo "fratello di Pietro" quale proprio specifico evangelizzatore, aspetto di cui in ambito russo offre esempio anche il *Chronograf* del 1512 (Полное собрание русских летописей, XXII [1], Sanktpeterburg' 1911, p. 346; cfr. A. POGODIN, in "Byzantinoslavica", VII (1937-38), pp. 128-148), se costituiva un evidente superamento dei riferimenti paolini presenti nella più antica tradizione cristiana slava, nel secolo XVI assumeva anch'esso i caratteri di enunciato pienamente tradizionale, radicato nell'età kieviana, come attesta la *Povest' vremennich let*, che pertanto si configura già essa come un collettore di tradizioni diverse (ed. LICHACEV, I, p. 12; cfr. II, p. 218). All'origine della leggenda antico russa di Andrea, palese riflesso dell'ambito di cultura ecclesiastica in cui la sede metropolitica di Kiev si trovò inserita, oltre alla notizia della predicazione dell'apostolo in Scizia, che Eusebio di Cesarea trasse forse dai *Commentarii in Genesim* di Origene (*Historia Ecclesiastica*, III, I, 1-3, ed. E. SCHWARTZ, Leipzig 1903 [GCS, IX, 1], p. 188), stavano ovviamente, le amplificazioni con cui la letteratura agiografica bizantina era venuta arricchendo le scarse parole dell'antico vescovo palestinese (si veda al riguardo: Ps. EPIPHANIUS, *Index apostolorum*, pp. 108-109; EPIPHANIUS Monachus, *Vita sancti Andreae*: PG, CXX, cc. 220-221; cfr. DVORNIK, *The Idea of Apostolicity in Byzantium*, pp. 197 ss.; 208 ss.; sulla recezione di tale tradizione agiografica nella Rus': pp. 263-264; per il rapporto Kiev-Andrea-Costantinopoli in area greca, interessanti i già menzionati Πάτρις athoniti: LAMBROS, Τὰ Πάτρια..., p. 133). Val qui la pena di osservare come la tradizione agiografica bizantina, che determinò nel mondo russo la designazione dell'apostolo "primo chiamato" quale 'proprio' evangelizzatore, abbia in seguito suscitato (ma probabilmente non sulla base delle stesse fonti) un'analoga convinzione anche in area romena, e segnatamente nella grande silloge agiografica del metropolita moldavo Dosoftei (*Viața și petrecerea svinților* [1682-1686]: 30 novembre). Ed anche in questo caso le affermazioni sull'origine apostolica della propria fede cristiana dall'ambito della cultura erudita sarebbero in seguito fluite nella devozione ecclesiale, fino a plasmare la stessa tradizione folklorica, in particolare dobrogeana (M. DINU, *Legende dobrogene despre Sfântul Andrei*, "Biserica Ortodoxă Română", LIII (1933), pp. 494 ss.). Per una verifica in merito alla fortuna delle enunciazioni di Dosoftei nella successiva storiografia ecclesiastica romena, può vedersi la rapida rassegna sulle origini del cristianesimo daco-romano offerta in MOISESCU-LUPȘA-FILIPAȘCU, *Istoria Bisericii Române*, I, pp. 32ss. (assai meno riservato di tale opera, in merito alla presenza evangelizzatrice di Andrea in "una parte del territorio della nostra Patria", il successivo manuale di PĂCURARIU, *Istoria Bisericii...*, I, pp. 55-56). Va qui rilevato come in ambito ecclesiale romeno il richiamo ad Andrea, nonostante la fortuna goduta, non abbia cancellato l'antecedente riferimento a Paolo, ma si sia unicamente a questo giustapposto: basti come testimonianza al riguardo la moderna presentazione, di carattere in qualche modo "ufficiale": *L'Eglise Orthodoxe Roumaine* (Bucarest 1967, p. 7).

¹⁴ Lo stesso Georg Reychersdorffer sembra aver avuto una qualche percezione

segnalata, non costituisce motivo di particolare sorpresa.

E' a tutti noto come la diffusione dell'Evangelo fra le popolazioni daco-romane e nei territori dell'antica Dacia traianea risalga ben anteriormente alla migrazione slava nello spazio carpato-danubiano-balcanico. Le risultanze archeologiche¹⁵, come del resto il lessico cristiano di base¹⁶, collocano infatti la formazione dei primi nuclei cristiani presso le popolazioni romanizzate d'area carpato-danubiana in un'età in cui i territori lungo la riva destra del corso inferiore del fiume continuavano ad essere pienamente "romani" e latinofoni¹⁷.

di tale convergenza, se ritenne di dover configurare, a fianco dei *Moldavienses*, anche i *Rutheni* come "*Pauli sectam profitentes*": *Moldaviae Chorographia*, ed. BONGARSIUS, p. 586. Una certa equivalenza tra *fides greca* e *fides sancti Pauli* parrebbe del resto potersi cogliere anche nelle già riferite parole di Giovanni Weeze (cfr. n. 5).

¹⁵ Per una vasta panoramica in merito: I. BARNEA, *Les monuments paléochrétiens de Roumanie*, Città del Vaticano-Roma 1977 (Sussidi allo studio delle antichità cristiane, VI); cfr. ID., *Christian Art in Romania*, I, Bucharest 1979; con particolare riferimento alla Transilvania, un'aggiornata sintesi è offerta da N. DĂNILĂ, *Considerații asupra noilor materiale arheologice paleocreștine din Transilvania*, "Biserica Ortodoxă Română", C (1982), pp. 730-742.

¹⁶ Risalgono agli inizi di questo secolo i classici lavori sull'argomento di C. DICULESCU, *Vechimea creștinismului la români*, Vălenii de Munte 1910; V. PÂRVAN, *Contribuțiuni epigrafice la istoria creștinismului daco-roman*, București 1911. Cfr. S. PUȘCARIU, *Pe marginea cărților*, "Dacoromania", VIII (1934-1935), pp. 333 ss.; Al. ROSETTI, *Istoria Limbi Române*, I, București 1978², pp. 82-83.

¹⁷ Secondo l'osservazione di Ioan Rămureanu, "la christianisation du Nord du Danube s'est effectuée en même temps que leur romanisation. Mieux encore, la christianisation des Gêto-Daces a facilité leur romanisation": *Noi considerații privind pătrunderea creștinismului la traco-geto-daci*, "Ortodoxia", XXVI (1) (1974), p. 78; trad. fr. in "Roumanie. Pages d'histoire", I (3-4) (1976), p. 84. Caratteri particolari, dal punto di vista linguistico, presentava peraltro nell'estremo tratto orientale del fiume la Scythia (amministrativamente inserita, come la Moesia II, nella diocesi tracica), le cui città affacciate sulla costa pontica appartennero sempre all'area culturale linguistica greca, nella quale fin dall'inizio erano state inserite dalla colonizzazione ellenica (cfr. D.M. PIPPIDI, *I Greci nel Basso Danubio*, Milano 1971 [Biblioteca storica dell'antichità, VIII]). Tale articolata situazione trova chiara testimonianza anche nella documentazione epigrafica cristiana (in merito cfr. E. POPESCU, *Inscriptiile grecești și latine din secolele IV-XIII descoperite în România*, București 1976; nonché H. MIHĂESCU, *La langue latine dans le Sud-Est de l'Europe*, București-Paris 1978, pp. 73-75, 151-157) e si ripropone nei testi prodotti negli ultimi decenni del IV secolo dalle Chiese del Basso Danubio. Mentre infatti è redatta in greco la lettera documentaria con cui, su istanza del δοῦξ di Scythia Giunio

Ma se la *plantatio Ecclesiae* nell'area carpato-danubiana fu per le locali popolazioni romanizzate riflesso, e ad un tempo strumento, del loro organico legame con il mondo romano e la latinità balcanica¹⁸, le successive vicende delle regioni a cavallo del Danubio inferiore comportarono per queste stesse popolazioni, che pur avrebbero continuato ad autodefinirsi "Romani", un profondo mutamento nei propri riferimenti spirituali e culturali, a seguito del loro inserimento nella grande comunità religiosa bizantino-slava, irradiatasi dalla Bulgaria cristiana a partire dalla fine del IX secolo. Immesse in tale nuova realtà, sbocciata dalle ceneri della missione cirillo-metodiana, le popolazioni daco-romane ne assunsero, oltre

Sorano (Οὐνιος Σωρανός), la Chiesa di Gothia trasmise ai confratelli di Cappadocia le reliquie di s. Sava (edd. R. KNOPF-G. KRÜGER, *Ausgewählte Märtyrerakten*, Tübingen 1929³, pp. 119-124; ed. Hip. DELEHAYE, *Saints de Thrace et de Mésie*, "Analecta Bollandiana". XXXI (1912), pp. 216-221; trad. rom. e commento in I. RĂMUREANU, *Actele Martirice*, Bucureşti 1982 [Părinţi şi scriitori bisericeşti, XI], pp. 311ss.; per le testimonianze sulla traslazione nella corrispondenza di Basilio: DELEHAYE, *Saints de Thrace et de Mésie*, pp. 288-289), si presenta in lingua latina la lettera scritta dal vescovo di Dorostorum Ausenzio sulla morte del suo grande maestro Ulfila (*Epistula de fide, vita et obitu Ulfilae*, in MAXIMINI *Dissertatio contra Ambrosium*, ed. R. GRYSON, *Scolies Ariennes sur le Concile d'Aquilée*, Paris 1980 [Sch, CCLXVII], pp. 237-251; per i caratteri stilistici cfr. MIHĂESCU, *La langue latine dans le Sud-Est de l'Europe*, pp. 5-6; sulla continuità terminologica nel lessico cristiano romeno: I. RĂMUREANU, *Termeni latini creştini din Simbolul lui Ulfila şi din Scrisoarea lui Auxenţiu din Durostorum intraţi în fondul principal al limbii române*, "Studii Teologice", s. II, XXXVI [1984], pp. 681-696).

¹⁸ Ancora nel 535, quando Giustiniano mediante la *Nov. 11* (edd. R. SCHOELL-G.[W.] KROLL, in *Corpus Iuris Civilis*, III, Berolini 1954⁶, p. 94) istituì un vicariato della sede romana (la cui autorità veniva in tal modo ribadita) per le Chiese delle provincie danubiane (Dacia Mediterranea e Dacia Ripensis, Mysia Prima, Dardania e Praevalitana, Macedonia Secunda e Pannonia Secunda [regione Bacense]), espressamente menzionò anche le riacquisite località transdanubiane di Viminacium, Recidiva e Litterata. Questo vicariato era da Giustiniano stabilito, unitamente alla prefettura e in stretta connessione con essa, nel proprio luogo natale che, rifondato quale città col nome di Iustiniana Prima, vedeva il vescovo locale, non solo designato a esercitare le funzioni che già erano state del presule Tessalonicense (cfr. Ch. PIÉTRI, *Roma Christiana*, II, Roma 1976 [Bibliothèque des Ecoles Françaises d'Athènes et de Rome, CCXXIV], pp. 1067 ss.), ma altresì innalzato a tale dignità e onore per cui "*non solum metropolitanus, sed etiam archiepiscopus fiat*" (al riguardo cfr. anche *Nov. 131*, 3: edd. SCHOELL-KROLL, pp. 655-656). Per la probabile ubicazione di Iustiniana nei pressi di Caričin Grad: J. WISEMAN, *Iustiniana Prima*, in *The Princeton Encyclopedia of Classical Sites*, Princeton 1976, pp. 428-429.

alla specifica lingua liturgica e di cultura, le forme istituzionali e la tradizione ecclesiastica: un patrimonio con cui sarebbero venute profondamente identificandosi¹⁹, e che tra l'altro le avrebbe innestate a pieno titolo nel grande albero della civiltà bizantina²⁰.

In questa sede si vorrebbe in particolare attirare l'attenzione sul fatto che la recezione di ideali religiosi e di contenuti culturali, allora realizzatasi, a tal punto venne a segnare il mondo medioevale romeno da improntarne la rilettura, non solo delle proprie origini cristiane (come parrebbe desumibile dalle testimonianze inizialmente ricordate), ma financo della propria genesi etnica.

A tale riguardo mi pare opportuno richiamare l'attenzione su una breve cronaca moldavo-russa che, ampiamente utilizzata nell'ambito della storiografia non solo romena, sembra tuttavia ancora resistere a un'analisi che esaurientemente ne chiarisca la densa complessità. Si tratta della breve narrazione sui signori moldavi, posta appunto sotto il titolo: *Сказание вкратцѣ о молдавскихъ господарехъ*²¹.

La tradizione manoscritta di tale composizione è costituita, oltre che da alcuni codici della *Voskresenskaja Letopis'*, che vengono inserendo lo *Skazanie* moldavo all'interno della cronaca russa, da un manoscritto dalla *Nikonovskaja Letopis'* nonché da tre altri codici miscellanei, in cui è raccolto vario materiale di carattere

19 Situazione palesemente evidenziata dallo stesso lessico ecclesiastico romeno, come ha segnalato, tra gli altri, H. MIHĂESCU, *Influența grecească asupra limbii române pînă în secolul al XV-lea*, București 1966, pp. 83 ss.

20 Quanto intima fu l'assimilazione della tradizione religiosa bizantino-slava da parte dell'etnia romena lo si sarebbe visto tangibilmente nella resistenza opposta nel secolo XVI al tentativo protestante di introdurre il romeno in luogo dello slavone quale lingua di culto; e non ha nulla di contraddittorio il fatto che attraverso tale strenua difesa della tradizione slava si sia in realtà salvaguardata la stessa specifica identità romena: cfr. ALZATI, *Terra romena...*, pp. 99 ss.

21 "Signori moldavi" si è detto, giacché il *господаръ* (che in questo caso alcuni mss. rendono con *государъ*) e l'equivalente *господинъ* si presentano nel linguaggio istituzionale dei voivodati romeni, a partire dalla cancelleria ungrovalacca, come traduzione slava del lemma latino *dominus* (rom.: *domn*) desunto dal lessico feudale della cancelleria ungherese. Al riguardo, dopo le analisi di I. BOGDAN, *Originea voevodatului la români*, București 1902, pp. 16 ss.; e di A. CAZACU, *Patronatul și domnia*, "Revista istorică", XXI (1935), pp. 110 ss., si veda più recentemente: E. VÎRTOSU, *Titulatura domnilor și asocierea la domnie în Țara Românească și Moldova (pînă în secolul al XVI-lea)*, București 1960 (Biblioteca Istorică, IX), pp. 183-196.

cronologico e che si aprono con il testo moldavo. Di tale insieme di manoscritti hanno dato conto in particolare Buganov e Grekul nella edizione delle cronache slavone moldave da loro curata nel '76²².

Sebbene lo *Skazanie* si presenti redatto in uno slavone russo, i punti di contatto con la cronachistica "putneana" e alcuni elementi linguistici d'origine bulgara tradiscono un precedente moldavo²³. Nella sua struttura sono nettamente distinguibili due parti originariamente indipendenti. La seconda (in cui sono ravvisabili le già ricordate assonanze con i testi legati al monastero di Putna²⁴) si presenta come un elenco dei voivodi moldavi fino alla morte di Ștefan cel Mare e la susseguente ascesa di Bogdan III (l'anno è variamente ed erroneamente designato nei diversi manoscritti); mentre la prima è un singolare racconto, a sua volta divisibile in due sezioni, sulle origini dell'etnia e sulla fondazione del voivodato di Moldavia²⁵.

In un recente studio molto acuto e stimolante, dedicato alle "fonti" dell'autocrazia russa e al tema dell'origine romana della dinastia Rjurikide, Matei Cazacu ha recepito l'opinione, che già era stata di Bogdan Petriceicu Hașdeu²⁶ e di Nicolae Iorga²⁷, secondo cui nella sezione iniziale dello *Skazanie* sarebbe da vedere un frammento di cronaca redatta nel secolo XV nella regione del

22 F.A. GREKUL-V.I. BUGANOV, *Славяно-молдавские летописи XV-XVI BB.*, Moskva 1976, pp. 633.

23 Cfr. P.P. PANAITESCU, *Cronicile slavo-române din sec. XV-XVI*, București 1959 (Cronicile Medievale ale României, II), pp. 152-153: sulla natura delle convergenze con la cronachistica putneana: A.V. BOLDUR, *Cronica slavo-moldovenească din cuprinsul letopisei ruse Voskresenski*, "Studii. Revistă de Istorie", XVI (1963), p. 1116.

24 Per questi ultimi si veda l'edizione di GREKUL (cit. n. 21), pp. 62-63; 68-69.

25 Ed. GREKUL, pp. 55-59. Per la datazione della morte di Ștefan: p. 59; al riguardo sia Ioan Bogdan (*Vechile cronice moldovenesci până la Urechidă*, București 1891, p. 239), sia Petre P. Panaitescu (*Cronicile slavo-române*, p. 161), editando tale cronaca, ritennero di dover correggere nella traduzione quanto indicato dai codici e vi sostituirono la data esatta 7012 (1504).

26 B.P. HAȘDEU, *Negru Vodă. Un secol și jumătate din începuturile statului Țerei Românești*, București 1898, pp. CXXXIX-CXLII.

27 N. IORGA, *Istoria literaturii românești în secolul al XVIII-lea. 1688-1821*, II, București 1928²; ried. cur. B. THEODORESCU, București 1969, p. 455.

Maramureş²⁸. Quanto alla recezione della cronaca in Moscovia se, con riferimento al testo nella sua globalità, Nicolae Cartojan aveva pensato agli inizi della signoria di Bogdan III²⁹ e Petre P. Panaitescu ai tempi di Petru Rareş³⁰, V.A. Boldur, riprendendo parziali indicazioni di precedenti autori: da Haşdeu a Bogdan, da Iorga a Jacimirskij, ha per parte sua datato l'invio dalla Moldavia della sola prima parte dello scritto durante il voivodato di Ştefan cel Mare, e più esattamente nel 1482, in connessione con le nozze della figlia del *gospodar'* moldavo Elena con Ivan, figlio del *knjaz'* Ivan III³¹. Analogamente distinguendo tra le due parti del testo, Matei Cazacu è venuto a sua volta additando, sulla scia di M.E. Byčkova³², quale momento del passaggio in Moscovia di quella stessa parte iniziale della cronaca la prima fase della signoria di Bogdan, ossia una data assai prossima a quella dal medesimo studioso assegnata al definitivo accorparsi del testo nella forma attuale, ch'egli attribuisce a un compilatore non moldavo operante ai tempi dello stesso Bogdan³³.

Per la nostra indagine una particolare attenzione merita la sezione iniziale della prima parte dello *Skazanie*, sezione nella quale l'anonimo autore viene offrendo, come s'è detto, un'assai interessante narrazione delle origini dell'etnia romena³⁴.

Nel racconto, di cui risulta necessario dare ora un rapido riassunto, l'etnia stessa appare scaturita dall'opera di due fratelli,

²⁸ M. CAZACU, *Aux sources de l'autocratie russe. Les influences roumaines et hongroises. XVe-XVIe siècles*, "Cahiers du monde russe et soviétique", XXIV (1983), p. 19.

²⁹ N. CARTOJAN, *Istoria literaturii române vechi*, I, Bucureşti 1940: ried. cur. D. SIMONESCU, Bucureşti 1980, p. 55.

³⁰ PANAITESCU, *Cronicile slavo-romîne...*, pp. 153-154.

³¹ BOLDUR, *Cronica slavo-moldovenească...*, pp. 1107 ss.; come osservato, non molto diverso appariva in particolare l'orientamento di BOGDAN, *Vechile cronice moldovenesci*, p. 65, che inoltre fissava agli anni 1504-1508 la redazione a noi trasmessa dai mss. russi.

³² M.E. BYČKOVA, *Общие традиции родословных легенд правящих домов Восточной Европы*, in *Культурные связи народов Восточной Европы в XVI в.*, cur. B.A. RYBAKOV, Moskva 1976, p. 299.

³³ CAZACU, *Aux sources...*, pp. 22-23.

³⁴ Quanto alla parziale, e in fondo limitata, fortuna di tale narrazione nella successiva cronachistica moldava, segnalazioni essenziali si trovano già in BOGDAN, *Vechile cronice moldovenesci...*, pp. 66-68.

Roman e Vlachata: personaggi eponimi i cui nomi sono chiaramente ricalcati sulla denominazione interna (*rumân / Roman'*) ed esterna (*vlach' / Vlachata*³⁵) del popolo romeno³⁶. I due, sfuggiti alle insidie degli eretici tese contro di loro nella città di Venezia, raggiunsero la città dell'Antica Roma, fondandovi il proprio *grad'* di Roman. Essi e la loro discendenza, i *Romanov'ci*, vissero qui fino a che papa Formoso non passò all'eresia latina. I seguaci di tale eresia, dopo essersi separati dalla vera fede, fondarono una nuova città, la Nuova Roma, iniziando una guerra senza posa contro i *Romanov'ci* che, saldi nella fede, rifiutarono di abbracciare essi pure l'eresia. La situazione si protrasse sino ai tempi di *Vladislav'*, Re d'Ungheria; questi era nipote di Sava, Arcivescovo del Serbi, che lo aveva battezzato nella retta fede, alla quale il Re si mantenne sempre interiormente legato, anche se per lingua e ordinamento del regno egli era latino. Essendosi il Re rivolto a Roma, al "Cesare" e al Papa, per averne soccorso contro i Tatarsi, i Romani Nuovi (*Rimljane*) e i Romani Vecchi, ossia i *Romanov'ci*, accorsero insieme in Ungheria. Qui i Romani Nuovi cospirarono contro i Romani Vecchi, e scrissero una lettera al Re invitandolo a porre i Romani Vecchi nell'avanguardia dell'esercito e, se fossero scampati, a insediarli definitivamente in Ungheria, così da permettere ai Romani Nuovi di attrarne le donne e i figli, che nella Vecchia Roma si trovavano, alla legge romana (*Rimskyi zakon*). Dopo la vittoria, il Re chiese ai Romani Vecchi, principali artefici del trionfo, di trattenersi presso di lui, e li colmò di privilegi, e svelò loro le congiure dei loro avversari. I Romani Vecchi chiesero allora e ottennero di raggiungere la Vecchia Roma, ma tornarono dal Re dicendo: "La nostra città, la Vecchia Roma, è

³⁵ Forma articolata bulgara, secondo Panaiteșcu, di *vlach*: PANAITESCU, *Cronicile slavo-romîne...*, p. 158, n. 1.

³⁶ Cfr. ARMBRUSTER, *Romanitatea Românilor*, p. 70. Se appare piuttosto vaga l'ipotesi di Gheorghe Brătianu, che volle vedere nei due nomi un riferimento leggendario a personaggi storici (*Tradiția istorică despre întemeierea statelor românești*, București 1945, p. 156 ss.; cfr. A.V. BOLDUR, *Întemeierea Moldovei*, in *Studii și cercetări istorice*, XIX, București 1946, pp. 176 ss.; ID., *Cronica slavo-moldovenească*, pp. 1118 ss.), non risulta più convincente l'opinione di P.P. Panaiteșcu, che questi stessi nomi volle interpretare come allusivi ai due voivodati romeni di Valacchia e Moldavia (*De ce au fost Țara Românească și Moldova țări separate?*, in *Interpretări Românești*, București 1947, p. 143; ID., *Cronicile slavo-romîne...*, p. 158, n. 1).

stata distrutta; le nostre donne e i nostri bambini sono stati conquistati dai Romani Nuovi alla loro legge latina". Prestarono quindi omaggio al Re e lo pregarono che non imponesse loro la legge latina, ma concedesse la facoltà di conservare la legge cristiana greca. Il Re li accolse con benevolenza e diede loro le terre del Maramureş. Qui essi si stabilirono e presero donne ungheresi, di legge latina, traendole alla legge cristiana, "e così è fino ad ora".

Ci si è dilungati nella sintesi di questo testo per poter dar conto dei molteplici elementi in esso presenti, che lo rendono con la loro confluenza una composizione assolutamente singolare.

Tradizionalmente si è rimarcato, e ovviamente con ragione, il carattere di aperta affermazione della romanità romena insito in tutto il racconto: i Romeni del Maramures dall'Antica Roma traggono la loro origine; essi infatti altri non sono che i discendenti degli *starye Rimljane* giunti nel regno ungherese provenendo dal luogo dove siedono l'imperatore (il "Cesare", secondo l'espressione neotestamentaria) e il papa. Tale affermazione di romanità si presenta tuttavia in termini che merita qui sottolineare.

Già è interessante il fatto che i *Romanov'ci*, antenati dei Romeni maramuresciani, non si configurino quali cittadini dell'Antica Roma, sibbene di Roman, il *grad'* da essi fondato "nella città denominata Antica Roma". Ma oltre a ciò non si può non rilevare come nel racconto sia assente qualsiasi menzione di personaggi o di avvenimenti della classicità romana, e come l'aspetto della continuità linguistica sia circondato da un silenzio totale. Non potrebbero esservi indizi più evidenti in merito alla sostanziale estraneità di questa composizione rispetto alle modalità secondo cui la coeva cultura umanistica latina andava riscoprendo proprio allora la romanità e la latinità del popolo romeno³⁷. Tale diversità di caratteri comporta necessariamente che la matrice delle tematiche di cui s'intesse il racconto confluito nella cronaca russa e in particolare la radice della specifica idea di romanità romena in esso presente debbano ricercarsi, anziché in modelli occidentali, all'interno dell'etnia stessa, ossia nell'ambito, ad un tempo, della sua

³⁷ Su tale riscoperta si veda l'ormai classico, e già citato, lavoro di Adolf ARMBRUSTER, *Romanitatea Românilor*, e in particolare il suo cap. II.

tradizione e del suo patrimonio culturale³⁸.

Il richiamo alla città dei Cesari presente nella leggenda di Roman e Vlachata ha spinto studiosi, non solo romeni, ad assimilarlo ad altri testi, collocabili tra il XV e il XVI secolo, volti ad affermare un diretto rapporto tra coeve realtà istituzionali ed etniche dell'area orientale europea e l'antico mondo romano. In realtà, a ben guardare, sebbene in alcuni casi possano non essere mancate interrelazioni, si tratta di opere per ispirazione ideologica, ancor più che per enunciazioni, alquanto lontane dal testo romeno, che peraltro in terra russa finì per venir assimilato strettamente anch'esso al genere delle genealogie³⁹. Nel caso infatti degli *Annales* di Jan Długosz e delle sue asserzioni in merito alle genti prussiane⁴⁰, o nelle affermazioni delle *Rerum Hungaricarum Decades* di Antonio Bonfini sul legame del re Mattia con la *gens Corvina*⁴¹, o ancora nella genealogia dei 'knjazi' di Lituania⁴², nonché nella narrazione sui knjazi di Vladimir⁴³, opere tutte segna-

38 Diversamente dalla cronaca qui considerata, appare — pur nella sua forma popolareggiante — chiaramente dipendente dal filone culturale umanistico di matrice occidentale l'immagine di romanità romena, fondata sulla conquista traianea, di cui è portatrice la tardo-secentesca *Istoria Țării Românești de cînd au descălecat pravoslavnicii creștini* (dipendente da un testo dei tempi di Matei Basarab [1632-1654]): *Istoria Țării Românești 1290-1690. Letopiseșul Cantacuzinesc*, edd. G. GRECESCU - D. SIMONESCU, București 1960, p. 1. Cfr. in tal senso anche la parallela cronaca, espressione della famiglia Băleni: *Istoriile domnilor Țării Rumînești*, ed. C. GRECESCU, București 1963, pp. 3-4.

39 Cfr. mss. B, BV nella edizione di GREKUL: pp. 11-12.

40 IOANNES DLUGOSSIIUS (1415-1480), *Annales seu Cronicae incliti regni Poloniae* (ad a. 997), edd. J. DĄBROWSKI et alii, I, Warszawa 1964, pp. 215-216; da NICOLAUS von Jeroschin, *Kronike von Pruzinlant*, III, 5 (opera redatta tra il 1331 e il 1340/1), ed. E. STREHLKE, in *Scriptores Rerum Prussicarum*, I, Leipzig 1861 (ried. an.: Frankfurt am Main 1965), pp. 348 ss. Per l'assonanza col testo romeno quanto al nome della città, *Romanowe*, fondata "ad instar quoque Rome": ARMBRUSTER, *Romanitatea Românilor*, pp. 70-71.

41 ANTONIO BONFINI (1427-1503), *Rerum Hungaricarum Decades*, III, IX, 193, edd. I. FÖGEL - B. IVÁNYI - L. JUHÁSZ, III, Lipsiae 1936, pp. 218-219.

42 Полное собрание русских летописей, XVII, Sanktpeterburg' 1907, cc. 227 ss.

43 Per il complesso di scritti connessi allo Сказание о князьях владимирских (ed. R.P. DIMITRIEVA, Moskva-Leningrad 1955) e relativi alla discendenza da Augusto della dinastia Rjurikide, la cui origine imperiale già era stata affermata nella lettera di Spiridon-Savva anteriore al 1523, si veda l'antologia, con edizione di testi inediti, offerta da V. SINICYNA, in *L'idea di Roma a Mosca. Secoli XV-XVI. Fonti per la storia del pensiero sociale russo*

tamente ricordate dal Cazacu⁴⁴, il rinvio al mondo romano presenta un'evidente impronta classicheggiante. Non a caso il rapporto con quella prestigiosa antichità viene stabilito tramite l'appello a singole illustri figure (così Augusto per i Rjurikidi), o a specifici gruppi (la *gens Corvina* per il re ungherese), o a momenti in qualche modo famosi (l'età neroniana per i Lituani): realtà tutte di chiara impronta "antiquaria". Per la narrazione di Roman e Vlachata, come s'è visto, non vi è nulla di tutto ciò. E del resto non poteva essere altrimenti, dato il contesto bizantino-slavo in cui la vita intellettuale romena, mediata dall'istituzione ecclesiastica, allora si svolgeva: un contesto per il quale l'antichità romana costituiva realtà culturalmente non familiare e al cui interno anche le varie considerazioni sulla latinità romena tanto care agli umanisti italiani del tempo, mancando il referente linguistico del latino, erano rese impossibili.

È stato merito di Andrei Cazacu, nello studio cui già più volte si è fatto riferimento, aver chiaramente individuato il carattere essenzialmente apologetico-confessionale del testo in questione, aspetto che, tra l'altro, impedisce drasticamente qualsiasi riduttiva interpretazione di questo racconto in termini di "leggenda popolare"⁴⁵. Il Cazacu ne ha condotto una lettura in stretta relazione alle pressioni confessionali cui da parte cattolica la popolazione romena, ecclesiasticamente ortodossa, fu sottoposta nei territori del Maramureș e più in generale in ambito transilvano, soprattutto a partire dall'ascesa al trono ungherese di Louis d'Anjou (1342-1382), dal 1370 divenuto anche re di Polonia⁴⁶. Personalmente ritengo che l'evidente contesto di polemica religiosa in cui la narrazione si muove presenti connotazioni ad un tempo meno contingenti e più radicali, e che questo racconto, che sarei tentato di chiamare una grande parabola, pur risentendo anche di specifiche vicende locali, sulle quali il Cazacu ha insistito, si situi in realtà in

Идея Рима в Москве, XV-XVI века. Источники по истории русской общественной мысли, сит. P. CATALANO - V.T. PAȘUTO et alii, Roma 21 aprile 1989, parte I, nn. 3-5a.

⁴⁴ CAZACU, *Aux sources...*, pp. 16-17.

⁴⁵ Tale era stata l'opinione dello IORGA, *Istoria literaturii române în secolul al XVIII-lea*, cur. THEODORESCU, II, p. 443.

⁴⁶ CAZACU, *Aux sources...*, pp. 18-22.

una prospettiva nient'affatto particolaristica, avendo anzi come proprio punto di riferimento l'intera ecumene cristiana e i suoi problemi ecclesiastici.

Si parla, in effetti, dell'autonomia confessionale assicurata nel Maramureş ai discendenti di Roman e Vlachata dal re d'Ungheria⁴⁷, e si segnala il fatto ch' essi sotto tale tutela abbiano potuto prendere come mogli donne ungheresi traendole "dalla fede latina alla fede cristiana" (fenomeno, questo del passaggio al rito greco, positivamente attestato nelle fonti documentarie tra i fedeli latini del regno ungherese⁴⁸); ma in realtà la narrazione non si esaurisce in queste limitate problematiche. Il suo sguardo è infatti aperto ad abbracciare vasti orizzonti: vi compare la *Saryj Rim'* (Πρεσβυ-

47 Quanto al nome *Vladislav'*, è certamente da vedere in esso un nome emblematico del potere regio ungherese, anche se alcune specifiche figure di monarchi e il ricordo trasmessone dalla tradizione possono aver concorso a determinare qualche elemento del racconto. In tal senso, forse più delle segnalazioni di Gheorghe Brătianu in merito a László IV il Cumano [1272-1290] e al voivoda transilvano László Kan [1294-1315] (*Tradiția istorică despre întemeierea statelor românești*, pp. 159-160; *În jurul întemeierii statelor românești*, "Ethos", III [1982], pp. 64-65), sembrano pertinenti le osservazioni di Dimitrie Onciul su László I il Santo [1077-1095], che la tradizione agiografica ungherese (ANONYMUS DUBNICENSIS, *Liber de rebus gestis Ludovici Regis Hungariae*, ed. Fr. TOLDY, *Analecta Monumentorum Hungariae Historicorum Literariorum*, Pest 1862 [ried. cur. G. ÉRSZEGI, Budapestini 1986], pp. 97-98; cfr. ed. M. FLORIANUS, *Historiae Hungaricae Fontes Domestici*, III, Quinque Ecclesiis-Lipsiae 1884, p. 152) dice uscito dalla tomba per assicurare la vittoria al successore Louis d'Anjou e agli Székelyek nella guerra contro i Tatars (i diversi contributi dello Onciul sull'argomento, apparsi sul finire del secolo scorso, sono stati riproposti in *Scrieri istorice*, I, cur. Aur. SACERDOȚEANU, București 1968, pp. 93, 313-327, 560-715).

48 Fin dal 1234 Gregorio IX s'era lamentato presso il re Bela, figlio del re ungherese Andrea II, del fatto che "*nonnulli de regno Ungariae tam Ungari, quam Theutonici et alii orthodoxi* [=latini], *morandi causa cum ipsis* [=romeni di rito greco], *transeunt ad eosdem, et sic cum eis, quasi populus unus facti cum eisdem Walatis, eo contempto* [= il vescovo latino d'oltre Carpazi], *praemissa recipiunt sacramenta in grave orthodoxorum scandalum et derogationem non modicam fidei christianae*": *Acta Honorii III et Gregorii IX*, ed. Al. L. ȚĂUTU, Città del Vaticano 1950 (Pontificia Commissio ad redigendum Codicem Iuris Canonici Orientalis. Fontes, s. III, III), pp. 284-285. Quanto alla contrapposizione *cristiano / latino*, cfr. in area russa, il titolo assegnato dalla tradizione manoscritta al trattatello giuntoci sotto il nome di s. Feodosij Pečerskij: *Слово о вѣре крестыянскоѣ і о латыньскоѣ*, ed. I.P. EREMIN, *Литературное наследие Феодосия Печерского, "Труды Отдела Древне-Русской Литературы"*, V (1947), pp. 170-173.

τέρα 'Ρώμη), ossia la città di Cesare (come è presentata nel Nuovo Testamento⁴⁹) e del papa (come appariva nelle fonti ecclesiastiche), vissuta nell'ortodossia fino a quando Formoso non la condusse all'eresia dei latini⁵⁰; e a fianco dell'Antica Roma

⁴⁹ Cfr. in particolare *Act*, XXV, 11-12; in connessione con XXIII, 11; XXVII, 24.

⁵⁰ Questa caratterizzazione di papa Formoso come eresiarca costituisce nell'ambito della tarda polemica antilatina un topos la cui genesi non è di facile individuazione (cfr. F. DVORNIK, *The Photian Schism*, Cambridge 1948, pp. 252 ss.). Più che la macabra vicenda della condanna sinodale del suo cadavere sotto lo "spoletino" Stefano VI (tra le fonti al riguardo non può inserirsi la foziana *De Spiritus Sancti Mystagogia*, 88, come ritenne A. LAPÔTRE, *L'Europe et le Saint-Siège*, Paris 1895, p. 69; in lingua greca cfr. invece il frammento di traduzione, forse trecentesca, di *Liber Pontificalis* romano, riedito da I. DUJČEV, *Un frammento del liber pontificalis tradotto in greco*, in *Medioevo bizantino-slavo*, I, Roma 1965 [Storia e Letteratura, CII], pp. 425-437), poté forse contribuire alla creazione di siffatta negativa immagine un qualche ricordo del suo intervento nient'affatto secondario nelle vicende che segnarono la cristianizzazione delle genti slave. Com'è ben noto, fu lui, ancora vescovo suburbicario di Porto, il prelato posto da papa Nicola a capo della missione romana in Bulgaria, in seguito alla quale, dopo il battesimo bizantino di Boris-Michele (probabilmente 864), prese avvio nell'866 la breve fase "latina" della storia ecclesiastica bulgara, che il ritorno dei missionari greci nell'870 avrebbe definitivamente chiuso (cfr., tra gli altri, I. DUJČEV, *Testimonianza epigrafica della missione di Formoso, vescovo di Porto, in Bulgaria [a. 866/7]*, in *Medioevo bizantino-slavo*, I, pp. 183-192). Ma ancora lui fu, per imposizione di papa Adriano II, il vescovo ordinante dei primi discepoli di Costantino e Metodio, la missione dei quali peraltro apertamente avversò, mosso dall'eresia pilatiano-trilinguista allignante tra i latini (cfr. l'aperta menzione che ne fa, tacendone tuttavia il trilinguismo, la biografia cirilliana: *житіє Костанти*, XVII, 6, ed. F. TOMŠIČ, in GRIVEC-TOMŠIČ, *Constantinus et Methodius Thessalonicensis*, p. 139; sulla presenza di detta eresia tra il clero latino, cfr. peraltro *Ibid.*, XV, 8: p. 131; per l'adesione a essa del vescovo Formoso, anonimamente indicato: *житіє Меѡдїта*, VI, 4: ed. TOMŠIČ, p. 156). La rappresentazione di Formoso in termini di papa eretico antigreco si sarebbe in ogni caso saldamente stabilita tra gli slavi bizantini e, in anni non molto lontani rispetto alla composizione e redazione della cronaca di cui ci si sta occupando, il monaco Filofej (cfr. *Послание монаха псковскаго Елеазарова монастыря Филофея дяку МГ. Мисрю Мунехину*, ed. V. SINICYN, in *L'idea di Roma a Mosca* [Идея Рима в Москве] p. 144, dove Formoso è associato allo *car'* Carlo nel condurre Roma all'eresia), nonché l'epistola di Spiridon-Savva (*Ibidem*, pp. 15-16) e lo *Skazanie* sui knjazi di Vladimir (ed. DIMITRIEVA, pp. 196-200) ce ne comprovano la perdurante fortuna in area russa. Prescindendo da tale retroterra letterario slavo, agli inizi di questo secolo Dimitrie Onciul era venuto infondatamente supponendo, in merito alla citazione di Formoso nel racconto di Roman e Vlachata, il persistere, all'interno dell'etnia romena, di una memoria storica dell'antica fase "latina" del proprio cristianesimo, di cui la missione del vescovo portuense in Bulgaria avrebbe costituito l'ultimo signifi-cativo

compare nel racconto la *Novyj Rim'* (Νέα 'Ρώμη) segnata anch'essa dall'eresia latina; e vi è ancora un terzo polo, ed è il luogo dove la "legge cristiana greca" viene trasmessa fedelmente: la cattedra serba di san Sava. In effetti questa era la sede patriarcale rimasta estranea alla sinodo Fiorentina e che in seguito a tale suo atteggiamento, attorno al 1453, procedette all'ordinazione, quale metropolita di Moldavia, dell'ecclesiastico locale Teoctist, posto sul seggio dopo l'allontanamento e la fuga del greco e unionista Ioakim⁵¹.

Come si vede, si tratta di un testo ricco di allusioni e di sottili richiami che, tra l'altro, concorrono a confermare pienamente, oltre alla collocazione geografica nel Maramureş, quella cronologica agli anni successivi all'unione fiorentina, come proposto anche dal Cazacu. Quanto alla collocazione culturale, cui già più volte si è fatto cenno, un ulteriore elemento mi pare esprimerla in modo assai eloquente.

E' stato opportunamente richiamato come il tema dei due fratelli fondatori di un nuovo popolo rientri in una tipologia ampiamente diffusa nelle tradizioni etniche europee d'età classica e medioevale⁵². Tuttavia, in questo caso, la fonte ispiratrice mi pare possa essere individuata senza eccessivi problemi, con un accostamento che stranamente, per quanto ne so, ancora non mi pare sia stato fatto. Intendo riferirmi all'agiografia cirillo-metodiana.

In effetti i parallelismi tra le vicende di Roman e Vlachata e le biografie dei fondatori della Chiesa slava, in particolare lo *Žitie Konstantina filosofa*, sono non poco consistenti. Gli uni e gli altri a Venezia subiscono l'assalto degli eretici (e vorrei far notare che il riferimento cirillo-metodiano rende finalmente plausibile la menzione di questa città in un testo elaborato nella lontana regione carpatica del Maramureş)⁵³. Gli uni e gli altri, lasciata Venezia, si

episodio (D. ONCIUL, *Papa Formosus în tradiția noastră istorică*, in *Lui Titu Maiorescu omagiu. XV februarie MCM*, Bucureşti 1900, pp. 620-631; ried. in *Opere complete*, cur. A. SACERDOȚEANU, Bucureşti 1946, I, pp. 311-322 [ried. Bucureşti 1968, II, pp. 5-18]).

⁵¹ Cfr. PĂCURARIU, *Istoria Bisericii...*, I, pp. 327-329.

⁵² ARMBRUSTER, *Romanitatea Românilor*, pp. 69-79; cfr. anche, in particolare sui paralleli d'area slava, BRĂȚIANU, *Tradiția istorică despre întemeierea...*, pp. 152-153.

dirigono a Roma⁵⁴, e qui soggiornano nella pacifica condivisione della comune fede ortodossa (per quest'ultimo aspetto non si tratta, quindi, nel racconto di Roman e Vlachata del ricordo — assolutamente inesistente — dell'originaria fase ecclesiastica latina del cristianesimo romeno, come sulla scia dello Onciul anche l'Armbruster ha affermato⁵⁵, ma di una eco della tradizione ecclesiastica slava, chiaramente attestante nelle sue più antiche espressioni la piena comunione un tempo sussistita tra i cristiani di "credo greco" e il papa di Roma⁵⁶). Infine a Roma gli uni e gli altri si imbattono in Formoso, uomo infetto dall'eresia⁵⁷.

A questo punto, se torniamo a considerare nel suo complesso l'intera narrazione della sezione iniziale della cronaca moldavo-russa, non si potrà non riconoscere come il tema delle antiche

53 От града Виницѣи приидошъ два брата: Романъ да Влахата, во христѣнскѣи вѣрѣ сущи, избѣгоша от гонениа ерѣтикъ на христѣнѣ (ed. GREKUL, p. 55).

Въ Венетии же быв'шу юму, събраше се на нь (латиньстѣи) ... и въздвигоше триязычную юрьсѣ (Житіе Костан'тина Философа, XVI, 1: ed. TOMŠIČ, p. 134). Quanto alla tradizione manoscritta delle biografie cirillo-metodiane, alla loro redazione serba e russa e ai relativi testimoni del secolo XV, oltre a GRIVEC-TOMŠIČ, *Constantinus et Methodius Thessalonicenses*, pp. 16-17, 83 ss., cfr. recentemente B.I. FLORJA, in *Жития Кириппа и Меѳодия*, cur. I.S. DUJČEV et alii, Moskva 1986, pp. 25-40.

54 и приидоша в мѣсто, нарицаемое Старый Римъ (ed. GREKUL, p. 55). ѡставль ю ... и дошѣд'шу юму въ Римъ (Житіе Костан'тина Философа, XVI, 59; XVII, 2: ed. TOMŠIČ, pp. 136; 139).

55 ARMBRUSTER, *Romanitatea Românilor*, p. 69.

56 Testimonianza singolarmente eloquente di tale consapevolezza risulta in terra macedone la raffigurazione degli antichi papi romani insieme agli altri primi gerarchi dell'ecumene cristiana nel ciclo di affreschi del secolo XI che orna l'abside del diakonikon nella cattedrale di S. Sofia a Ochrid (al riguardo: V.N. LAZAREV, in *XIII Congrès international des études byzantines. Rapports*, Belgrade-Ochride 1961, pp. 114-120; R. LJUBINKOVIĆ, *La peinture murale en Serbie et en Macedoine aux XIe et XIIe siècles*, in *Corsi di cultura sull'arte ravennate e bizantina. IX: Ravenna, 1-13 Aprile 1962*, Ravenna 1962, pp. 415-417); cfr. del resto in ambito letterario, sempre nell'area dell'antico arcivescovado bulgaro, la *Vita Clementis*, III, 8 ss., in *Magnae Moraviae Fontes Historici*, II, pp. 206 ss.; e in ambito russo la *Povest'* (anno 6406[898]): ed. LICHAČEV, p. 219 [p. 15].

57 изживше лѣта, они и род их, доколѣ отлучисѣ Формос папа от православѣа в латиньство (ed. GREKUL, p. 55). іеже аrostолѣкъ пилатъны и трыа зычъники нареклѣ рпоклѣтъ и повелѣ іединому епнскупу, іеже бѣ тоуже іазекъ больнь ... (Житіе Меѳодіа, VI, 4: ed. TOMŠIČ, p. 156).

siastica, caratteri assolutamente singolari. Si tratta sì di un'affermazione di romanità, ma di una romanità che, non solo per la lingua in cui è espressa, ma ancor più per le problematiche cui si lega e per le fonti che ne hanno ispirato la formulazione, si presenta del tutto trasfigurata secondo parametri nettamente "greci" e slavi.

Si è ancora ben lontani, come si vede, dalle forme, sostanzialmente "occidentalizzanti", che l'ideologizzazione della romanità romena avrebbe in seguito acquisito. Perché quest'ultimo fenomeno potesse determinarsi sarebbe stato necessario attendere l'inserimento anche tra le genti romene delle forme culturali umanistiche e la loro simbiosi con precise posizioni confessionali di matrice latina: protestanti prima, cattoliche poi⁵⁸. Quando una siffatta congiuntura, ad un tempo religiosa e culturale, si venne finalmente determinando, in particolare nelle regioni transilvane, le affermazioni di romanità che ne scaturirono sembrano pienamente giustificare, anche con riferimento alle genti romene, l'uso del termine "riscoperta": non ovviamente nel senso che della propria origine etnica precedentemente non vi fosse in ambito romeno consapevolezza, ma in quanto solo da quel momento l'idea di tale origine fu posta in grado di esprimere quelle enormi potenzialità di cui sul piano culturale e nazionale era portatrice e che la storia si sarebbe incaricata di svelare.

⁵⁸ Cfr. C. ALZATI, *Il popolo romeno tra Slavia, Bisanzio e Roma*, in *The Common Christian Roots of the European Nations. An International Colloquium in the Vatican*, II, Florence 1982, pp. 997 ss.

JACQUES PALÉOLOGUE ET LA BOHÊME

R. DOSTALOVA / PRAGUE

Jacques Paléologue (1520-1585) grandissait sur l'île de Chio qui était dans l'administration des Génois et il était évidemment fortement influencé par les courants religieux différents qui plus tard orientaient aussi sa conviction religieuse et son activité littéraire. Il a fait connaissance déjà dans son enfance de la doctrine orthodoxe qui naturellement prévalait sur l'île de Chio, mais en même temps aussi du catholicisme latin occidental introduit sur l'île par les Génois. Sur l'île se trouvait aussi une forte minorité juive et dans sa proximité puis l'islam entrant dans le jeu et entièrement prédominant.

Le jeune Jacques Paléologue était catholique et plus tard il a été ordonné pour devenir un prêtre dominicain. Il avait son champ d'action à Chio et après la conquête de l'île par les Turcs en 1555 il s'est rendu au couvent St-Pierre à Constantinople. Déjà à cette époque-là il se déclarait contre les inquisiteurs sur l'île de Chio qui par leurs interrogatoires et par leur façon d'agir indignaient non seulement les représentants de la République de Gênes sur l'île, mais particulièrement les Turcs osmanlis. C'était justement le fait que les représentants de l'inquisition ont été bannis de l'île et que Jacques Paléologue lui-même s'est déclaré contre eux, ce qui est devenu plus tard le prétexte pour sa persécution par l'inquisition papale.

La participation de Jacques Paléologue au concile de Trente, où il devait se rendre pour se défendre contre l'accusation de l'hérésie, mériterait un petit chapitre indépendant de sa vie riche et aventureuse. Il a quitté Trente sans qu'on soit arrivé à n'importe quelle conclusion et s'est joint à la députation de l'empereur Ferdinand I^{er} qui se rendait en Bohême. Et ainsi, plutôt par hasard

ou par coïncidence, Jacques Paléologue est apparu en Bohême, à Prague (le 1^{er} octobre 1562)¹.

Le dominicain persécuté s'est établi dans le couvent Ste-Agnès et il était sous l'égide du nonce papal Delphine. Mais celui-ci a bientôt informé le grand inquisiteur à Rome, Ghisleri, que Jacques était arrivé à Prague où il s'était logé. Ghisleri a demandé de livrer Jacques immédiatement à l'inquisition à Rome. Mais le Grec érudit a cependant gagné une grande popularité parmi les humanistes tchèques et aussi tout un nombre d'amis à Prague qui avaient de l'affection pour lui.

Jacques a réussi à gagner le droit d'asile temporaire avec l'aide des savants tchèques. Puis Jacques s'est adressé à l'empereur Ferdinand I^{er} pour qu'il lui assurât la sécurité avant tout contre les attaques de Ghisleri, mais Ferdinand hésitait, parce qu'il connaissait les attitudes des dignitaires ecclésiastiques de Trente. Mais le concile ecclésiastique à Trente c'est cependant terminé et Ferdinand s'est décidé à donner sa permission pour le séjour de l'hérétique Paléologue en Bohême à la condition qu'il négociât avec le pape la grâce.

La décision de l'empereur Ferdinand a été évidemment influencée par son fils Maximilien qui était enchanté par "le descendant des empereurs byzantins" et captivé aussi par ses connaissances du bassin méditerranéen oriental et de l'empire osmanli. A cette époque-là il semblait que Jacques Paléologue n'avait rien à craindre et qu'il pouvait se consacrer à son activité littéraire. Il s'est bientôt acclimaté à Prague, il y a trouvé des amis. Parmi eux se trouvait le Maître Matouš Kollin de Chotěřina, humaniste qui avait des sentiments néo-utraquistes et qui aimait Jacques, parce qu'il pouvait apprendre avec lui le grec et causer avec lui de ses auteurs grecs préférés. Matouš Kollin était aussi médiateur de son

¹ O pobytu Jakuba Palaiologa v Čechách (Sur le séjour de Jacques Paléologue en Bohême), cf: R. Dostálová, *Jacobus Palaeologus*, in: *Byzantinische Beiträge*, ed. J. Irmscher, Berlin 1964, p. 153-175; eadem, *Tři dokumenty k pobytu Jakuba Palaiologa v Čechách* (Trois documents sur le séjour de Jacques Paléologue en Bohême), *Strahovská knihovna* 5-6, 1970-71, p. 331-360; M. Hroch, *Přiliš smělé sny* (Les songes trop audacieux) a saisi dans la forme populaire la vie de Jacques Paléologue dans le chapitre *Osamělý rváč* (Le Butteur solitaire), Praha 1986, p. 6-27; M. Hroch, A. Skybová, *Ecclesia Militans*, Leipzig 1985, p. 108-112.

mariage avec la fille du bourgeois Martin Kuthen, homme des lettres et chroniqueur tchèque éminent. Dans le milieu tchèque à cette époque-là le fait que Jacques était le moine déserté et qu'il avait même été condamné à Rome comme hérétique n'empêchait personne.

Le mariage avec l'héritière riche l'a débarrassé des soucis financiers et lui a assuré la méditation tranquille dans la maison bourgeoise "Chez les calices", non loin de l'église St-Giles dans la Vieille Ville. Après la mort de son ami le plus intime, Kollin, il a laissé faire d'après l'usage des universités italiennes une plaque de marbre avec son portrait et l'inscription, qui d'une part en latin, d'autre part en grec faisait retentir l'érudition de son ami et les sentiments amicaux de Paléologue. Sur la plaque dans le texte grec était le nom complet de Jacques Chio Olympidaréos Paléologue et il orne jusqu'à nos jours la grande salle du Karolinum à Prague et est le témoignage important de l'activité du Grec érudit de Chio².

Malheureusement Jacques Paléologue n'avait pas même à Prague sa tranquillité pour longtemps. Les espions du nonce papal ont dépisté sa maison et assemblaient les preuves de ses relations avec les néo-utraquistes, avec les adhérents de la doctrine de Luther. En 1566 l'inquisiteur général, le cardinal Ghisleri, a été élu pape à Rome (comme Pie V). Puis l'affaire de l'hérétique grec est parvenue de nouveau au premier plan des intérêts de la diplomatie papale. L'inquisiteur impitoyable, maintenant pape, a fait de la persécution de Jacques Paléologue l'affaire de son prestige personnel. Maximilien II a été demandé avec énergie de livrer l'hérétique. C'était au temps, quand son rapport à l'origine positif avec Paléologue est devenu froid, car Jacques demandait toujours des subventions et provoquait aussi de nombreux désaccords à la cour. C'est pourquoi Maximilien II lui a donné en 1568 deux

² W. Ruffer, Kámen pamětný s nápisem postawený mistru Matauš i Kollinowi z Chotěřiny od Jakuba Paleologa w kollegi weliké w Praze (La pierre commémorative avec l'inscription dédiée au Maître Matouš Kollin de Chotěřina de la part de Jacques Paléologue dans la grande salle à Prague), Časopis českého museum 1831, p. 442; J. Jireček, Jakub Palaeolog, Časopis matice moravské, 7, 1875, 3 sq., J. Svátek, Culturhistorische Bilder aus Böhmen, Wien 1879, 124 sq; F.M. Bartoš, Památka na unitářského mučedníka v Karolinu (Le souvenir du martyr unitaire dans le Karolinum), Náboženská Revue 19/1, 1948, 45 sq.

possibilités: ou de révoquer ses hérésies, ou de partir pour Rome. Jacques devait écrire de nouveau sa défense et il a présenté son affaire en 1568 à l'empereur Maximilien. Il est remarquable que justement en 1567-1570 le bruit s'est répandu à Prague que les Tchèques ont élu Jacques Paléologue archevêque. Peut-être que même cela servait de prétexte pour une persécution nouvelle et plus intensive de "l'hérétique de Chio"³.

Cependant la situation à la cour s'est développée de nouveau un peu plus positivement en faveur de Jacques Paléologue. Les conseillers de l'empereur se sont rendus compte du prix de Jacques persécuté, en tant que connaisseur éminent de la situation dans l'empire osmanli et voulaient en profiter. Et ainsi les demandes et aussi les réclamations du pape ont été mises de côté, l'asile pour Jacques Paléologue a été renouvelé et l'empereur a consenti de nouveau à lui payer une rente de la caisse impériale. Comme contre-valeur l'hérétique persécuté devait procurer des informations régulières de l'empire osmanli à l'illustre seigneur féodal, Vilém de Rožmberk, qui avait à cette époque-là une position importante dans la politique étrangère des Habsbourg. Ainsi l'hérétique toléré est bientôt devenu informateur et conseiller à l'esprit prompt.

Mais vers la fin de 1571 la position de Paléologue s'est de nouveau aggravée. Un moine dominicain déserté a demandé alors l'abri à Jacques Paléologue. Mais le dominicain déserté a été aussi recherché par la police de Prague, qui s'est adressée à la maison de Paléologue. Mais Jacques a facilité à son ancien "compagnon de couvent" la fuite. Et ainsi on a arrêté Jacques Paléologue et on l'a transporté dans la prison de la Vieille Ville et plus tard à Podebrady. Mais après l'accord avec la cour impériale, il a été, la même année, remis en liberté et averti de quitter avec toute sa famille

³ Archivio Vaticano Nunziatura Germana II, 6, p. 36: ...gli Bohemi.... di non volere l'arcivescovo, c'hora hanno, opponendo non asserere atto ne idoneo a quella chiesa, demandarono che se gli concedessi Iacomo Chio de loro Paleologo chiamato, letterato accorto, et quale saria per far gran frutto in servizi di Dio, et per salute di quel populo; cf: la lettre de Mikuláš Kromer de Prague du 25 janvier 1570 (Bibl. Czartor. Kraków, Ms. 1611, p. 9): Bohemi non catholici consultant inter se de eligendo episcopo, qui Hussitas ordinet, Palaeologum..... multu nominant.

Prague. Jacques Paléologue est parti pour Cracovie en Pologne.

Le séjour à Prague était d'une grande importance dans la vie de Paléologue, non seulement parce que le Grec érudit y avait un bon refuge, mais aussi parce que c'était la période de son activité littéraire créatrice. Il a écrit quelques relations sur la situation dans l'empire osmanli⁴, une oeuvre polémique contre le pape Pie V⁵ et une oeuvre sur sa détention dans la prison d'inquisition à Ripeto.

Parmi les autres oeuvres il faut mentionner son étude sur Aristote et ses commentaires sur la loi romaine. En Bohême il préparait ses traités philosophiques et théologiques qui annonçaient son rapprochement avec la doctrine des antitrinitaires, appelés ariens en Pologne. A son séjour en Bohême remonte aussi sa lettre à František David⁶, penseur éminent des antitrinitaires en Transylvanie, où il conteste la Sainte Trinité et refuse la divinité de Jésus.

Evidemment déjà à Prague se formait son oeuvre *De Tribus Gentibus*⁷ (De trois tribus) où Paléologue a achevé et systématisé ses idées plus vieilles de la proximité et de l'affinité de la foi des chrétiens, des juifs et des musulmans. Il constatait que les différences dans les dogmes entre ces trois religions ne sont pas à vrai dire essentielles et c'est pourquoi la haine religieuse et la persécution à cause d'une autre confession étaient absurdes. Il affirmait aussi que les adhérents de chacune des religions mentionnées pouvaient être sauvés, il n'était nécessaire que de chercher une façon comment les rapprocher mutuellement. Mais ses preuves étaient assez fantastiques. Il démontrait que les musulmans étaient proprement dit chrétiens, parce qu'ils étaient descendants de la

⁴ R. Dostálová, Autografy Jakuba Palaeologa v treboňském archívu (les autographes de Jacques Paléologue dans les archives de Trebon), Zprávy Jednoty klasických filologů 6, 1964, p. 150-160.

⁵ Iacobus Paleologus Pio V, HHS, Rom Varia 2, f. 85-115, Viennae post 15 Februarii 1568, éd.: L. Szczucki, W kregu myslicieli heretyckich, Wroclaw - Warszawa 1972, p. 199-229.

⁶ La lettre à Frantisek David: Franciscus Davidis Illustris. Viro D. Jacobo Paleologo, Albe Julie Transilvan. 29. 11. 1570 in: XXIII Jahresbericht über das K. h. Josefstädter Ober-Gymnasium für das Schuljahr 1873, Wien 1873, p. 33-34. p. 37-38, Claudiopoli 27. 12. 1573.

⁷ Jacobi Palaeologi, De tribus gentibus, BRA, ms. 1669, p. 824-844, éd. L. Szczucki, W kregu ..., p. 229-241.

population chrétienne sur le territoire de l'ancienne Byzance ou Egypte qui étaient, après la conquête par les Arabes, musulmanisées. Il s'occupait aussi de la comparaison de l'Ancien et du Nouveau Testament.

Mais l'idée du rapprochement de ces trois religions et la demande de la tolérance⁸ ne pouvaient pas trouver d'écho à une époque tellement agitée comme la deuxième moitié du 16^e siècle. Jacques Paléologue n'a pas trouvé l'écho même chez ses adhérents. En plus, à cette époque-là des différences d'opinion existaient même parmi les catholiques, parmi les luthériens et aussi parmi les orthodoxes.

Dans le milieu tchèque, avant le départ de Jacques Paléologue pour la Pologne, se formaient aussi ses idées sur la divinité de Jésus et sur la question du baptême⁹. Il y était même trop radical. Il affirmait que le baptême était inutile. Il argumentait que si le péché originel avait été pardonné aux Juifs, car Abraham et sa famille avaient été purifiés, et s'il avait été pardonné aux païens, parce qu'ils croyaient à Jésus, il n'était plus nécessaire de répéter cet acte. Il reconnaissait le baptême seulement comme symbole et comme justifié, quand les païens avaient accepté la foi chrétienne.

En Bohême Jacques Paléologue préparait alors ses oeuvres théologiques, favorisant la doctrine antitrinitaire; il s'agit avant tout du problème de la Sainte Trinité, de la divinité de Jésus et des questions se rattachant à l'acceptation du baptême.

Il arrive à une conclusion beaucoup plus radicale pendant son séjour en Transylvanie¹⁰, quand son oeuvre sur le péché originel a pris naissance. Ici il soumet déjà la Bible à une critique rationnelle. Avec son opinion que les hommes descendent des paires différentes et non d'Adam, il rend douteuse la doctrine du péché originel et le dogme de cela semble être intenable. En général, le

⁸ R. Dostálová, Jacques Paléologue et son idéal tolerantiste d'une foi universelle, *Listy filologické*, 105, 1982, p. 240-247.

⁹ Jacobi Palaeologi, De baptismo, *Codex Matthaei Thorockzai*, s. XVI, MS 1669, 683, 689. *Bibliotheca Academiae Scientiarum Dacoromanae Cluj*.

¹⁰ E. Morse Wilbur, *A history of Unitarianism in Transylvania, England and America*, Cambridge 1952; A. Pirnát, *Die Ideologie der Siebenbürger Antitrinitarier in den 1570er Jahren*, Budapest 1961; G. Schramm, *Neue Ergebnisse der Antitrinitarier-Forschung*, *Jahrbücher für Geschichte Osteuropas* NF 8, 1960, 421 sq.

milieu transylvain était très fécond pour Paléologue et lui convenait entièrement en ce qui concernait ses conceptions et ses opinions. Ici ont pris naissance aussi ses oeuvres *Catechesis christiani dies XII*¹¹ et *Disputatio scholastica*¹². Il s'agissait d'une sorte de compositions dramatiques où on combinait les disputations théologiques avec la représentation dramatique. L'auteur avait évidemment en vue d'écrire le catéchisme, c'est-à-dire un ensemble d'articles avec l'instruction comment les expliquer. Dans une disputation de douze jours prenaient parole le calviniste, le luthérien, le catholique, l'ecclésiastique antitrinitaire et le juif Samuel. Celui-ci arrive à l'opinion que la foi antitrinitaire est acceptable pour lui et l'Indien mexicain Telephus affirmait la même chose. La situation religieuse comprenait aussi la critique de la situation sociale en Europe. D'après Paléologue la doctrine antitrinitaire est la culmination des efforts réformateurs, commencés par Wycliff et Jean Hus¹³. S'ils se sont développés en Transylvanie, c'était parce qu'on y a trouvé le souverain qui a pris la défense de cette doctrine. De nouveau apparaît la réminiscence du milieu tchèque avec l'affirmation que s'il y avait en Bohême un protecteur du Maître Jean Hus, la Réformation aurait commencé cent ans plus tôt¹⁴. Ses positions étaient antiféodales, celles qui représentaient la couche bourgeoise, même presque bourgeoises. Mais il ne croyait pas au communisme de consommation néochrétien, il ne croyait pas à sa viabilité. En général, il gardait un recul rationnel des idéaux utopiques.

La disputation scolastique avait quelques réminiscences du milieu morave. Elle était à l'origine une fiction historique du synode céleste qui devait décider ce qui était la vérité et ce qui était l'hérésie. On a convoqué pour le synode les amis et aussi les ennemis de Paléologue. Pie V y apparaissait comme un bavard que personne ne prenait au sérieux, puis même le roi de France,

11 R. Dostálová, Iacobi Chii Palaeologi Catechesis christiana dierum duodecim, primum eddidit, R. Dostálová, Varsoviae 1971, Biblioteka pisarzy reformacyjnych Nr. 8, 538 p.

12 Disputatio scholastica, BAR 1669.

13 Catechesis christiana p. 106.

14 Catechesis christiana p. 108, 109.

Charles, y devait être présent, mais on a décidé qu'il ne pouvait pas prendre part à la disputation, parce qu'il avait causé la Saint-Barthélémy et enfin y apparaissent aussi Jacques Paléologue avec ses amis de Transylvanie et quatre gentilhommes moraves, qui sont parvenus à Chio pour y voir le lieu de naissance de Paléologue.

Mais la situation en Transylvanie s'est changée et même ici on a établi la conversion obligatoire et rigoureuse au catholicisme sous Etienne Bathory.

Et ainsi nous rencontrons de nouveau Jacques Paléologue, cette fois en Moravie, où c'était seigneur Jetřich de Kunovice qui lui a offert la protection dans son domaine de Hluk (Halauca)¹⁵. Ce n'était pas une amitié dont ils se sont liés tout à fait récemment — les deux se connaissaient déjà de l'époque précédente. Seigneur Jetřich était ami de Vilém de Rožmberk, pour qui, comme j'ai déjà mentionné, Jacques Paléologue avait rassemblé des informations politiques. Mais à ce temps le Grec érudit a éprouvé une grande déception. En 1576 Maximilien II est mort et au trône est parvenu l'empereur Rudolphe II qui avait été déjà rigoureusement éduqué dans l'esprit de l'inquisition et l'intolérance espagnoles. Jacques Paléologue lui offrait aussi ses services, surtout les services diplomatiques et politiques, mais sans trouver l'écho. Une seule chose, qu'il pouvait continuer, étaient les services pour Vilém de Rožmberk. Il se plaignait à lui en 1579 - 1581 d'être entièrement négligé à la cour des Habsbourg, bien qu'il eût fait tant de choses pour eux. Dans les relations diplomatiques qui se sont conservées jusqu'à nos jours dans les archives de la famille des Rožmberk il était évident que ses informations des campagnes osmanlies dans la Méditerranée avaient été très détaillées. Il proposait aussi l'alliance des Habsbourg et des Russes qui pouvait braver avec succès le danger osmanli¹⁶.

En Moravie il rassemblait à ce temps des relations diplomatiques, mais en même temps il maintenait une vaste correspondance avec les antitrinitaires polonais et transylvains. Ici en Moravie il a

¹⁵ Hluk (Halauca) près Uherské Hradiště.

¹⁶ E. Legrand, *Bibliographie hellénique* IV, 1906, p. 326-341, nr. 845.

aussi achevé son pamphlet hostilement orienté contre le pape Pie V¹⁷, qu'il a dédié à la reine d'Angleterre, Elisabeth, peut-être avec un désir secret de pouvoir chercher la sécurité chez elle ou entrer dans ses services.

Mais à cette époque-là les rapports avec les communes transylvaines étaient déjà interdits et persécutés. Dans la monarchie des Habsbourg le bruit se répandait que les hérétiques radicaux étaient agents des Turcs et alors traîtres du christianisme. En 1579 l'ami de Paléologue, František David, théologien éminent des antitrinitaires, a été arrêté. Jacques Paléologue réagissait contre cela par une oeuvre publiée en 1581 où il défendait son ami et où il s'est déclaré contre le jugement¹⁸. Il écrivait très ouvertement et il ne s'en cachait point d'appartenir à l'aile la plus radicale des antitrinitaires. C'était très audacieux, parce que celui qui défendait un hérétique était lui-même suspect. Et en plus, chez Jacques Paléologue apparaissait de nouveau la question de son attitude envers les Turcs: celui qui défendait les alliées des infidèles était lui-même accusé des sympathies pour les Turcs, surtout s'il s'agissait de quelqu'un qui provenait du territoire qui était devenu une partie de l'empire osmanli.

Et ainsi les fonctionnaires impériaux et même l'empereur lui-même ont commencé à considérer la punition de Jacques Paléologue qui s'était rangé du parti de son ami František David, condamné pour avoir été agent des Turcs. Déjà le 20 octobre 1581 suivait l'ordre à l'évêque d'Olomouc, Stanislav Pavlovský, de mettre

17 Le Pamphlet contre Pie V; J.R. Sinner, *Catalogus codicum MSS bibliothecae Bernensis*, 3, Bernae 1760, 546 supra Nr. 558: *Jacobi Palaeologi adversus Pii V proscriptionem Elizabethas reginae Angliae*, in: *Über Beziehungen des Griechentums zum Ausland in der neueren Zeit*, éd. J. Irmscher, et Marika Mineemi, p. 43; R. Dostálová-Jenistová, *Eine neu gefundene Schrift des Jakob Palaeologus. Ein Beitrag zur Frage der Wirkung des italienisch gebildeten Griechentums in Mitteleuropa*, p. 35-44.

18 La défense de František David in: *Defensio Francisci Davidis in negotio de non invocando Iesu Christo in precibus*. Impressum in aula Basiliensi / recte Cracoviae / Anno 1581 / Biblioteca Filialei Cluj a Academiei Republici Sociale Romane, annexa nr. III *Defensio Francisci Davidis in negotio de non invocando Iesu Christo on precibus*. His accesserunt alia quaedam scripta, non minus utilia quam necessaria, quae in fine huius libri reperientur, Cracoviae 1582, Bibl. Fil. Cluj Anexa Nr. II, ibidem Anexa Nr III; Muzeul Samuel Bruckenthal, Sibiu. Magyar Akadémia, Budapest. Faksimile: Akadémiai Kiadó-Budapest 1983, *Bibliotheca unitariorum* vol. I., éd. by Robert Dán.

Paléologue en prison et de confisquer toutes ses oeuvres. En décembre de la même année l'évêque d'Olomouc a invité Jattich de Kunovice pour l'avertir de l'intention et de l'ordre de l'empereur. Peut-être déjà ici on a prononcé l'inculpation que Paléologue n'était pas seulement adhérent de la doctrine antitrinitaire, mais qu'il était aussi espion turc, parce qu'il est impossible d'expliquer, pourquoi le seigneur morave Jetřich de Kunovice, utraquiste lui-même, a livré si vite, c'est-à-dire déjà le 13 décembre 1581, et sans en protester, dans sa résidence de Louka son hôte aux sbires de l'évêque. Il ne donnait même pas à son hôte, qu'il avait lui-même invité, la possibilité de s'enfuir. Une seule explication était que Jacques Paléologue était arrêté vraiment non comme un hérétique, mais comme, à ce qu'on disait, un espion des Turcs.

Puis il a été déporté à Kroměříž et de là dans l'accompagnement armé à Vienne. Dès ce moment l'Eglise catholique ne l'a pa quitté des yeux et les nonces papaux l'ont suivi et surveillé aussi pendant son transport des pays autrichiens à Rome où il a été exécuté le 22 mars 1585.

On ne sait que très peu de ses survivants, mais ils sont restés quelque part en Bohême. Vers la fin du 16e siècle Martin Dindoli, petit fils du bourgeois Kuthen, a été attesté parmi les chanteurs impérieux. L'empereur lui a rendu deux magasins, qui avaient jadis appartenu dans la Vieille Ville à son grand-père. S'il s'agissait vraiment du fils de Jacques Paléologue, on a ainsi la preuve que sa famille avait subi la confiscation de la propriété.

Au cours des siècles suivants Jacques de la famille des Paléologues a été entièrement oublié en Bohême, à l'exception de la plaque dans le Karolinum de Prague.

Ce n'était que dans la deuxième moitié du 19e siècle que les historiens sont rentrés de nouveau à sa personne et suivaient sa destinée et aussi ses opinions théologiques. Après la deuxième guerre mondiale on a commencé à suivre les courants populaires réformateurs, les hérésies radicales et alors c'était aussi le tour de Jacques Paléologue. On est procédé à sa réhabilitation historique après la découverte de ses oeuvres dans les archives de Vienne et du Vatican et on pouvait ainsi reconstruire sa vie aventureuse en-

semble avec ses idées radicales. Il était nécessaire d'évaluer Jacques Paléologue, de faire savoir quelle position il a occupé dans la Réformation européenne. C'étaient les historiens, les philologues et les philosophes qui ont prit cette tâche de recherches. Une place principale parmi les chercheurs s'occupant du personnage de Jacques Paléologue appartient à la chercheuse tchèque Ruzena Dostálová¹⁹. Ses recherches ont enrichi nos connaissances du personnage de Jacques Paléologue et elles prépareront certainement encore d'autres informations nouvelles.

Si on apprécie la place de Jacques Paléologue dans le mouvement réformateur et son activité en Bohême et en Moravie, on peut constater que Jacques n'appartenait pas aux révolutionnaires qui voulaient transformer le monde de force, il ne s'essayait même pas à changer les rapports sociaux. Il refusait comme irréels même les efforts des anabaptistes de la collectivisation de la propriété et aussi leurs songes de l'abolition du règne de l'homme sur l'homme. Il gardait la conviction réaliste que personne ne peut transformer vite le monde dans lequel nous vivons. Il ne s'intéressait pas au monde et à sa transformation, il s'intéressait à *la renaissance de l'idée*. Son vrai monde était le monde de l'esprit et de la recherche rationnelle de la vérité, bien que fondée sur la foi en Dieu. Ce ne sont que les puissants de ce monde qui peuvent causer le changement: les souverains. C'est pourquoi il s'efforçait tellement de gagner l'influence à la cour des illustres souverains européens.

D'être à proximité des puissants — s'était son attitude à laquelle son origine impériale prétextée et aussi son jeu du diplomate et de l'espion lui ouvraient le chemin. Sa complaisance de servir le souverain était évidente... De même le milieu bourgeois était proche à ses opinions. Ses projets politiques ont trouvé leur base dans la doctrine antitrinitaire qu'il propageait; il y cherchait la vérité et avec sa façon de rendre douteuse la divinité de Jésus,

¹⁹ R. Dostálová, Ein Beitrag zur Diskussion über die Unsterblichkeit der Seele im 16. Jhr. In: Antitrinitarium in the second half of the 16th century, ed. by R. Dán and A. Pimát, Budapest 1982, p. 35-48, De Anima, AUC-Philologica, 2, 1976, 81-89 / Graecolatina Pragensia 7/; eadem Le tract de Jacques Paléologue An omnes ab uno Adam descenderint, Listy filologické, 92, 1969, 281-88.

comme de contester la Sainte Trinité, il parvenait jusqu'au bord de la doctrine athéistique. Il considérait ses opinions comme sa lutte personnelle, jamais il n'organisait quelque chose et jamais il n'était à la tête de n'importe quel mouvement.

Il était radical dans ses pensées, plutôt conservateur dans ses opinions sur les transformations sociales.

Jacques Paleologue fermait le monde des esprits libres qui utilisaient encore l'érudition scolastique, s'efforçaient à trouver une solution nouvelle aux problèmes, résultant de l'interprétation nouvelle de l'Écriture.

"MERCATOR HONESTUS" ET COURONNE MORTUAIRE.
REFLETS EUROPÉENS APRÈS LA CHUTE DE CONSTAN-
TINOPLE. UN PRÉAVIS POUR LA DOCUMENTATION DES
TOMBEAUX ANGLAIS À ISTANBUL-FERİKÖY*

SIEGRID DÜLL / TRAUNREUT

Le titre de ce symposium "Byzance après Byzance" m'a inspiré quelques réflexions sur "Galata après Byzance". Galata ayant été le faubourg génois de Constantinople et puis le faubourg européen de la capitale ottomane, se présente aujourd'hui comme un quartier secondaire et mal conservé d'Istanbul où il serait de plus en plus difficile de découvrir les traces d'un grand passé¹.

Les conséquences commerciales pour les européens à Galata après la chute de Constantinople sont bien connues de Geo Pistarino², Alfred Cecil Wood³, Robert Mantran⁴ et Paul Masson⁵.

* Cf. la rédaction élargie originale: "Mercator honestus" und Totenkaranz. Europäische Reflexe nach dem Fall von Konstantinopel. Ein Vorbericht zur Aufnahme englischer Grabsteine in Istanbul-Feriköy, Südost-Forschungen 48, 1989 (sous presse).

¹ Cf. en général S. Eyice, Galata and its tower, Istanbul 1969; H. Sumner-Boyd - J. Freely, Istanbul. Ein Führer, Munich 1975, pp. 481-500 s.v. Pera (Beyoğlu) et Galata (Karaköy), et en particulier A.M. Schneider - M.Is. Nomidis, Galata. Topographisch-archäologischer Plan. Mit erläuterndem Text, Istanbul 1944; W. Müller-Wiener, Bildlexikon zur Topographie Istanbuls. Byzantion - Konstantinopolis - Istanbul bis zum Beginn des 17. Jahrhunderts, Tübingen 1977, pp. 320-323 s.v. Stadtmauer Galata; J. Cramer, Einige Handelsbauten des 18. und 19. Jahrhunderts in Galata, Istanbuler Mitteilungen 34, 1984, pp. 417-440; J. Cramer - Siegrid Düll, Baubeobachtungen an der Arap Camii in Istanbul, Istanbuler Mitteilungen 35, 1985, pp. 295-321; Siegrid Düll, Unbekannte Denkmäler der Genuesen aus Galata II, Istanbuler Mitteilungen 36, 1986, pp. 245-256; eadem, Les monuments des génois en Turquie et leurs rapports avec Byzance, dans: M. Balard (éd.), Etat et colonisation au Moyen Age et à la Renaissance (Colloque international à Reims 1987), Lyon 1989, pp. 113-128.

² G. Pistarino, The Genoese in Pera - Turkish Galata, Mediterranean Review 1, 1986, pp. 63-85.

³ A.C. Wood, A history of the Levant Company, Londres 1964².

⁴ R. Mantran, Istanbul dans la seconde moitié du XVII^e siècle. Essai d'histoire institutionnelle, économique et sociale. Bibliothèque Archéologique et

Mais les monuments concernant leurs coutumes quotidiennes ou leurs rituels de la mort ont été presque oubliés. Particulièrement les tombeaux des marchands anglais attendent une publication que je vais annoncer ici⁶.

Les pierres tombales anglaises se trouvent maintenant au Cimetière Protestant d'Istanbul-Feriköy (Pl. 1). Plus de 100 pierres sont originaires de l'ancien cimetière d'autrefois à Taksim - déplacées là vers 1859. Pour l'étude présente j'ai surtout choisi le monument du négociant Benjamin Barker érigé par le "Levant Company" en 1781 pour faire reconnaître la mentalité des chrétiens européens dans le monde musulman (Pl. 2). Barker vécut 54 ans à Constantinople. Selon son épitaphe il réunit toutes les qualités d'un marchand honorable

*

Hormis quelques entreprises particulières⁷ l'histoire du commerce anglais à Constantinople commence au siècle de la grande Elisabeth d'Angleterre, c'est-à-dire à la veille du "Merchant of Venice" par Shakespeare. Le commerce dans les pays du Proche-

Historique de l'Institut Français d'Archéologie d'Istanbul 12, Paris 1962.

⁵ P. Masson, Histoire du commerce français dans le Levant au XVIII^e siècle, Paris 1911.

⁶ D'après les informations du consulat américain et du consulat anglais et de la paroisse anglaise, ainsi que du "Public Record Office" à Londres, il n'existe pas une publication des pierres tombales anglaises de Istanbul-Feriköy. - Cf. contre cela M.A. Belin, Histoire de la latinité de Constantinople, Paris 1894², chapitre VIII; M. Kriebel, Evangelicorum commune coemeterium MDCCCLIX. Die evangelische Diaspora, fascicule 2/3, 1959, pp. 96-173; A.H. de Groot, Old Dutch graves at Istanbul, Archivum Ottomanicum 5, 1973, pp. 5-16. Cf. aussi l'aperçu par Siegrid Düll, Begegnungen in Istanbul-Feriköy. Euro-päische Geschichte an der Schwelle zur Ewigkeit, dans: Deutschsprachige Katholische Gemeinde Istanbul. 25 Jahre Pfarrzentrum und Altenheim in Nisantass, Istanbul 1989, pp. 42-47.

⁷ H.G. Rawlinson, Early trade between England and the Levant, Journal of Indian History 2,1, 1922, pp. 107-116; Susan Anne Skilliter, William Harborne and the trade with Turkey 1578-1582. A documentary study of the first Anglo-Ottoman relations, Londres 1977, pp. 1-6; S.P. Karpov, L'impero di Trebizonda. Venezia, Genova e Roma 1204-1461. Rapporti politici, diplomatici e commerciali, Rome 1986, pp. 229. 236. 237; F. Meda, Genovesi e inglesi nel basso medioevo, Studi Genuensi 1987, 5, n.s., pp. 35-43; P. Schreiner, Die Engländer und das Schwarze Meer in spätbyzantinischer Zeit, dans: V. Gjuzelev (éd.), Bulgaria Pontica Medii Aevi IV (Symposium international à Nessèbre 1988) (à paraître).

Orient était déployé, comme on le sait, par les membres de la "Levant Company". Cette compagnie fut fondée à Londres en 1581⁸. S'appuyant sur soi-même elle représentait les intérêts des marchands anglais dans le domaine turc et finançait l'ambassadeur chargé par la reine de demander à la Sublime Porte les mêmes privilèges commerciaux que ceux donnés auparavant aux Français ou à la République de Venise. En principe les marchands étrangers étaient bienvenus dans l'empire ottoman, parcequ'ils se chargeaient du commerce extérieur négligé par les Turcs. Au-delà les Anglais étaient appréciés par le sultan à cause de leur religion non-catholique⁹.

Déjà le premier gouverneur de la "Levant Company" à Londres, Sir Edward Osborne, appelé par Alfred Cecil Wood le "prototype of the merchant princes of the modern world"¹⁰, donnait le modèle pour le succès commercial aux générations suivantes. Non moins doué, mais moins transparent, semblait son agent William Harborne, un maître espion qui fut promu premier ambassadeur à la Sublime Porte¹¹. Tous les deux furent faits nobles, c'est-à-dire promus au rang d'un "gentleman"; au moment de leur nomination ils étaient négociants. Premièrement en 1660 un noble par naissance, Heneage Finch, Earl of Winchilsea, fut désigné comme ambassadeur à la Sublime Porte¹². La pensée moderne, que la noblesse ne s'établit pas seulement dans les actions des ancêtres, mais aussi dans les accomplissements ici et maintenant, choquait plutôt les européens que les Turcs¹³.

Le successeur de Sir Harborne était son agent Edward Barton¹⁴. Nous connaissons sa pierre tombale qui se trouve aujourd'hui au cimetière anglais à Haydarpasa sur le bord asiatique¹⁵. L'épithaphe contient quelques fautes d'orthographe étant

⁸ Wood (note 3), pp. 7-13.

⁹ Skilliter (note 7), pp. 36-38. 75.

¹⁰ Wood (note 3), p. 7.

¹¹ Skilliter (note 7), p. 36.

¹² Wood (note 3), p. 96.

¹³ Skilliter (note 7), p. 38.

¹⁴ Wood (note 3), v. index, p. 261; W. Foster (éd.), *The travels of John Sanderson in the Levant 1584-1602, with his autobiography and selections from his correspondance*, v. index, p. 301.

causées présumablement par un sculpteur indigène. La preuve en est la représentation des petites cypresses au-dessous de l'inscription. Le texte original pourrait avoir été formulé ainsi:

	EDVARDO BARTON
	ILLVSTRISSIMO SER
	ENISSIMO ^{a)} AN
	GLORVM R[E]GINAE OR
5	ATORI VIRO PRAE
	STANTISSIMO QVI
	POST REDITVM A
	BELLO VINGARI
	CO QVO CVM IN
10	VICTO TVRCORVM
	IMPERATORE
	PROFECTVS FVER
	AT DIEM OBIIT
15	[PI]ETATIS
	[ERGO] ^{b)}
	AETATIS ANNOS XXX(V) ^{b)}
	SALVTIS VERO
20	ANNO M D X C VII
	XVIII ^{c)} CALENDAS IANVARII

a) Corrigé, sur la pierre: SERAEVENTISSIMO

b) Cf. Covel (note 18), p. XII

c) Mieux: VIII, cf. Foster (note 14), p. 197

¹⁵ Foster (note 14), pp. 296. 297; Sumner-Boyd - Freely (note 1), pp. 477. 478. Hans Peter Laqueur, Munich - Istanbul, m'a fait savoir au transfer de cette pierre tombale de l'île Heybeliada au cimetière de Haydarpasa.

Les épithètes "illustrissimus" et (peut-être) "serenissimus" expriment sa position élue. L'épithète "praestantissimus" (ligne 5) fait allusion à sa carrière diplomatique. Ses activités antérieures en qualité d'homme d'affaires ne sont pas mentionnées. A l'égard de la vie éternelle intervient le mot "pietas" (ligne 15) affirmant la fin pieuse de sa vie.

*

Les autres dalles funéraires des habitants anglais de Galata se trouvent au Cimetière Protestant d'Istanbul-Feriköy. Elles furent transportées là-bas, quand l'ancien cimetière de Taksim devait céder sa place à la construction d'un nouveau quartier urbain¹⁶. A peu près 60 pierres tombales furent érigées sur le mur intérieur de la clôture sud-est. Les dates de la mort se situent entre les années 1601 et 1854; c'est presque le même espace temporel que celui de la "Levant Company" qui a vécu de 1581 à 1824. Le Cimetière Protestant étant ouvert à tous les morts protestants (et dans une aire adjacente, aussi aux Arméniens) ressemble à un jardin anglais (Pl. 1). En particulier là où s'élève la chapelle néogotique et là où les anciennes pierres tombales sont envahies par des vrilles de lierre et cachées par des arbrisseaux larges.

Les pierres tombales ont un format rectangulaire atteignant très souvent une hauteur de 2 mètres. Les matériaux sont des marbres blancs. Au-dessus de l'épithaphe se trouve en général le blason de famille. Quelques inscriptions du XVII. siècle sont presque effacées et de ce fait elles sont difficiles à déchiffrer. Les inscriptions des XVII. et XVIII. siècles étaient écrites le plus souvent en langue latine. Vers l'an 1700 arrivent quelques textes en langue anglaise. Pour les ans 1634 et 1781 nous avons trouvé des exemples bilingues (Pl. 2). Au XIX. siècle tous les textes sont écrits en

¹⁶ Pour l'histoire des anciens cimetières européens v. Belin (note 6); J. Gottwald, *alte Friedhöfe in und um Galata*, Türkische Post, 8e année, n° 257, 2e novembre 1933, p. 2; pour celle du Cimetière Protestant v. Kriebel (note 6). - Nous nous occupons ici seulement avec les 64 pierres tombales placées maintenant à la clôture sud-est, mais il y en a plus: par exemple les 38 dalles de la clôture sud-ouest (avec des noms anglais) seraient aussi à répertorier; leur condition est considérablement pire. - Dans l'église du consulat anglais se trouve la pierre du pasteur Thomas King (†1618) (indication du pasteur Ian W.L. Sherwood, Istanbul).

langue anglaise. En ce qui concerne la forme des lettres on a préféré l'antiqua qui a été utilisée aussi pendant le XVIII. siècle - plus souvent qu'en Angleterre¹⁷.

Dans les 64 inscriptions funéraires du côté sud-est les diplomates, les marchands et leurs parents prédominent. D'abord les inscriptions du XIX. siècle montrent des représentants provenant d'autres professions. Par exemple quelques ingénieurs, un imprimeur de draps, un officier de marine, un charpentier du navire "Tartarus" et le capitaine du schooner "Catherine of London".

Continuons la série des diplomates que nous avons commencé avec Sir Edward Barton; il nous faut mentionner John Newman autrefois "cancellarius", c'est-à-dire secrétaire de l'ambassadeur Sir Daniel Harvey¹⁸. Il fut le remplaçant de Harvey après sa mort. Et lui même mourut le 21 avril 1673. L'épithaphe de sa pierre tombale rend compte de l'honnêteté de son caractère mesurée au catalogue des vertus du XVII. siècle:

HIC REQUIESCIT IOAN(NE)S NEWMAN
 CANCELLARIVS NATI(ONIS) ANGLICAE
 SECRETARIVS
 ILL(VSTRISSIMI) EXCEL(LENTISSIMI) DANIELIS HARVEY
 5 ORATORIS BRITAN(N)ICI &
 QVO DEFVNCTO EIVS VICE(M) IMPLEVIT
 VIR PROBVS HVMANVS LITERATVS
 QVICVM ANNOS VIXISSET
 XLV
 10 SVMMA ANIMI LIBERTATE
 SINE AVARITIA
 SINE AMBITIONE
 VERVM NON

¹⁷ Cf. A. Bartram, Tombstone lettering in the British Isles, Londres - New York 1978, passim

¹⁸ D'après mon dénombrement la pierre tombale de Newman est la 45e venant de l'entrée. Je remercie vivement l'épigraphiste Mustafa Hamdi Sayar, Istanbul - Vienne, qui m'a photographié, mesuré et transcrit précisément cette épithaphe jusqu'à maintenant inconnue. - Pour la mort de Harvey v. J. Th. Bent (éd.), Early voyages and travels in the Levant, Londres 1893, chapitre II: Extracts from the diaries of Dr. John Covel 1670-1679, pp. 154. 155.

- SINE OMNIVM LAVDE
 15 ET BENEVOLENTIA
 LIBENS OBIIT DIE XXI APRILIS
 A(NNO) D(OMINI) CIODCLXXIII
 GVLIELMVS HIETT MOERENS
 & INVITE SVPERSTES
 20 AMICO OPTIMO
 H(OC) M(ONVMENTVM) P(OSVIT)

La ligne 7 "vir probus humanus literatus" accueille Newman dans la communauté des lettrés. La preuve de l'éducation semblait désirable à cette époque. Par exemple l'ambassadeur suivant, Sir John Finch, était de formation scientifique. Il avait étudié (avec son ami fameux Thomas Baines) à Cambridge et à Padoue¹⁹. Non moins évidente est une épitaphe de Feriköy: Le marchand hollandais Frederik Warner qui mourut en 1677 à Galata était heureux de mentionner les mérites de son frère Levinus Warner²⁰, qui était connu pour ses études linguistiques orientales et comme collecteur de manuscrits pour la bibliothèque de Leiden. Ce Levinus fut nommé comme diplomate à la Sublime Porte. Pourtant Frederik fut consul à Alep et à Athènes. La "vita" de tous les deux frères montre, que l'instruction scientifique et aussi l'instruction commerciale pouvait apporter à la carrière diplomatique.

Le mariage d'Elizabeta, la fille de Levinus Warner, avec le marchand anglais Thomas Savage (dont la pierre tombale se trouve encore à Feriköy²¹) permet d'illustrer la structure de la colonie européenne, qui s'est toujours stabilisée par les intérêts commerciaux obligeants.

Malgré cela l'inscription mentionnée de John Newman fait ressortir la "summa animi libertas" qui se présente "sine avaritia" et "sine ambitione". Newman était sans doute plus un homme

19 Wood (note 3), p. 128; Covel (note 18), p. XXXII et XXXIII. - le sarcophage de Thomas Baines (†1681) est placé devant la clôture intérieure sud-est. La pierre tombale pour tous les deux se trouve au Christ College, Cambridge.

20 De Groot (note 6), p. 7 avec illustration en détail.

21 D'après mon nombrement la pierre tombale de Thomas Savage et de sa femme Elizabeta est la 52e.

d'esprit que d'affaires commerciales.

Un tiers des pierres tombales érigées au mur méridional se rapporte aux marchands venus d'Angleterre qui moururent à Constantinople et qui avaient passé plusieurs années de leur vie au service de la "Levant Company". Tel George Hanger qui fut actif huit ans à Smyrne et trois ans à Galata où il mourut en 1719 de la peste²².

Hormis la désignation "mercator anglus" ou "British merchant" les inscriptions funéraires des marchands ne se distinguent pas dans la formule, ni dans l'énoncé des inscriptions des autres morts. Il semble que la gloire des acquisitions et des possessions mondiales se défasse au seuil de l'éternité ou devienne cachée par les biens immatériels et les mots de la Bible, en particulier au XVII. siècle.

Cependant une inscription, il est vrai l'unique inscription conservée qui fut composée par la "Levant Company", fait ressortir le succès matériel de son membre Benjamin Barker²³ (Pl. 2). Cet homme mourut en 1781 à l'âge de quatre-vingt-deux ans, convaincu d'avoir passé une vie pleine de richesse sur le chemin de la foi:

THIS TOMB STONE
ERECTED
BY ORDER & AT THE EXPENCE OF THE RIGHT WORSHIPFVLL LE'
COMPANY SACRED TO THE MEMORY
5 OF
BENJAMIN BARKER
OF CHISWICK IN THE COUNTRY OF MIDDLESEX ESQUIRE
BORN THE 31 OF DECEMBER 1699
CAME TO CONSTANTINOPLE IN 1728
10 AND DEPARTED THIS LIFE

²² Pierre tombale n° 56.

²³ Pierre tombale n° 48. Je remercie le gardien Süleyman bey de son aide et hospitalité. - L'enquête dans les archives de la "Public Record Office" concernant l'histoire de la "Levant Company" (et en particulier de la vie de Benjamin Barker, cf. R. Davies, *Aleppo and Devonshire Square. English traders in the Levant in the eighteenth century*, London-Melbourne-Toronto 1967, pp. 80. 90.) sera instituée avec la documentation complète.

- THE 19 OF MARCH 1781
 IN THE 82 YEAR OF HIS AGE
 AND THE 54 OF HIS RESIDENCE
 AS A BRITISH MERCHANT
- 15 IN THIS CAPITAL
 DURING THIS LONG PERIOD HE WAS NO LESS DISTINGUISHED
 BY THE INTEGRITY OF HIS DEALINGS
 THAN FOR THE LIBERALITY WITH WHICH
 HE ENJOYED AN [AFF]LUENT FORTUNE
- 20 DOING EQUAL [HO]NOUR BY BOTH
 TO HIS NAME AND
 TO HIS COUNTRY
 IN HIS LATTER DAYS AFFLICTED WITH [SI]CKNESS & ADVERSITY
 HE SUBMITTED WITH CONSTANCY AND RESIGNATION
- 25 TO THE DIVINE WILL
 PERSUADED THAT THIS VISITATION WAS INTENDED
 AS A PREMONITION OF THE SMALL ACCOUNT
 OF ALL WORLDLY ENJOYMENTS AND THAT
 TRUE HAPPINESS IS TO BE FOUND
- 30 ONLY
 IN A LIFE IMMORTAL

- VIRO TAM INSIGNITER DE PATRIA MERITO
 PERILLUSTRE MERCATORUM LONDINENSIVM
 AD PLAGAS ORIENTALES COLLEGIUM
- 35 HOC EXISTIMATIONIS ATQUE MOERORIS
 MONUMENTUM
 AERE PROPRIO PONI CVRAVIT

Que mentionne l'építaphe?

- 1) l'auteur: la "right wirshipful Levant Company"
- 2) La période de son existence: naissance à Chiswick en 1699, séjour de 54 ans à Galata, mort à Galata en 1781
- 3) sa nationalité et sa profession: "British merchant"

- 4) sa qualité: "integrity" et "liberality"
- 5) sa possession: "affluent fortune"
- 6) son jugement: "doing equal honour by both to his name and to his country"
- 7) la cause de sa mort: "sickness and adversity"
- 8) sa foi: "true happiness is to be found only in a life immortal"

Donc dans l'épithaphe fut écrit que cela doit survivre: le bon souvenir à un marchand riche et honorable et aussi obligé à sa patrie: "doing equal honour by both to his name and to his country". C'est l'honneur comme dimension locale et temporelle. La dimension morale se révèle encore plus sincère dans les phrases "integrity of his dealings" et "liberality with which he enjoyed an affluent fortune". Ainsi le marchand est protégé contre le reproche possible des vices susmentionnés: l'"ambitio" ou l'"avaritia". La "liberality" de notre inscription correspond à la "caritas" du catalogue des vertus des chrétiens²⁴, confirmé par les mots de la Bible²⁵. Mais en cela ces mots correspondent aussi avec les mots du Coran, utilisés dans les environs immédiats des colons européens²⁶.

Plus difficile à analyser semble la partie de la phrase "integrity of his dealings" qui suppose l'image connue d'un marchand respectant les règles du droit et de la religion. Au matin du capitalisme à Florence au XIV. siècle on rencontre par exemple la formule "mercator honestus" sculpté dans une pierre tombale à Santa Croce, l'église dominicaine²⁷. L'épithète "honestus" distinguait probablement le négociant du marchand, c'est-à-dire l'entrepreneur de la grande marchandise de l'entrepreneur de la petite²⁸. La contradiction apparente de cette formule²⁹ est diminuée par le fait

²⁴ Cf. M. Evans, *An illustrated fragment of Peraldus's "summa" of vice: Harleian Ms 3244*, *Journal of the Warburg and Courtauld Institutes* 45, 1982, pp. 14-68, t. 3 avec l'illustration du "miles christianus".

²⁵ 2e cor. 9, 7.

²⁶ 2e "sure" 269. 275.

²⁷ Siegrid Düll, *Die Inschriftendenkmäler von Santa Reparata (1302-1363). Beobachtungen zu den Trecento-Inschriften in Florenz I*, *Römische Historische Mitteilungen* 27, 1985, p. 207 (Nicolaus de Ricoveris 1399).

²⁸ Cf. P.J. Jones, *Florentine families and Florentine diaries in the fourteenth century*, *Papers of the British School at Rome* 24, 1956, pp. 191. 192.

²⁹ Cf. le "miles christianus", Evans (note 24); v. aussi A. Wang, *Der Miles*

de l'enterrement de ce négociant dans une église d'ordre mendiants préparé par une fondation considérable³⁰.

Correspondant également à la doctrine chrétienne les compositeurs de notre texte funéraire du XVIII. siècle cherchèrent la même balance entre foi et profit³¹. Dans la philosophie morale des Anglais à la fin du XVII, et au XVIII. siècle, les réflexions politiques et religieuses ne suffisaient plus à déclarer les motifs moraux trouvés par l'expérience³². Jusqu'à cette époque on avait cherché le juge dans le personnage de Dieu et de l'Etat. C'est alors que John Locke en trouva trois: Dieu, l'Etat et l'opinion publique³³.

Il semble, que la compagnie qui chargea le texte funéraire pour Benjamin Barker en 1781 rechercha l'approbation de la publicité mentionnant la "right vorshipful Levant Company" dans la première ligne. Des épithètes semblables existaient déjà auparavant, mais la présentation au premier plan dans un système réglé par les besoins mercantiles, notamment sur une pierre tumulaire, indique déjà un avis déterminé séparable des suppositions transcendantes.

Cette mentalité n'est point du tout une invention de la "Levant Company", elle contient plutôt l'affirmation de la "theory of moral sentiments" par Adam Smith publié en 1759³⁴. Smith essayait

Christianus im 16. und 17. Jahrhundert und seine mittelalterliche Tradition, Berne-Frankfurt 1975.

³⁰ Cf. P.B. Mathis OMCap., Die Privilegien des Franziskanerordens bis zum Konzil von Vienne, Paderborn 1928, pp. 70-80 (Begräbnisrecht); R.M. Kloos, Einführung in die Epigraphik des Mittelalters und der frühen Neuzeit, Darmstadt 1980, pp. 71-73 (Begräbnisstätten).

³¹ Cf. Ch. Bec, Les marchands écrivains à Florence 1375-1434, Paris 1967, pp. 253-277 (Affaires et foi: l'usure); pp. 301-330 (Affaires et place de l'homme dans le monde, fortuna, ragione, prudenza); Iris Origo, Im Namen Gottes und des Geschäfts. Lebensbild eines toskanischen Kaufmanns der Frührenaissance: Francesco di Marco Datini 1335-1410, Munich 1985.

³² E. Howald - A. Dempf - Th. Litt, Geschichte der Ethik vom Altertum bis zum Beginn des 20. Jahrhunderts, Munich - Vienne 1978, pp. 25-59 (résumé de la philosophie morale anglaise).

³³ Ibidem, pp. 40-43 (J. Locke, An essay concerning human understanding, 1690).

³⁴ Howald - Dempf - Litt (note 32), pp. 55-59 (A. Smith, Theory of moral sentiments, 1759). - En général les textes funéraires de Feriköy ne parlent pas des profits commerciaux et ne touchent guère la mentalité anglicaine déterminée

d'apprécier l'égoïsme commercial qui offrait un règlement conforme aux normes morales toujours en respectant la structure organique de la vie. Sans doute Benjamin Barker réussissait-il en vu du système élargi de la morale chrétienne.

Son inscription funéraire fut écrite à une époque où les profits de la "Levant Company" diminuaient, quand on était déjà convaincu, que la descente n'empêcherait plus les antagonistes français ou hollandais³⁵. En 1794 seulement cinq membres de la compagnie restaient à Galata sur 25 autrefois. On comprend, que la "right worshipful Levant Company" s'efforça de sauver son honneur aux yeux des colons européens³⁶.

Les événements en Europe étaient assez connus à la Corne d'Or. Les premières années de la République française se sont illustrées par deux pierres tombales érigées aujourd'hui au Cimetière Catholique à Feriköy. Chaque dalle montre le bonnet jacobin, symbole connu de la liberté³⁷.

Bientôt après, les épitaphes anglaises du XIX. siècle surprennent par la brièveté de leurs textes non plus enveloppés des formules de la doctrine chrétienne valable jusqu'à récemment. Telle la pierre tombale de Thomas Duckworth, cet imprimeur de draps venu de la métropole des textiles de Manchester qui mourut en 1847 à Galata³⁸:

SACRED

to the

MEMORY

of

THOMAS DUCKWORTH

Calico Printer Late of Manchester

par la doctrine calviniste.

³⁵ Wood (note 3), pp. 161. 162; v. aussi p. 238 (Life in the Levant factories).

³⁶ Cf. A. Schopenhauer, Aphorismen zur Lebensweisheit, Leipzig (édition Kröner), chapitre IV (Von dem, was einer vorstellt).

³⁷ V. la liste des morts chez Belin (note 6), pp. 526. 527: "1794. Nicolas-Auguste Mazurier, cap. du génie, envoyé par la Convention nationale, au service de la Porte ott. 25 messidor an II." - "1801. Henri Dubois de Lyon, souscomm. chanc. de France à Bukharest. 16 nivôse an IX".

³⁸ Pierre tombale n° 4.

Who departed this life
Feb(ruar)y 1st 1847
Aged 57 years.

*

Le choix précédent des inscriptions funéraires a montré des détails de la vie officielle et privée dans la colonie anglaise de la Corne d'Or. Chargées là ces pierres furent quelques fois influencées par la sculpture turque; les petites cyprèses sur la dalle de Sir Edward Barton en donnent un témoignage. Il y a aussi les symboles héraldiques qui furent enrichis à la manière turque. De même des compositions florales furent sculptées sur des dalles chrétiennes conformément à la coutume musulmane qui décorait les kiosques pour les fontaines garnies des rosaces et bouquets de tulipes - chargés aussi pour les sarcophages des Juifs (Pl. 2)³⁹.

Sans doute que les rosaces, les tulipes ou les cyprèses ont dû être réalisées par des sculpteurs turcs. Cependant les symboles héraldiques supposent une connaissance et aussi une impartialité européenne inconnues aux musulmans. Par exemple dans un blason allemand du même cimetière la personnification de la fortune apparaît avec une toile à voiles sur une boule roulant là où le vent la soufflera⁴⁰. Au premier regard elle semble habillée d'une culotte contemporaine serrée au genou, cependant au deuxième se révèle le modèle antique tout nu.

La combinaison des symboles héraldiques avec des motifs floraux de provenance turque rappellent l'époque à laquelle les Génois se servaient des ornements byzantins. La dalle funéraire de 1336 maçonnée dans un des bâtiments commémoratifs de 1864 dans le Cimetière Catholique en donne un témoignage modeste⁴¹.

³⁹ Cf. La Fontaine de Bereketzade, Summer-Boyd - Freely (note 1), fig. 14; I.H. Tanisik, Istanbul Çesmeleri, 2 vol., Istanbul 1943-1945, passim. - Pour la décoration végétale différente sur les monuments funéraires féminins qui étaient mis debout, v. J.-L. Bacqué-Grammont - H.P. Laqueur - N. Vatin, *Stelae Turcicae I. Küçük Aya Sofya*, Istanbul Mitteilunge 34, 1984, pp. 441-539, en particulier pp. 458. 461. - Pour les sarcophages juifs (par exemple à Istanbul-Kuzgunçuk) cf. les negatives au Deutsches Archäologisches Institut, Section Istanbul, R 12770-12793 (d'après W. Schiele).

⁴⁰ Cf. J. Hall, *Dictionary of subjects and symbols of art*. Introduction by K. Clark, Londres 1974, p. 229 s.v. opportunity; p. 127 s.v. fortune. - il s'agit de la pierre tombale du négociant Bornmann Gros (†1787) à la clôture nord-ouest (transcription chez Kriebel [note 6], pp. 102. 103.

Le Cimetière Catholique se trouve vis-à-vis du Cimetière Protestant, séparé seulement par une ruelle du marché. Dans la régularité de son plan se manifeste le modèle français⁴². Comme sur les cimetières parisiens de Père-Lachaise ou de Montmartre on rencontre ici aussi des couronnes mortuaires fabriquées de céramique ou de porcelaine (Pl. 3)⁴³. Cette coutume française fut utilisée dès la fin du XIX^e siècle pour la parure de beaucoup de tombes catholiques indépendamment de leur nationalité donnant continuellement une image sentimentale de la vie européenne-chrétienne à la vieille capitale de la Turquie. Dans la composition des fleurs, une ancienne poésie provenant autrefois des pays d'Orient semble incluse. Elle lie le pavot avec le sommeil, la rose avec l'amour ou la vie après tout⁴⁴. Les couronnes garnies de roses enrichies par de lilas et des pensées étaient autant appréciées à Feriköy qu'à Montmartre. Un exemplaire unique se trouve aussi au Cimetière Monumental de Staglieno à coté de Gênes⁴⁵.

Le nom des "pensées" remonte à ce qui a été et réveille l'espoir que les cimetières de Feriköy resteront un lieu commémoratif pour la rencontre occidentale-orientale cela aussi pour les temps futurs.

41 Siegrid Düll, *Unbekannte Denkmäler der Genuesen aus Galata, Istanbul* mitteilungen 33, 1983, pp. 225-238, t. 55, 2; cf. aussi eadem, *Byzanz in Galata. Zur Rezeption byzantinischer Ornamente auf genuesischen Denkmälern des 14. Jahrhunderts*, *Römische Historische Mitteilungen* 29, 1987, pp. 270-274.

42 Ph. Ariès, *L'homme devant la mort*, Paris 1977, chapitre 11 (La visite au cimetière); M. Dancel, *Au Père-Lachaise. Son histoire, ses secrets, ses promenades*. Les plans sont de A. Canda, Paris 1976; M. Le Clère, *Cimetières et sépultures de Paris. Guide historique et pratique*, Paris 1978.

43 Mentionnable est la firme MLA, Paris, qui fut décorée de la médaille d'or pendant l'Exposition Universelle de 1889 à Paris.

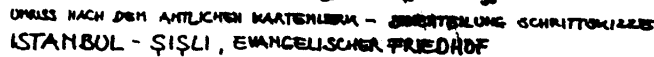
44 J.B. Friedriech, *Die Symbolik und Mythologie der Natur*, Würzburg 1859, 2 vol., p. 220 s.v. Rose; p. 253 s.v. Mohn; p. 344 s.v. Tulipane; v. aussi *Zypresse* p. 329.

45 Couronne mortuaire de porcelaine à Staglieno, portique supérieure, coin intérieur oriental auprès du monument funéraire de Carlo Raggio, *1833 †1891, et au dessus de la sepulture de Elisa Firro in Pittaluga, *1860 †1887. Cf. des couronnes ressemblantes à Montmartre dans la petite chapelle funéraire de la famille G. Medrano (par exemple Blanche, née Lippold (†1905) et à Feriköy sur la pierre funéraire de la famille Georges G. Dapola († 1899).

"Mercator honestus"...

Illustrations

- Pl. 1 Plan du Cimetière Protestant d'Istanbul-Feriköy
 (d'après Johannes Cramer, Darmstadt)
- Pl. 2 Pierre tombale du marchand anglais Benjamin Barker (†1781) au
 Cimetière Protestant d'Istanbul-Feriköy - à côté
 la pierre tombale du marchand Benjamin Cole (†1633)
 (d'après Siegrid Düll, Traunreut)
- Pl. 3 Couronne mortuaire sur la pierre tombale de la
 famille levantine Georges G. Dapola (†1899)
 (d'après Siegrid Düll, Traunreut)







BYZANTINISCHES IN DER DEUTSCHEN BAROCKLITERATUR

J. IRMSCHER / BERLIN

Daß in unserer Gegenwart byzantinische Themen — mit Ausnahme vielleicht der Kaiserin Theodora — in der bildenden und darstellenden Kunst, in Literatur und Musik — allzu häufig begegneten, wird niemand behaupten wollen; trotz aller Bemühungen der zünftigen Byzantinisten um ein der historischen Wirklichkeit gerecht werdendes Byzanzbild wirken eben noch immer jene pejorativen Vorurteile, welche Geschichtsschreiber der Aufklärungszeit prägten, wobei sie bis hin zur Gegenwart Nachfolger oder, wenn man lieber will, Nachplapperer fanden¹. Von solcher Erfahrung her ist es kaum glaubhaft, daß es eine Zeit gegeben hat, in der Byzanz sozusagen in war, in der byzantinische Phänomene Themen nicht nur des wissenschaftlichen, sondern des öffentlichen Interesses bildeten. Agostino Pertusi hat von jener Epoche, die auf die frühbürgerlichen Emanzipationsbewegungen folgte, unter wissenschaftshistorischem Aspekt als dem *Siècle de l'érudition* gesprochen². Es handelt sich dabei präterpropter um die Epoche zwischen 1600 und 1750, in der sich die retrograden gesellschaftlichen Kräfte aufs neue politisch und ideologisch stabilisierten, jedoch nicht zu einer bloßen Restauration vergangener Zustände, sondern unter Aufnahme wesentlicher, vorwärtsweisender, auf Beseitigung erkannter Unzulänglichkeiten orientierter Elemente. Diese Epoche kennzeichneten die sogenannte Gegenreformation — ein heute wegen seiner rein negativen Ausprägung in der Geschichtswissenschaft umstrittener Begriff — und der fürstliche Absolutismus, der zumindest in Teilen Europas den moder-

¹ Johannes Irmscher, *Klio* 48, 1967, 335 ff.

² Agostino Pertusi, *Jahrbuch der Österreichischen byzantinischen Gesellschaft* 15, 1966, 3.

nen Nationalstaat kreierte; bezüglich der Kunstentwicklung in jener Zeit spricht man von Barock.

Das Siècle de l'érudition brachte Werke hervor wie das "Corpus historiae Byzantinae" des Hieronymus Wolf, das von Philipp Labbé inaugurierte Pariser Korpus der byzantinischen Geschichtsschreiber, die prosopographischen Untersuchungen von Nicolaus Alemannus und Leo Allatius, Du Canges "Glossarium ad scriptores mediae et infimae Graecitatis", seine "Constantinopolis Christiana" und seine Genealogie "De familiis Byzantius", die Grundlegung der griechischen Paläographie durch Bernard de Montfaucon³, und alle diese Leistungen waren in der einen oder andern Form mit dem Wiedererstarken des Katholizismus oder der Kräftigung des Ancien régime in Frankreich verbunden. Parallel mit dem Fortschritt der Wissenschaft entstanden Literaturwerke mit byzantinischen Themen; genannt seien das Bühnenstück "Héraclius" (1647) von Pierre Corneille, das gleichbetitelte Drama des Spaniers Calderón, der sich überdies der Kreuzeserhöhung, der Exaltatio sanctae crucis, literarisch annahm, die je mit dem Kaiser Herakleios verbunden ist, ferner der ursprünglich für den Dauphin abgefaßte "Discours sur l'histoire universelle" (1681) des Bischofs Jacques Bénigne Bossuet sowie der "Mappamondo storico" des Italieners Antonio Foresti⁴.

An dieser literarischen Byzanzrezeption nahm das kontemporäre Deutschland durchaus teil, und zwar in doppelter Weise, zum ersten durch die Zweite Schlesische Dichterschule und zum zweiten durch das Jesuitendrama.

Die Zweite Schlesische Dichterschule — sie bildete beileibe keine geistige oder organisatorische Einheit — fand ihre Almae in den Jahrzehnten zwischen 1650 und 1680. Sie kennzeichnete eine Geisteshaltung, die man später als galant und schwülstig charakterisierte⁵, Merkmale, wie sie auf das Barock im großen und ganzen zutreffen. Für diese Geisteshaltung waren blutige Intrigen und

³ Johannes Irmscher, Einführung in die byzantinistik, Berlin 1971, 21 ff.

⁴ André Guillou, Jahrbuch der Österreichischen byzantinischen Gesellschaft 15, 1966, 27.

⁵ Joachim G. Boeckh u.a., Geschichte der deutschen Literatur 1600 bis 1700, Berlin 1962, 341.

Staatsaktionen attraktiv; die byzantinischen Geschichtsschreiber, die seit Hieronymus Wolf in wachsendem Maße zugänglich wurden, boten einschlägiges Material zur Genüge⁶. Das Trauerspiel des Andreas Gryphius: "Leo Armenius", geschrieben 1646 in Straßburg, zeugt eindrucksvoll von den vorgetragenen Tendenzen.

Der Pfarrerssohn Andreas Gryphius wurde 1616 im schlesischen Glogau, das bald darauf aufs schwerste unter den Wirkungen des Dreißigjährigen Krieges zu leiden hatte, geboren. Am Gymnasium academicum in Danzig ausgebildet, wurde er Hauslehrer und 1603 Poeta laureatus. Er begleitete die Bildungsreise seiner adligen Schüler, die ihn in die Republik der Vereinigten Niederlande führte; später besuchte er Paris, Florenz, Rom und Venedig und nahm einen längeren Aufenthalt in Straßburg, von dem bereits andeutend die Rede war. Von 1650 bis zu seinem Tode im Jahre 1664 lebte er in seiner Heimatstadt als Syndikus des Fürstentums Glogau, trotz bitterer Zeitumstände und persönlicher Schicksalsschläge ein umfangreiches literarisches Oeuvre entfaltend⁷.

Das Trauerspiel "Leo Armenius oder Fürstenmord"⁸ entstand als erstes unter Gryphius' Dramen und galt seinen Zeitgenossen als sein bestes Werk. Es wurde in Straßburg niedergeschrieben, kam aber erst 1650 in Frankfurt am Main zum Druck, dem 1657 und 1663 weitere, in Einzelheiten veränderte folgten⁹. Seine Themenwahl begründete Gryphius in seiner Vorrede an den Leser damit, daß durch das Kriegsgeschehen "unser ganzes Vaterland sich nunmehr in seine eigene Asche verscharrt und in einen Schauplatz der Eitelkeit verwandelt habe" und er deshalb "die Vergänglichkeit menschlicher Sachen" vorzustellen gesonnen sei¹⁰. Dieses Ziel wird dahingehend konkretisiert, daß das Beispiel Leo "auch viel

⁶ Ähnlich Karl Krumbacher, *Geschichte der byzantinischen Literatur*, 2. Aufl. München 1897, 1142.

⁷ Boeckh a.a.O. 220 f.

⁸ Andreas Gryphius, *Trauerspiele*, herausgegeben von Hermann Palm, Tübingen 1882, 5; die deutsche Orthographie habe ich grundsätzlich durchgehend modernisiert.

⁹ Palm a.a.O. 7 ff.

¹⁰ Ausgabe von Palm a.a.O. 14.

seinem Leser aufweisen wird, was bei regierenden Fürsten teils nicht gelobt, teils nicht gestattet wird"; das heißt im Klartext, das Spiel soll zeigen, daß mit Unrecht erworbene Macht letztlich zum Unheil führt¹¹. Die Quellen seines Trauerspiels nennt Gryphius sowohl in der bereits erwähnten Vorrede als auch in der Inhaltsangabe¹², die er dem Text voranstellte: die Weltchronisten Georgios Kedrenos und Johannes Zonaras, dem 11. beziehungsweise 12. Jahrhundert zugehörig. Kedrenos lag in der griechisch-lateinischen Ausgabe von Xylander, Basel 1566¹³, Zonaras in der ebenfalls zweisprachigen Ausgabe von Hieronymus Wolf, Basel 1557¹⁴, vor. Das Stück, das in seiner Anlage der griechischen Tragödie folgt, ist in den Dialogpartien in gereimten Alexandrinern abgefaßt und bedient sich nicht anders als das klassische Drama kunstvoll gestalteter Chorlieder¹⁵. Es folgt streng dem aristotelischen Prinzip der Einheit von Ort, Zeit und Handlung; laut Gryphius' Inhaltsangabe ist der Schauplatz Konstantinopel und beginnt das Trauerspiel "den Mittag vor dem heiligen Christtage, währet durch die Nacht und endet sich vor Aufgang der Sonnen"¹⁶. Das Geschehen ist rasch erzählt.

Leon der Armenier, strategos des Themas Anatolikon, hatte 813 den Kaiser Michael Rangabe gestürzt und als Leon V. selbst den Thron bestiegen. Dabei hatte ihn einer seiner hohen Offiziere, Michael ὁ τραυλός (der Stammler), bei Gryphius lateinisch Michael Balbus, nachhaltig unterstützt¹⁷. Doch Michael, nunmehr Leos "Oberster Feldhauptmann", schwor sich wider den Kaiser, "nachdem er zu unterschiedenen Malen wegen seiner Untreue und Verleumdungen" angeklagt worden war. Da er den Abmahnungen des Exaboli, des Kaisers "geheimsten Rat",

¹¹ Boeckh a.a.O. 300.

¹² Ausgabe von Palm a.a.O. 17.

¹³ Krumbacher a.a.O. 369.

¹⁴ Krumbacher a.a.O. 374.

¹⁵ H. Palm in: Gryphius' Werke, Berlin o.J., 5.

¹⁶ Ausgabe von Palm a.a.O. 17.

¹⁷ Ioannes Zonaras, *Epitomae historiarum libri XIII-XVII*, ed. Theodorus Büttner-Wobst, Bonn 1897, 316 ff.; Georgius Cedrenus, *Ioannis scylitzae ope suppl. Immanuel Bekker*, 2, Bonn 1838, 48 ff. (Von Gryphius nur in zweiter Reihe genutzt); Georg Ostrogorsky, *Geschichte des byzantinischen Staates*, 2. Aufl. München 1952, 162 ff.

nicht folgte, wurde er zum Feuertod verdammt. Doch die Kaiserin Theodosia verschaffte ihm einen Aufschub bis zum Tage nach Weinachten. Michael nutzte die gewonnene Zeit, um seine Mitverschwörer zu mobilisieren, und ermordete, als Priester verkleidet, den Kaiser während des Weihnachtsgottesdienstes im Jahre 820¹⁸.

Der behandelte Stoff war in sich dramatisch genug, daß es nur geringfügiger Zusätze und Verknüpfungen bedurfte, um ihn theaterwirksam zu machen¹⁹. Dagegen hat Gryphius auf den welt-historischen Hintergrund des Bilderstreits verzichtet. Die Geltung von Recht und Wahrheit und die entgegengesetzte Praxis in der feudalen Gesellschaft berührten den nachmaligen Glogauer Syndikus augenscheinlich mehr als die theologischen Auseinandersetzungen²⁰, an denen es ja in seiner eigenen Epoche wahrlich nicht fehlte. Gryphius' theatralische Wirkungsmöglichkeiten waren indes recht begrenzt, beschränkt auf die Schulbühnen der Gymnasien in den schlesischen Städten²¹.

Zwei weitere Stücke des Andreas Gryphius stehen zumindest im Umfeld der byzantinischen Geschichte. Das Trauerspiel "Katharia von Georgien oder Bewährte Beständigkeit"²² folgte wohl bald auf den "Leo Armenius", gedruckt wurde es jedoch erst 1657. Die georgische Königin begab sich, nachdem ihr Reich von Schah Abas von Persien (gestorben 1629) mit Krieg überzogen worden war, in das gegnerische Lager, um Frieden zu erbitten. Trotz freien Geleits wurde sie gefangengenommen und vor den Schah geführt. Da sie sich dessen Werbungen versagte und ihren Christenglauben die Treue hielt, blieb sie die Überlegene, obwohl sie den Martertod erleiden mußte²³.

Die letzte Tragödie des Andreas Gryphius spielt im Jahre 212: "Großmütiger Rechtsgelehrter oder sterbender Aemilius Paulus Papinianus"²⁴, entstanden 1659, aufgeführt in Breslau 1660. Der

¹⁸ Ausgabe von Palm a.a.O. 17; vgl. auch Boeckh a.a.O. 299.

¹⁹ August Heisenberg, Zeitschrift für vergleichende Literaturgeschichte, N.F. 8, 1895, 442 ff.

²⁰ Boeckh a.a.O. 300.

²¹ Boeckh a.a.O. 297.

²² Text in der Ausgabe von Palm a.a.O. 136 ff.

²³ Inhaltsangabe Gryphius' in der Ausgabe von Palm a.a.O. 145; Boeckh a.a.O. 300.

bedeutende römische Jurist, dessen Leistung sich später vielfältig im Corpus juri niederschlug, war von Caracalla hingerichtet worden, weil er sich der Überlieferung zufolge geweigert hatte, die Ermordung von Caracallas Bruder Geta durch diesen juristisch zu rechtfertigen²⁵. Daß der Dichter mit seinem Werk für die uneingeschränkte Geltung des Rechts im territorialfürstlichen Bereich plädieren wollte, ist offenkundig²⁶. Antike und byzantinische Thematik trug dazu bei, bürgerliches Bewußtsein zu stärken.

Sehr viel nachhaltiger als der Einzelgänger Gryphius vermochte verständlicherweise der Jesuitenorden zu wirken, der sich durch sein Ordenstheater eine effektive Waffe im Dienste der katholischen Restauration schuf²⁷. Daß er in seinen Themenkreis spätantike und byzantinische Motive einbezog, demonstriert auf ein zusätzliches Mal, wie populär die oströmische Geschichte im Zeitalter des Barock gewesen ist. Wir ordnen unsern Überblick nach der chronologischen Folge der behandelten Stoffe.

Der Kaiser Konstantin war als Constantinus Magnus bereits seit 1574 in die massenwirksamen Münchner Umgangsspiele eingegangen, und man hat darin einen literarischen Niederschlag der Seeschlacht von Naupaktos — Lepanto erkennen wollen²⁸, in der 1571 die vereinigte italienisch-spanische Flotte unter Don Juan d'Austria die Türken besiegte. Nach München führt dann auch die grandiose Aufführung der *Comoedia de initiis monarchici imperii Constantini Magni, primi Christianorum imperatoris* vom Jahre 1575²⁹. Die Aufführung dauerte zwei Tage, mehr als 1000 Akteure nahmen daran teil, die Kostüme waren prächtig gestaltet, Szenen wie der triumphale Einzug Konstantins in Rom nach der Besiegung des Maxentius rissen das Publikum mit, das sich gegen gemeinsame Gefährdung, mochte sie nun von den Türken oder

24 Text in der Ausgabe von Palm a.a.O. 495.

25 E. Bund in: Der Kleine Pauly, 4, München 1972, 487 f.

26 Boeckh a.a.O. 307.

27 Boeckh a.a.O. 362.

28 Johannes Müller, *Das Jesuitendrama in den Ländern deutscher Zunge vom Anfang (1555) bis zum Hochbarock (1665)*, 1, Augsburg 1930, 31.

29 Elida Maria Szarota, *Das Jesuitendrama im deutschen Sprachgebiet*, I 1, München 1979, 19 f.

von Protestanten herkommen, geeint fühlte. Die Idee scheint auf den Bayernherzog Albrecht V. (1528-1579) zurückzugehen, der München zur Kulturmétropole machte, gleichzeitig freilich vermittels der Jesuiten den Protestantismus unterdrückte; die bisher angenommene Autorschaft des Georg Agricola für die "Comoedia" ist neuerdings mit guten Gründen angezweifelt worden. Indem das Stück den politischen Instinkt Konstantins vor Augen führte, der seinen Frieden mit den Christen und diese zu seinen Verbündeten gemacht hatte, so daß er im Zeichen des Kreuzes siegte, erteilte es eine gewichtige historische Lehre und berührte zugleich Emotionen, wenn es die auf der Bühne Handelnden nicht nur als Vollstrecker göttlichen Willens, sondern zugleich in ihren persönlichen religiösen Entscheidungen erfaßte.

Trotz solcher Wirksamkeit ist in Bayern das Konstantinthema nicht fortgesetzt worden, wohl aber in Österreich, dessen Kaiser Leopold I. (1658-1705), der nachmals in den Türkenkriegen höchst erfolgreich war, sich in der Nachfolge Konstantins gesehen wissen wollte³⁰. Im Dienste seiner universalistischen Ansprüche stand der 1659 aufgeführte Ludus Caesareus "Pietas victrix, sive Flavius Constantinus Magnus de Maxentio tyranno victor"³¹. Verfasser des lateinischen Dramas in fünf Akten war der Tiroler Nicolaus von Avancini (1612-1686), von dem 27 Stücke gedruckt überliefert sind. Seine Vorliebe für Schwulst, Staatsaktionen, Pracht, Zauber und Wundererscheinungen konnte er in dem Konstantinstück voll entfalten. Das Argumentum³² bringt die religiöse Belehrung: "Facile coronas occupat, qui sua per arma Deum cumfert" und zugleich gegenwartsbezogen die politische Ermahnung: "Sic ubi pietas imperatores prosequitur, per ipsa coronarum pericula ad novas coronas feliciter eluctantur".

Mit Konstantin hatte das Christentum zwar festen Fuß gefaßt, aber noch nicht endgültig gesiegt; Julian, den die Christen den Abtrünnigen, Apostata, zubenannten, verkörperte noch einmal die heidnische Reaktion. Das Gegenbild zu der politischen Repräsentation der Pietas mußte mit innerer Notwendigkeit zur dramati-

30 Szarota a.a.O. 20.

31 Text bei Willi Flemming, Das Ordensdrama, Leipzig 1930, 184 ff.

32 Bei Flemming a.a.O. 184 f.

schen Behandlung reizen. So nimmt es nicht wunder, daß acht Ordensdramen bekannt sind, in denen der Christenverächter auf dem römischen Kaiserthron auftritt; fünf davon führen seinen Namen im Titel, in zwei anderen sind es Märtyrer, für deren Schicksale die Herrschaft des Apostaten den Hintergrund abgibt, in einem Stück wird die Figur allegorisch verwendet³³. Ihre Materialgrundlage fanden alle diese Stücke in den zwölfbändigen "Annales ecclesiastici" des Kardinals Caesar Baronius (1538-1607)³⁴, deren Ziel es gewesen war, durch Vermittlung der Kirchengeschichte das Bewußtsein des katholischen Kirchenvolkes zu stärken. Hier interessieren in erster Reihe diejenigen Werke, deren Titelgestalt Julian war.

Das früheste Stück stammt aus dem Jahre 1608 und wurde in Ingolstadt aufgeführt: "Summa der Tragödien von Kaiser Juliano dem Abtrünnigen". Verfasser war der Jesuitenpater Hieremias Drexel — die Autoren der Ordensdramen treten auffällig stark hinter ihrem Werk zurück. Behandelt wird Julians Jugend und christliche Erziehung; der Jüngling entscheidet sich gegen die Krone für den geistlichen Stand und hält allen sinnlichen Anfechtungen und irdischen Verlockungen stand, bis er ein Opfer des Teufels wird, der sich in den heidnischen Philosophen verkörpert. Julian entsagt nunmehr dem geistlichen Stand, läßt sich zum Regenten krönen, huldigt den Götzen, verfolgt die Christen, bis seine Seele als Beute des Satans zur Hölle fährt. Der Schlußchor zieht das moralische Fazit: "Julianus war gelehrt und kunstreich; so siehe aber, o Mensch, was die Kunst ohne die Tugend für ein Endschaft (= Ende) nähme!"³⁵ Der Apostat wird nicht schuldig gesprochen, sondern allein in der Tragik seines Lebens erfaßt, allen Menschen zur Mahnung.

Die "Tragoedia Julianus Apostata" kam 1659 in Landshut zur Aufführung. Der Verfasser blieb ungenannt. Die Dramatik der Handlung und die pädagogische Tendenz treten hier gegenüber äußeren Effekten zurück, das Schuldrama ist zu einem Spectacu-

³³ Käte Philip, *Julianus Apostata in der deutschen Literatur*, Berlin 1929, 37 f.

³⁴ Eduard Fueter, *Geschichte der neueren Historiographie*, 2. Aufl. München 1925, 263 ff.

³⁵ Philip a.a.O. 38 f.

lum geworden, das mit dem historischen Stoff unangemessen frei umgeht³⁶. Diese Linie war noch weiter getrieben in der Wiener Aufführung von 1635: "Maria virgo, blasphemiarum ultrix, sive Julianus Apostata, ob blasphemias divinitus interemptus". Die Enthistorisierung wird bis zum Exzeß betrieben in den beiden späten Stücken: "Litera occidit seu Julianus ex infelici doctore infelicissimus apostata, magus et tyrannus a divina nemesi Marcello traditus" (Augsburg 1694) und "Julianus pseudopoliticus" (Dillingen 1699)³⁷. Mit der historischen Persönlichkeit haben diese Stücke kaum noch etwas zu tun; bewirkt haben sie und ihresgleichen immerhin, daß der Name Julians über lange Zeit hin zum Inbegriff des antichristlichen Tyrannen wurde.

Der Kaiser Justinian hat, soweit ich sehe, zu dramatischer Gestaltung nicht angereizt, wohl aber sein vermeintlicher Widersacher Belisar, der ja schon im ausgehenden Byzanz zum Helden einer Διήγησις ὁραιοτάτη geworden war³⁸. Das gewichtigste Zeugnis geht auf Jakob Bidermann zurück (1578-1639), den bedeutendsten Vertreter des Jesuitendramas, in dem sich katholische Glaubensüberzeugung mit dichterischer Gestaltungsgabe zur Einheit verbanden. Als Professor der Rhetorik am Gymnasium zu München³⁹ veröffentlichte er 1607 an seinem Wirkungsort die lateinische Comicotragoedia de Belisario, duce Christiano. Ab summa gloriae felicitate in extrema infortunii ludibria prolapso, sub imperatore Justiniano circiter annum Christi DXXX⁴⁰. Die theologische Lehre, die das Stück vermitteln soll, ist eine doppelte. Es zeigt zum ersten — wie schon das alte Belisarlied — die Unbeständigkeit und Veränderlichkeit des irdischen Glücks, das den siegreichen Feldherrn zum elenden Bettler macht⁴¹, und es lehrt zugleich, die kirchlich richtige Electio zu treffen. Denn Beli-

³⁶ Vgl. auch Philip a.a.O. 40 f.

³⁷ Philip a.a.O. 41 f.

³⁸ Zum letzten Stand *Tusculum-Lexikon griechischer und lateinischer Autoren des Altertums und des Mittelalters*, 3. Aufl. von Wolfgang Buchwald, Armin Hohlweg, Otto Prinz, München 1982, 112.

³⁹ Boeckh a.a.O. 365.

⁴⁰ Naphtali Lebermann, *Belisar in der Literatur der romanischen und germanischen Nationen*, Dissertation Heidelberg 1899, 23.

⁴¹ Boeckh a.a.O. 366.

sar hatte sich zugunsten der durch die Kaiserin Theodora repräsentierten weltlichen Macht entschieden und damit den Papst Silverius brüskiert; dafür hatte er zu büßen. Die Weisungen des Papstes über die Weisungen weltlicher Herrscher zu stellen, war schon eine gewichtige Lehre der Gegenreformation und des Jesuitismus im besonderen⁴². Bidermann nennt mehrere byzantinische Historiker als Quellen, im wesentlichen schöpfte er aber aus Baronius⁴³. Sein durch-aus originelles, künstlerisch hochstehendes Werk fand augenscheinlich sein Publikum⁴⁴. Wir wissen noch von einem deutschsprachigen Spätling des Jesuitentheaters, ohne Verfasserangabe gedruckt München 1740. Trotz sonst gleichartiger Tendenz fehlt die Blendung Belisars in diesem Stück⁴⁵.

Der Justinianischen Zeit gehörte weiter der heilige Theophilus zu. Der Überlieferung zufolge war er Ökonom des Bistums von Adana in Kilikien. Um 538 wurde er zum Bischof gewählt, lehnte jedoch aus Bescheidenheit ab. Der an seine Stelle getretene neue Bischof entkleidete ihn daraufhin aller bisherigen Würden. In Armut gefallen, verschrieb sich Theophilus verzweifelt dem Teufel. Bald jedoch bereute er seine Tat und erlangte durch die Fürsprache der Gottesmutter Absolution⁴⁶. Theophilos' Schicksale erzählte ein Volksbuch, dessen Entstehung ins 7. Jahrhundert datiert wurde. Als Verfasser nennt sich ein Kleriker aus Adana namens Eutychianos; von Paulus Diaconus wurde jene griechische Version der Faustsage ins Lateinische übersetzt; die *Acta Sanctorum* für den 1. Februar verbreiteten diese lateinische Fassung⁴⁷.

Der Theophilosstoff wurde zu einem der großen Sujets der mittelalterlichen Marienlegende⁴⁸, und die erste Ordensaufführung in München 1582 trug nicht zufällig eine Marianische Kongregation, eine von den Jesuiten eingeführte Studentenvereinigung⁴⁹.

42 Szarota a.a.O. 62.

43 Lebermann a.a.O. 33 Anm. 1 und 49 ff.

44 Lebermann a.a.O. 30 f.

45 A.L. Stiefel bei Max Koch, *Studien zur vergleichenden Literaturgeschichte*, 1, Berlin 1901, 137.

46 'Ελευθερουδάκη 'Εγκυκλοπαιδικὸν Λεξικόν, 6, Athen 1929, 493.

47 Hans-Georg Beck, *Kirche und theologische Literatur im byzantinischen Reich*, München 1959, 462.

48 Mehr darüber bei Müller a.a.O. 31 f.

Es folgten weitere Aufführungen in Freiburg in der Schweiz 1585, in Dillingen 1586, in Graz 1587, wieder in München 1596, in Heiligenstadt 1601, in Paderborn 1608 usw.⁵⁰. Alle diese Texte sind nicht gedruckt, sondern handschriftlich überliefert; allenfalls gibt es Inhaltsangaben, Perioden. Das gilt auch für die originellste Version des Theophilosthemas, die 1621 in Ingolstadt erfolgte Aufführung des Textes des Georg Bernardt⁵¹. Der Autor geht nicht auf das griechische Volksbuch zurück, sondern auf das "Speculum historiale" des Vincent de Beauvais, das um 1250 entstand⁵², jedoch von Bernardt nicht im Original, sondern in der Exemplasammlung des Johannes Maior vom Jahre 1611 benutzt wurde⁵³. Bernardts Überschrift lautet: "Komödie von Theophilo, der Kirchen in Cilicia Vicario, welcher sich wegen schnöden Ehrgeizes dem leidigen Satan mit eignem Blut verschrieben". Ausgangspunkt ist das Motiv der Ehrkänkung samt dem Bemühen des Gekränkten, die verlorene Ehre wiederzuerlangen; die Zauberei erfährt strenge Strafe — die Schlußszene zeigt neben anderen auch den Doktor Faust in der Hölle —; unerwähnt bleibt indes die Poenitentia des Theophilos, in der doch das entscheidende didaktische Motiv des Stücks zu suchen ist.

Auch der Perserkönig Chosroes II. (591-628) ist, gestaltet von dem Jesuitenprovinzial für Frankreich, Louis Cellot (1588-1658), zur Titelfigur eines Dramas geworden, das auch in München aufgeführt wurde⁵⁴ und das darum in unserm Zusammenhang wenigstens am Rande erwähnt werden muß. Dargestellt wurde der Vater-Sohn-Konflikt, Chosroes hatte bei der Regelung seiner Nachfolge den rechtmäßigen Erben Syroes zugunsten seines Lieblingssohnes Mardesanes übergangen⁵⁵. Syroes wehrte sich da-

49 Müller a.a.O. 35 f.

50 Müller a.a.O. 31.

51 Szarota a.a.O., I 2, München 1979, 1819 ff., die Perioche ("Summarischer Inhalt") ebd. 1449 ff.

52 Heinrich P. Junker, Grundriß der Geschichte der französischen Literatur, 5. Aufl. Münster 1905, 177 Anm. 1.

53 Szarota a.a.O. 1819.

54 Szarota a.a.O. I 1, 46.

55 Die historischen Fakten in: 'Ελευθερουδάκη 'Ελκυκλοπαιδικὸν Λεξικόν, 7, Athen 1929, 4.

gegen mit aller Brutalität; dennoch ergriff der Dichter seine Partei, weil er in ihm den rächenden Arm der göttlichen Gerechtigkeit erblickte gegen Chosroes, der sich gegen die Kirche verging. Geschichtliche Fakten und literarische Topoi verbanden sich in dem Bühnenstück.

Im gleichen Jahr 1617 wie das Chosroesstück entstand auch das nicht erhaltene Drama um den Kaiser Herakleios I. (610-641), der in schwerer Zeit das Oströmische Reich zu festigen vermochte⁵⁶. Ein wechselseitiger Bezug der beiden Stücke wäre durchaus denkbar. Der böse Chosroes entführte das Kreuz Christi aus Jerusalem, der gute Herakleios führte es wieder zurück⁵⁷.

Das Herakleiossthema fand keine allzuweite Verbreitung, anders dagegen lagen die Dinge bei Herakleios zweitem Amtsvorgänger, dem Kaiser Maurikios (582-602), auf dessen Dramatisierung schon Karl Krumbacher durch Bühnenanweisungen in der Bayerischen Staatsbibliothek aufmerksam wurde⁵⁸. In der Tat gehörte jene Figur zu den am meisten traktierten und offensichtlich auch fesselndsten Gestalten der Jesuitendramatik; über eine Aufführung in Freiburg in der Schweiz heißt es in den Aufzeichnungen des dortigen Jesuitenkollegs: "Mauritius imperator representatur, placuit. Aula refertissima uti nunquam antea"⁵⁹. Für die europäischen Länder sind bis zum Jahre 1769 mindestens 77 Aufführungen nachzuweisen. Behandelt wurde die Geschichte des Kaisers Maurikios unter mehreren Aspekten. Jener Herrscher hatte in den Kriegen mit den Avaren an diese Gefangene verloren, die er für ein Lösegeld hätte freikaufen können. Sein Geiz, seine Avaritia, hinderte ihn jedoch daran. So kam es, daß der Kagan der Avaren diese byzantinischen Soldaten hinrichten ließ, was verständlicherweise das byzantinische Staatsvolk gegen Maurikios

⁵⁶ Daß er die Themenordnung einleitete, wie noch von H. Köpstein bei Joachim Herrmann, *Lexikon früher Kulturen*, 1, Leipzig 1984, 362 vertreten wird, muß heute wohl bezweifelt werden (vgl. etwa J.-L. van Dieten bei Mathias Bernath und Felix v. Schroeder, *Biographisches Lexikon zur Geschichte Südosteuropas*, 2, München 1976, 147).

⁵⁷ Nach der Tradition (Fest der Kreuzeserhöhung am 14. September) 629, wahrscheinlich jedoch erst 630 ('Ανδρέας Ν. Σπάτας, *Τὸ Ὡζάντιον στὸν 5' αἰῶνα*, 2, Athen 1966, 672 ff.).

⁵⁸ Krumbacher a.a.O. 1142.

⁵⁹ Szarota a.a.O. I 2, 1733.

aufbrachte. Dieser verdarb es überdies mit Papst Gregor dem Großen und der geistlichen Hierarchie, weil er niemanden zum Priesteramt zulassen wollte, der nicht ein paar Jahre Kriegsdienst geleistet hatte. In der Absetzung des Kaisers durch das Heer und seine Hinrichtung durch seinen Nachfolger Phokas sah die Kirchengeschichte bis hin zu Baronius die gerechte Strafe Gottes für den Geiz und das darauf gegründete Fehlverhalten des Kaisers⁶⁰. Für einen Teil der Jesuitendramatik kam noch ein anderes Moment hinzu: die Zeichen Gottes — *Signa Dei*, *Vox Dei*, *Apparitiones*, wie dieses dramaturgische Element benannt wurde. In einigen Versionen erscheint nämlich dem Kaiser Christus im Traum und fragt ihn, ob er im irdischen oder im Jenseitigen Leben seine Sünden büßen wolle — *hic aut ibi*. Der Kaiser trifft seine *Electio* — das Drama zeigt, daß der Mensch über einen freien Willen verfügt —, so daß sein grausames Schicksal von ihm selbst gewollt war⁶¹. Die Perioche der Aufführung von Freiburg spricht von "einem hellen Spiegel der göttlichen Gerechtigkeit und Barmherzigkeit"⁶² (die Zusammenfassung wird übrigens auf deutsch und auf französisch gegeben). Die Aufführung von Innsbruck im Jahre 1725 nennt als Überschrift "*Mauritius Orientis imperator*"⁶³, die Münchner Aufführung des folgenden Jahres setzt hinzu: "*Divinae justitiae et miseri-cordiae exemplum*"⁶⁴, die Augsburger Aufführung von 1730 stellte die Entscheidung "*Hic aut ibi*" als das gewichtigste Thema heraus⁶⁵.

Die bisher vorgestellten Stücke sind ohne Verfasseramen überliefert. Die "Tragödie von Mauritio, dem römischen Kaiser", die 1613 in München vorgestellt wurde, gehört dem Pater Jacob Keller (1568-1631) zu, der letztlich auf Baronius fußte⁶⁶; eine vorangegangene Aufführung von 1603, von der es keine Perioche gibt, dürfte sich von der vorgestellten kaum unterschieden haben.

⁶⁰ Szarota a.a.O. I 2, 1734; II 2, München 1980, 2422 f.

⁶¹ Szarota a.a.O. I 1, 109.

⁶² Szarota a.a.O. I 2, 1051.

⁶³ Szarota a.a.O. I 2, 1063.

⁶⁴ Szarota a.a.O. I 2, 1071.

⁶⁵ Szarota a.a.O. I 2, 1079.

⁶⁶ Szarota a.a.O. II 2, 2422 ff.

Die Inhaltsangabe⁶⁷ einer 1651 in Hall in Tirol erfolgten Aufführung begegnet dem unglücklichen Kaiser, dessen milde Natur und Versöhnlichkeit herausgekehrt werden, mit offenkundiger Sympathie. Einzige über Baronius hinausgreifende Motive gehen auf die um 1320 verfaßte "Kirchengeschichte" des Nikephoros Kallistos Zanthopulos zurück, die bis zum Tode Kaiser Phokas" reicht⁶⁸. Deren Editio princeps war 1551 in Basel erschienen. Die Haller Aufführung wurde von der zu Amburg in der Oberpfalz von 1662 genutzt, die jedoch an mehreren Stellen variierte, indem sie Mitleid mit Maurikios heischte: "Gottes Barmherzigkeit weicht endlich der Gerechtigkeit und laden Mauritium zur himmlischen Freuden"⁶⁹. Heinrich Widmann (Mitte des 17. Jahrhunderts) verfaßte das "Tribunal Iustitiae et Clementiae divinae erga Mauritium imperatorem severe clemens et clementer severum", das 1665 in München aufgeführt wurde⁷⁰. Widmann nutzte die mit lateinischer Übersetzung versehene Editio princeps des die Regierungszeit des Maurikios behandelnden Geschichtswerks des Theophylaktos Simokattes (erste Hälfte des 7. Jahrhunderts), die der Jesuit Jacob Pontanus Ingolstadt 1604 besorgt hatte⁷¹. Wie bei seinem Quellenautor wird für Widmann Maurikios zur tragischen Gestalt. Er ist ein Suchender und Irrender, der durch seine Impulsivität Fehlentscheidungen trifft und im Bewußtsein seiner Vergehen sein Schicksal mit Würde trägt. Das Werk des Simokattes wurde auch von Georg Hueber genutzt, der 1675 in Regensburg seinen "Mauritius Imperator divinae vindictae exemplar tristissimum" auführen ließ⁷². Von der Tragik des Maurikios zeigt sich der Verfasser jedoch kaum berührt; Maurikios ist für ihn ein Mann ohne Fortune, Phokas dagegen ein durchaus mit Respekt gesehener Vollstrecker des göttlichen Willens.

Der literarisch fruchtbare Georg Stengel (1585- 1651) in Ingolstadt, der ansonsten als Theoretiker der Hexenprozesse eine uner-

⁶⁷ Bei Szarota a.a.O. II 2, 1699 ff.

⁶⁸ Beck a.a.O. 705 f.

⁶⁹ Szarota a.a.O. II 2, 1707 ff. (die Perioche), 2426 (Kommentar).

⁷⁰ Szarota a.a.O. II 2, 1715 ff. und 2427 f.

⁷¹ Krumbacher a.a.O. 248 ff.

⁷² Szarota a.a.O. II 2, 1727 ff. und 2429 f.

freuliche Rolle spielte⁷³, bildete mit seinem Werk "Mundus theoreticus divinatorum iudiciorum" (Köln 1682) die Grundlage für die Landshuter Aufführung von 1717: "Mauritius Orientis imperator, tragicum divinae Justitiae spectaculum"⁷⁴. Im Vordergrund stand hier das Traumgesicht neben anderen Vorzeichen. Was ist Traum, was Wirklichkeit? Diese Frage machte die Grundstimmung des Stückes aus. Demgegenüber berief sich die Aufführung von Neuburg an der Donau vom Jahre 1750: "Mauritius Imperator. Tragoedia"⁷⁵ nachdrücklich wieder auf die Quellen, denen sie mancherlei vordem unberücksichtigte Angaben entnahm. Die historischen Fakten wurden jedoch, ohne darum verfälscht zu werden, mit poetischer Lizenz benutzt. Mit dem Namen des Herakleios, der offenbar nur in diesem Maurikiosstück begegnet, wurde auf zukünftige Entwicklungen angespielt — wir haben sie oben berührt —, mit der Einbeziehung des Babyloniers Nebukadnezar in die allegorische Einkleidung setzte der Autor historische Maßstäbe⁷⁶.

Die Historiographie der Aufklärung beendete auf lange hin diese überaus fruchtbare Byzanzrezeption der deutschen Literatur und verdrängte die Geschichte des Ostreiches within aus dem allgemeinen Bewußtsein.

⁷³ Plitt - Zöckler in: Realencyklopädie für protestantische Theologie und Kirche, 3. Aufl. von Albert Hauck, 8, Leipzig 1900, 35.

⁷⁴ Szarota a.a.O. 1735 ff. und 2430 f.

⁷⁵ Szarota a.a.O. 1743 ff. und 2431 f.

⁷⁶ Die Nachweise von Ernst Gerland, *Das Studium der byzantinischen Geschichte vom Humanismus bis zur Jetztzeit*, Athen 1934, 3 f. und Kurt Bauerhorst, *Bibliographie der Stoff- und Motivgeschichte der deutschen Literatur*, Berlin 1932, 3 wurden dankbar genutzt; sie bedürfen jedoch noch dem Vorgetragenen der Ergänzung.

SURVIVANCES BYZANTINES ET ATTRAIT DE L'IMMÉDIAT: LE TÉMOIGNAGE DES LIVRES POPULAIRES SUD-EST EUROPÉENS

ALEXANDRU DUTU / BUCAREST

Les livres populaires qui ont circulé dans le Sud-Est de l'Europe pendant la période post-byzantine ont l'identité énigmatique de la littérature populaire prise dans son entier. Les nouvelles analyses du concept de "peuple" aux 17^e et 18^e siècles ont mis en relief le caractère assez flou du mot¹; définir les livres populaires s'avère une opération tout aussi difficile, puisqu'il est tout à fait évident que ces livres n'ont pas été écrits par des gens du peuple, et ils n'ont pas été lus seulement aux veillées dans les villages. La difficulté d'établir l'identité de ces livres a été souligné par Hans-Georg Beck dans sa préface à l'histoire de la littérature populaire byzantine: en exprimant quelques réserves face aux critères adoptés par Krumbacher, le savant allemand proposait d'accorder ce titre à toutes les oeuvres qui n'avaient pas été inspirées par un sentiment d'adhésion au classicisme antique et qui appartenaient à la 'mentalité' byzantine. Hans-Georg Beck mettait, d'ailleurs, en discussion le concept même de 'populaire' adopté par Karl Krumbacher: "Mag sein, daß sich Krumbacher noch andere Vorstellungen von Volkstümlichkeit machte als wir heutigen... Ich würde freilich für meine Bearbeitung den Begriff 'Volkstümlich' lieber durch einen anderen ersetzen: Gegenstand meiner Bearbeitung soll sein, was in der byzantinischen Literatur nicht unter dem Diktat eines klassizistischen Verpflichtungsgefühls steht, das der gelehrte und bildungsbeflissene Byzantiner gegenüber der Antike

¹ Voir, dans ce sens, les deux volumes *Literatur und Volk im 17. Jahrhundert*, Wiesbaden, Otto Harrassowitz, 1985 (Wolfenbütteler Arbeiten zur Barockforschung, 13). Pour le domaine allemand, une réévaluation récente chez Herman Bausinger, "Volkskultur und Sozialgeschichte", in: *Sozialgeschichte in Deutschland*, Göttingen, Vandenhoeck und Ruprecht, 1987, p. 32-49.

hegte, — Werke also, die nicht von vorn herein und dominierend unter dem Druck quasi-attizistischer Sprachmaßstäbe stehen, Stoffe, die dieser Byzantiner nicht der Form halber aus der Antike bezogen hat, die außerhalb der Gebote philologischer Akribie stehen und dem Verständnis einer breiteren Schicht offenlagen". On constate aisément que le critère philologique adopté par Beck l'oblige de formuler une définition par négations. En ce qui concerne le concept de 'byzantin', l'auteur observe de justesse: "Es ist ein Reichsbegriff, der sich territorial nicht einschränken läßt, — Begriff für ein Gebilde mit fließenden Grenzen, mit Sphären kultureller Wirksamkeit und Wirklichkeit, die unabhängig von den Staatsgrenzen sind. Soweit der Begriff 'byzantinisch' den Begriff 'griechisch' mit beinhaltet, spricht er zugleich eine Mentalität aus, die literarisch ins Gewicht fällt"². En parlant de survivances byzantines, nous adoptons le même critère, en partant des textes qui ont circulé dans l'empire byzantin et dans le Sud-Est de l'Europe après l'écroulement de l'empire et qui dévoilent une mentalité 'litté-raire'. En échange, il nous semble que la catégorie de 'livres populaires' peut être autrement envisagée.

Il nous semble qu'on pourrait regarder les livres populaires et poursuivre leur destin dans les cultures du Sud-Est, en partant de la place qu'ils ont occupée dans la structure de la culture écrite traditionnelle. Et pour rendre plus 'plastique' notre argument, nous croyons qu'il existe une relation entre la place détenue par ces livres dans la culture écrite et la place des images dans le langage figuratif: nous pensons aux images qui se déroulent sur les murs du pronaos et sur les murs extérieurs des églises. La spirale des images qui prend son point de départ dans l'image du Pantocrator fixée à la coupole, à la plus haute place de l'édifice, comprend l'histoire sainte, les grands exemples donnés au moment où la vérité a été énoncée, quelques vies exemplaires; suivent ensuite les jours du calendrier, les grands événements rappelés par les hymnes, les débuts de l'histoire de l'humanité. C'est dans ces registres que des échos de l'immédiat se laissent saisir plus facilement

² Hans-Georg Beck, *Geschichte der byzantinischen Volksliteratur*, München, C.H. Beck, 1971, p. VIII, IX.

que dans le discours dogmatique toujours fidèle aux textes et à l'enseignement oral consacrés. Envisagés de cette manière, les livres populaires ne constituent pas un groupe nettement démarqué de la littérature religieuse ou historique, comme voudraient le suggérer les critères qui président à la classification actuelle des disciplines intellectuelles: ces livres sont des prolongements dans la vie quotidienne des enseignements qui conservent leur caractère essentiel à l'intérieur de la structure de la culture écrite traditionnelle. Il y a un cercle intérieur des livres de sagesse, des livres d'histoire et des livres de délectation³, tout comme il y a un cercle extérieur des livres de sagesse (où nous rencontrons surtout des normes de comportement et des aventures exemplaires, comme les vies des saints), des livres d'histoire (qui racontent les faits accomplis par des personnages plus ou moins réels — comme les chronographies ou le *Roman d'Alexandre*), des livres de délectation (qui mettent l'accent sur l'aventure afin de transmettre un message essentiel par le truchement d'une fabulation attrayante, comme *Les Ethiopiques* de Héliodore que le prince roumain Démètre Canteмир invoquait au début de son *Histoire en hiéroglyphes* où la narration était parsemée de sentences et maximes). Les livres populaires forment un lieu de rencontre des orientations savantes et des aspirations collectives: ceux qui savent et ceux qui sont attachés aux vérités consacrées trouvent des réponses à leurs préoccupations et leurs goûts, en égale mesure. De ce point de vue, les livres populaires forment un ciment social et ce que nous avons appelé une 'culture commune'⁴, également partagée par ceux qui écrivent et ceux qui lisent ou écoutent. On pourrait, peut-être, aller plus loin et envisager le groupe des livres populaires comme une véritable série de textes 'classiques' des cultures du passé, et les comparer aux oeuvres qui de nos jours forment le 'canon littéraire' adopté par l'enseignement et reconnu comme tel par tout lecteur

³ Pour les trois littératures, des détails dans notre livre *Humanisme, baroque, lumières — l'exemple roumain*, Bucarest, Editura științifică și enciclopedică, 1984, 1er chapitre: *Contacts culturels et évolution des mentalités*.

⁴ Dans ce sens, nos études "Popular Literature, Print and Common Culture", *Cahiers Roumains d'Etudes Littéraires*, 1985, 2, p. 4-17 et "Culture commune et culture populaire — l'exemple du Sud-Est européen", in: *Rapports*, XVIe Congrès International des Sciences Historiques, Stuttgart, 1985, vol. 2, p. 500-502.

'éduqué'.

Si les livres populaires diffusés dans la Byzance d'après Byzance englobent des recueils de sentences et maximes ou des miroirs des princes, des chronographies et des romans qui évoquent les aventures d'Alexandre ou la chute de Troie, des romans qui racontent les tragiques expériences d'un illustre couple, alors l'identification des survivances byzantines ne se pose plus seulement au niveau des sources et des thèmes, mais surtout au niveau de la structure d'ensemble de la culture écrite transmise par Byzance aux cultures sud-est européennes. Pour ceux qui ont diffusé le *Roman d'Alexandre* ou le *Roman de Troie*, *Imbérios et Margarona* ou la *Chrestoétheia* et l'*Esopie*, ainsi que pour ceux qui ont lu ou écouté ces textes, les aventures et les sentences mettaient en relief les vertus de la 'sagesse extérieure', pendant que les livres sacrés conservaient les vérités fondamentales et dévoilaient les vertus de la 'sagesse intérieure'.

Les livres populaires ont été toujours sensibles aux contingences: le phénomène est rendu évident par l'activité des copistes byzantins qui, selon la remarque pertinente de Hans-Georg Beck, ne faisaient aucune modification dans les textes sacrés, mais intervenaient souvent, pour faire un ajout ou pour actualiser, dans les histoires, les recueils de maximes ou les aventures fabuleuses. Le phénomène est rendu évident aussi par la réaction des lecteurs qui très souvent faisaient des remarques personnelles en marge du texte ou sur les feuilles restées blanches. C'est ainsi que les 'tartares' ont pénétré dans le *Roman d'Alexandre* illustré, à la fin du 18^e siècle, par Năstase Negrule à Iași: une théorie de chevaliers au service du Khan est prête à confronter les armées du grand conquérant du monde antique. Mais ce qui frappe immédiatement, c'est que les soldats du Khan ont la même chevelure et les mêmes moustaches que les soldats d'Alexandre⁵. L'immédiat n'envahit pas les textes, tout comme 'l'actualité' ne dérange pas la structure intérieure de l'oeuvre et la place de cette dernière dans la structure de la culture écrite.

⁵ Voir notre édition *Alexandria ilustrată de Năstase Negrule*, Bucarest, Editura Meridiane, 1984.

L'évolution des livres populaires dans le Sud-Est européen n'est pas spectaculaire jusque vers la fin du 18^e siècle et leur 'fixisme' renvoie au destin qu'ils ont connu dans la culture byzantine. Or, les actualisations, constate Hans-Georg Beck dans son stimulant livre *Byzantinisches Erotikon*, ont toujours assimilé le familier, en repoussant l'étranger: les actualisations ne sont pas le résultat d'une culture qui prend son essor à la cour des princes et des 'jeunes', ni des impulsions venues du côté de la culture populaire, car au moment où la langue dit 'adieu à la philologie' n'apparaissent pas des oeuvres qu'on pourrait comparer aux oeuvres contemporaines d'un Chrétien de Troyes, d'un Wolfram von Eschenbach, d'un Hartmann von Aue ou d'un Gottfried von Strassbourg⁶. Même l'influence occidentale est réduite, et au moment où les Latins règnent à Constantinople, il est trop tard pour qu'un nouveau dialogue s'établisse entre les Occidentaux et les Byzantins⁷. Il n'y a pas de changement spectaculaire, affirme le savant, et les regards que nous pouvons jeter dans la vie intime des Byzantins de l'époque des Paléologues, nous confirme l'existence d'une "duplicité byzantine" qui n'a pas favorisé l'apparition du roman d'amour à la Chrétien de Troyes⁸. Mais, on a remarqué pertinemment que le roman occidental ne se réduit pas au cycle arthurien et que les Byzantins ont assimilé les histoires d'amour de *Floire et Blancheflor* et de *Pierre et Maguelonne*, une réception qui dévoile une sélection des textes apparentés à la mentalité byzantine⁹. De plus, Carolina Cupane a remarqué un fait très simple qui a échappé à Hans-Georg Beck, notamment que l'émancipation de la femme et les normes très 'permissives' de l'époque des Paléologues, quand l'idéal de la virginité semble sombrer, ne sont par réels, mais le résultat d'une abondance des sources con-

⁶ Hans-Georg Beck, *Byzantinisches Erotikon*, München, Verlag C.H. Beck, 1986, p. 171-172.

⁷ Hans-Georg Beck, "Byzanz und der Westen im 12. Jahrhundert", in: *Ideen und Realitäten in Byzanz*, London, Variorum Reprints, 1972, VIII, p. 227-241, texte commenté du point de vue des contacts culturels au 17^e siècle dans notre étude "Démètre Cantemir et l'image de la civilisation européenne", *Dacoromania*, 2, 1974, p. 21-33.

⁸ *Byzantinisches Erotikon*, p. 211.

⁹ Carolina Cupane, "Byzantinisches Erotikon: Ansichten und Einsichten", *Jahrbuch der Österreichischen Byzantinistik*, 37, 1987, p. 224-226.

cernant la vie intime qui font défaut dans les époques antérieures¹⁰.

C'est là, le grand problème de toute histoire des mentalités dans le monde byzantin et post-byzantin: la pénurie des sources concernant la vie intime empêche souvent une incursion très poussée dans la sensibilité, le comportement et les idées des hommes de jadis. Hans-Georg Beck, auteur de plusieurs analyses de la mentalité byzantine, connaît bien les obstacles qui surgissent devant ce type de reconstitution. Or, l'apparition d'une nouvelle catégorie de sources n'encourage pas la formulation des généralités qui ne tiendraient pas compte des changements apportés par chaque époque et des constantes qui diffèrent des permanences qui sont les nôtres. Ce n'est pas une reprise du 'timeo Danaos' qui explique le caractère insolite du roman populaire, mais plutôt une incursion plus approfondie dans une mentalité qui est devenue une altérité pour le monde occidental et pour nous les hommes de la communication électronique.

Le roman populaire byzantin appartient à une culture qui n'a pas connu l'imprimé, et qui a favorisé le 'désordre' de la narration, l'aventure et le personnage 'plat', sans vie intérieure¹¹. Mais ce qui est plus important, c'est que ce roman s'est inséré dans une structure qui n'a pas connu des mutations et des failles: l'appel au langage figuratif est de nouveau éclairant, car il devient évident que la structure ne s'est pas modifiée que du moment que la partie centrale a commencé à se fragmenter. Du moment que les registres de l'intérieur ont commencé à recevoir une certaine autonomie, les registres extérieurs ont essayé de se détacher du reste; mais aussi longtemps que tout l'ensemble a conservé son unité, l'autonomie des livres situés sur le cercle extérieur ne s'est pas posée. Or, il faut se rappeler que les dogmes n'ont pas d'histoire à Byzance et que la vérité n'a pas été discutée en partant de catégories, mais en parcourant la voie apophatique: l'intelligence a joui d'une suprême

¹⁰ Carolina Cupane, p. 228-229.

¹¹ Pour la mentalité propre aux cultures orales, voir Walter Ong, *Orality and Literacy. The Technologizing of the Word*, Methuen, 1982; un fragment de ce livre a été traduit et commenté dans notre ouvrage *Dimensiunea umană a istoriei*, Bucarest, Editura Meridiane, 1986.

matie incontestée et l'imagination n'est pas sortie de son obédience, tout comme la passion a été orientée vers les grands idéaux. Or, même au niveau du langage quotidien, l'amour-passion désigne, au 14^e siècle en France, une passion qui lie un homme à une femme: le scribe de Jacques Fournier qui conduit l'enquête contre les habitants de Montaillou utilise le verbe "diligere" pour désigner le désir et les mots 'adamare' et 'adamari' pour exprimer une passion réciproque, l'amour-passion. Un amour qu'un auteur byzantin devait reprimer!¹² Ensuite, il faut tenir compte du fait que la culture est dirigée par une institution qui ne jouit pas de pouvoir politique et qui se préoccupe surtout de la vie intérieure de l'homme, en lui fixant des objectifs sublimes. Or, tout le Moyen Age accepte les objectifs éloignés comme 'provocation' et c'est seulement plus tard que l'homme s'est contenté de buts plus proches et plus modestes. Enfin, la centralisation du pouvoir ne favorise pas l'affirmation de la culture axée sur "la joie de combattre, la joie de chasser et de s'ébattre dans la liberté de la vie naturelle, la joie de courtiser enfin" qui toutes ont marqué "la promotion des gens d'affaire, l'ouverture progressive de l'aristocratie aux parvenus" qui apportaient avec eux "la joie de posséder"¹³. A Byzance les deux cercles ne se séparent pas et la littérature n'assume pas le devoir de donner des réponses aux problèmes soulevés par la vie intérieure de l'homme: c'est la littérature de sagesse qui détient cette fonction, pendant que la littérature de délectation introduit l'élément fantastique et fabuleux dans l'imaginaire d'une société préoccupée par le sacré. La prédominance du symbole et de l'analogie dans le Moyen Age occidental¹⁴ et à Byzance peut offrir une clef à la meilleure intelligence de l'évolution du roman populaire byzantin qui, tout en assimilant le cadre extérieur du roman occidental, a accepté la prouesse, sans mettre en relief la conscience de soi de l'héros, et a parlé de l'amour, mais afin d'évoquer 'la libération du poids du désir'. Cette "traditionsverbundene Innova-

¹² Emmanuel le Roy Ladurie, *Montaillou, village occitan de 1094 à 1324*, Paris, Gallimard, 1975, p. 235-236.

¹³ Georges Duby, *Fondements d'un nouvel humanisme, 1280-1440*, Genève, Skira, 1966, p. 154.

¹⁴ Voir, par exemple, le beau livre d'Elizabeth Sears, *The Ages of Man. Medieval Interpretations of the Life Cycle*, Princeton University Press, 1986.

tion", d'après l'heureuse expression de Carolina Cupane¹⁵, explique la forme et la fonction du roman populaire à Byzance et les survivances byzantines dans la littérature populaire dans le Sud-Est de l'Europe.

Les cours princières du Sud-Est européen, et d'autant moins le Phanar, n'ont pas développé une culture qui aurait promu d'autres valeurs que celles traditionnelles, au long des 15^e-18^e siècles. Mais le détachement du modèle byzantin a été progressif. D'abord, parce que l'activité des copistes et des imprimeries ne s'est pas contentée de multiplier les textes connus, mais aussi d'assimiler de textes nouveaux. Les livres populaires se sont détachés plus nettement que les autres catégories de livres de l'héritage byzantin, justement parce que leur régime à part dans la transmission des textes manuscrits a favorisé la transition vers les brochures populaires imprimées à Venise¹⁶. Les progrès de la culture imprimée ont contribué directement à la transformation de la structure de la culture écrite. Ensuite, la 'culture commune' est devenue le domaine privilégié de l'esprit didactique, de plus en plus autoritaire à partir du 18^e siècle. Enfin, la politisation de la conscience collective, et les progrès de la socialisation, de la culture organisée¹⁷, ont modifié la structure de l'imaginaire qui a orienté même les explorations traditionnelles dans une direction sociale. La récurrence des sibylles et des prophètes dans la peinture du 18^e siècle en Roumanie¹⁸ ou de la littérature eschatologique en

¹⁵ Carolina Cupane, p. 231. L'étude attentive de la dynamique de la tradition donne une réponse convaincante aux attentes de Hans-Georg Beck: "Trotz des einen oder anderen neuen Ansatzes, den man vielleicht westlichen Einflüssen zuschreiben kann — oder auch nicht! — erfüllt der spätbyzantinische Roman die Erwartungen, die man in ihn hätte setzen können, nicht" — *Byzantinisches Erotikon*, p. 191. Mais le comparatisme actuel met un accent de plus en plus fort sur la nécessité de comprendre 'l'autre'; car, autrement, on interdit aux oeuvres du passé et des milieux culturels qui diffèrent du notre de délivrer leur propre message (ou, d'après l'expression de Carolina Cupane, "nicht wahr sein zu lassen, was nicht wahr sein darf" — p. 216).

¹⁶ Voir Hans-Georg Beck, "Der Lesekreis der byzantinischen 'Volksliteratur' im Licht der handschriftlichen Überlieferung", in: *Byzantine Books and Bookmen*, Dumbarton Oaks, 1975, p. 66-67.

¹⁷ Voir la pertinente analyse de Patrick H. Hutton, "The History of Mentalities: the New Map of Cultural History", *History and Theory*, 20, 1981, 3, p. 237-259.

Grèce¹⁹, marquent la formation de nouvelles images avec une forte teinte politique. L'intérieur se déplace dans le cœur et l'esprit de l'individu, pendant que l'extérieur commence à désigner la société. Pour le moment, l'équilibre n'est pas encore détruit et même vers la fin du 18e siècle, Năstase Negrule ne laisse pas l'immédiat envahir ses miniatures: il évoque avec un plaisir non-dissimulé les grandes cités conquises par Alexandre le Grand, en introduisant des éléments baroques et rococo dans ses édifices, mais tous ses soldats se ressemblent et tous les chevaux sont de parade. Le coloris d'une richesse surprenante contraste avec les figures immobiles qui nous disent que le héros est resté 'plat'.

Un premier déplacement dans la structure culturelle traditionnel peut être saisie vers le milieu du 17e siècle quand les mouvements partis du Phanar ou des académies princières de Iasi et de Bucarest ont essayé d'isoler les livres qui ne répondaient plus aux exigences d'un monde qui s'orientait vers d'autres valeurs, mises en lumières par les progrès continus des sciences de la nature. L'humanisme sud-est européen a récupéré les grandes époques héroïques du passé et a refoulé, par conséquent, les romans populaires 'historiques'. Pour Miron Costin et pour Constantin Cantacuzino, tous les deux auteurs d'histoires 'nationales' érudites, *le Roman d'Alexandre* est un livre "plein de mensonges"²⁰. Plus important a été le déplacement qui a eu lieu au 18e siècle, lorsque les démarcations traditionnelles ont commencé à perdre leur sens, puisque la vision simplifiée de l'univers humain a commencé à opposer le 'moi', la vie intérieure de l'individu, à la 'société', à la vie qui embrassait tous les rapports de l'individu avec les autres. Les livres qui étaient vendus dans les foires ont été traduits au nom de la 'lumière' et du 'progrès'. Au commencement, les nouveaux textes se sont insinués dans les catégories existantes de livres,

18 Voir Andrei Paleolog, *Pictura exterioară din Tara Românească*, Bucarest, Editura Meridiane, 1984.

19 Voir Astérios Argyriou, *Les exégèses grecques de l'Apocalypse à l'époque turque, 1453-1821*, Salonique, 1982.

20 Pour le modèle proposé par les humanistes roumains voir notre contribution "Structure et rayonnement des modèles culturels dans l'Europe du Sud-Est", in: *Mélanges Robert Mandrou*, Presses Universitaires de France, 1985, p. 537-542.

mais l'accumulation progressive de nouveaux textes a provoqué l'éclatement de la structure traditionnelle. Les livres populaires connaissent une phase d'impérialisme fragile, car, pour quelques décennies ils embrassent les manuels, les almanachs, les livres de savoir-vivre, tous les livres imprégnés d'un esprit didactique marqué. Wieland, Campe, Gessner paraîtront en compagnie de Fénelon, Florian, Marmontel, Ducray-Duminil, et de quelques rééditions significatives (*l'Histoire des trois d'Ecosse*, en grec, 1697, 1785, 1795) ou de nouveaux titres qui dévoilent un intérêt certain pour la vie contemporaine (Spyridonos Vlanti, *l'Histoire de Napoléon*, 3 vol., 1808, toujours chez Glykis, à Venise²¹). Très souvent, l'auteur allemand ou français est considéré comme une grande autorité qui expose les mêmes idées que les auteurs oubliés de *Barlaam et Joasaph* ou de *Skinder*, et les traducteurs, toujours attentifs au contenu, négligent de mentionner leurs noms; dans ces conditions, les belles 'aventures' qui offrent une leçon morale et les 'histoires' qui dévoilent une destinée humaine dirigée par des principes immuables sont vite assimilés et englobés dans le groupe des livres populaires²².

La longue vie des livres populaires nous permet de suivre les lentes transformations intervenues dans la structure de la culture écrite traditionnelle, dans la 'culture commune' et, de ce fait, dans les solidarités humaines. Mais en tant que textes qui ont traversé des milieux tellement divers en Europe, ces livres ne sauraient nous restituer à eux seuls, le substrat des transformations. C'est pour ce motif que, dans l'absence d'autres sources plus 'intimes', les textes doivent être lus tout en écoutant ce que nous disent les registres du langage figuratif.

Au 19^e siècle, nous disposons d'un éventail plus ample de sources, comme les impressions de voyage, les autobiographies, la correspondance; mais à ce moment une autre histoire commence qui regarde parfois le passé proche comme une alterité. Les cultures modernes du Sud-Est de l'Europe ont très souvent renié

²¹ Voir Georg Veloudis, *Das griechische Druck- und Verlagshaus 'Glikis' in Venedig, 1670-1854*, Wiesbaden, 1974.

²² Des détails dans notre article "Livres populaires français et allemands dans l'Europe du Sud-Est". *Dix-Huitième Siècle*, 18, 1986, p. 179-187.

l'héritage byzantin justement parce que, au moment où ces cultures se sont détachées vigoureusement de la structure mentale prédominante dans l'Ancien Régime, l'image de Byzance a été spontanément imbriquée dans l'image de l'Orient léthargique, de cette 'alterité' de la civilisation moderne confiante dans le dynamisme scientifique et le progrès. Le renversement de l'alterité qui a eu lieu à l'époque des Lumières, lorsque l'Occident latin a pris les traits fascinants de l'Europe des Lumières, alors que l'éclat de la culture byzantine sombrait dans la 'léthargie orientale', a mis son empreinte sur les débats intellectuels modernes. On peut déceler le renversement de l'altérité dans les deux positions qui se dessinent très souvent, même de nos jours, dans les cultures du Sud-Est: d'un côté l'attrait de la modernité qui renie la traditionnelle image du monde et de l'homme et, de l'autre côté, l'attachement à la tradition qui voudrait revivifier une bonne partie de l'héritage byzantin. Or, ces deux grandes tendances ont leur source dans la profonde 'mutation' qui a eu lieu à l'époque romantique²³. C'est alors que l'Orient a exercé un certain attrait sur ceux qui regardaient avec une vague crainte "l'Europe de la révolution industrielle, son organisation économique, ses super-structures sociales et morales"²⁴ ou qui continuaient d'apprécier 'la sagesse orientale'²⁵, quitte à confondre dans la 'spiritualité' qui semblait être séparée de l'activité quotidienne le bouddhisme avec l'islamisme ou le yoga avec l'orthodoxie. Et c'est toujours à ce moment que l'ethnocentrisme naïf qui attribuait toutes les formes de la déraison aux orientaux (comme chez Diderot²⁶) a transformé une attitude mentale en théorie.

²³ Quelques suggestions au sujet de la transformation des images mentales dans notre étude "La mutation romantique: l'exemple roumain", *Cahiers roumains d'études littéraires*, 1978, 2, p. 17-26.

²⁴ Roland Mortier, "Un voltairien belge en Orient: René Sitael, 1809-1849", in: *Regards sur les lettres françaises en Belgique*, Bruxelles, 1976, p. 27-47.

²⁵ Voir Anna Tabaki, "Un aspect des Lumières néohelléniques: l'approche scientifique de l'Orient. Le cas de Dimitrios Alexandridis", *Ellinika*, 35, 1984, p. 317-337 et du même "La notion d'Orient dans la presse littéraire au temps des Lumières en Grèce", in: *Orient et Lumières*. Colloque de Lattaquité, Université de Grenoble III, 1987, p. 63-73.

²⁶ Voir Jacques Proust, "Raison, déraison, dans les articles philosophiques de l'Encyclopédie", *Saggi e ricerche di letteratura francese*, 18, 1979, p. 425-448.

Les livres populaires ne reviennent plus dans ces débats récents, car, entre temps, ils ont été relégués pour toujours dans la littérature destinée aux paysans et aux enfants: les livres populaires ne sauraient plus parler de la sagesse du dehors, puisque cette sagesse s'est tournée vers d'autres prémices et d'autres objectifs, tout comme la sagesse intérieure a changé de contenu. C'est pour ce motif que ces livres ne confirment pas nos 'goûts' et ne satisfont plus notre 'plaisir' esthétique; ils rendent manifeste leur appartenance à un modèle culturel autrement construit et qui subordonnait l'imagination à l'intelligence²⁷ et offrait à l'intériorité de l'homme d'autres satisfactions que celles purement esthétiques, la signification des images, l'importance accordée aux symboles, la structure du discours mental qui soutient ces textes représentent pour nous une 'altérité'. Un vaste chantier s'ouvre aux recherches guidées par un esprit critique toujours capable de passer de l'autre côté du miroir. Car, le témoignage le plus précieux des livres populaires nous semble être justement leur caractère insolite qui éclaire, du même coup, les avatars de l'imaginaire et de notre propre regard.

²⁷ Des détails dans notre article "Intelligence et imagination à l'aube des cultures modernes sud-est européennes", *Revue des études sud-est européennes*, 17, 1979, p. 315-325. Voir aussi les actes du colloque sur les romans populaires organisé à Vienne et publiés dans *Synthesis*, 8, 1981: *Das Ritterbuch als Volkslesestoff* et le livre de Catalina Velculescu, *Carti populare si cultura româneasca*, Bucarest, Editura Minerva, 1984.

CONCLUSION

P. RACINE / STRASBOURG

La disparition, oh! combien douloureuse, du fondateur des Symposia byzantina n'en a heureusement pas marqué la fin. Le groupe initial, qui s'était formé autour de F. Thiriet, loin de se dissoudre, s'est enrichi au fil des années. Mieux même, il s'est consolidé et ses membres ont manifesté leur désir de poursuivre l'oeuvre entreprise il y a vingt ans.

Il y a environ un demi-siècle, le grand historien roumain, N. Jorga présentait des considérations générales pour un Congrès d'études byzantines, qui avait alors le même thème que le cinquième Symposion strasbourgeois: "Byzance après Byzance". Il fixait alors un programme d'études qui montrait la survivance de Byzance au long de la période turque et s'attachait à mettre en valeur la survivance de la civilisation byzantine dans les anciens pays soumis à l'autorité du Basileus jusqu'à l'aube du XIXe siècle, où la montée des nationalismes entraînait la mort de ce qui fut une des plus brillantes civilisations.

Le chemin parcouru depuis 1934 est considérable. Certes le Symposion strasbourgeois est loin d'avoir entraîné une révision déchirante des conclusions de N. Jorga. Il n'en est pas moins vrai que par rapport à ce qu'avançait le grand historien roumain, des avancées nouvelles ont eu lieu pour mieux appréhender la survie de Byzance après la disparition de l'empire byzantin. La problématique, déjà esquissée par N. Jorga, est restée centrée autour de l'idéologie, et les exposés présentés ont surtout insisté sur tout ce qu'elle doit aux provinces roumaines. L'Empire byzantin était mort, mais sa survie dans les esprits n'en est pas moins évidente.

Comment l'Empire pouvait-il survivre? Comment était-il possible de la voir resurgir? Là où le cinquième Symposion marque une avancée évidente par rapport à 1934, c'est dans la volonté qu'ont eu divers intervenants de sonder de nouveaux domaines, à travers

l'héraldique, les chroniques et l'iconographie. La quête a été riche et permet de dresser, sinon une image totalement neuve, du moins un portrait plus riche de tout ce qui contribue à entretenir dans les esprits, dans la mémoire collective, l'idée de ce que fut le rayonnement byzantin. L'idéologie impériale se fixe déjà chez les rois de Jérusalem, et une identité post-byzantine se retrouve partout où fut présente l'autorité du Basileus. Elle se dévoile aussi bien dans les chroniques savantes que dans la littérature populaire, par la circulation des livres qui ne cesse jamais et même se multiplie avec le temps. Un sentiment de "romanité" hante ainsi les anciennes zones byzantines, les populations, le clergé, et ce jusqu'aux confins même de l'ancien Empire, jusqu'en Bohême. L'empreinte byzantine reste forte au milieu même de l'empire turc.

Etait-il alors possible de faire renaître une civilisation byzantine, après les malheurs du XVe siècle? Certes, des courants prophétiques ne manquent pas, et des princes tels les Phanariotes roumains se veulent les porteurs de l'espoir; mais ils annoncent aussi par leur accent nationaliste, l'aube de ce qui contribuera à faire disparaître cette espérance. Il n'empêche qu'au XVIIIe siècle, l'intérêt porté à Byzance a été très vif, surtout sur le plan intellectuel. Faut-il y voir comme un chant du cygne?

Si l'idéologie a tenu une grande place dans la survie de Byzance, il serait injuste de ne pas voir le maintien jusque dans le quotidien des images propres à ce que fut Byzance. Les courants d'échange traditionnels à travers la péninsule balkanique n'ont pas été bouleversés par la conquête turque. Les courants humains continuent sous des formes diverses de demeurer ceux que connaissait l'empire au temps de sa splendeur. Il n'est pas jusqu'aux objets du quotidien qui n'aient été sous des formes diverses la manifestation de l'attachement des populations à leur civilisation passée. Au sein de l'empire ottoman, le sentiment des populations soumises au joug turc n'a pas cessé de se tourner vers tout ce qui leur rappelait un attachement à un passé fidèlement entretenu, et les étrangers qui continuent de fréquenter Constantinople, éprouvent une fascination certaine devant ce qui fut Byzance, comme le montrent les épitaphes funéraires. Les voyageurs européens arrivent ainsi à

pénétrer le champ des réactions qui s'effectuent dans les mentalités, par les contacts qu'ils ont avec un champ intellectuel resté vivement marqué par les influences byzantines.

"Byzance après Byzance"! La chute de Constantinople comme l'avait déjà souligné N. Jorga, n'est pas un aboutissement. Faut-il y voir un épiphénomène historique? Un simple accident historique? Une première fois en 1204, les Latins avaient détruit, à tout le moins politiquement, l'Empire byzantin, et cependant l'Empire avait repris vie en 1261. L'influence byzantine, sensible jusque dans la littérature baroque allemande, ne se prolonge pourtant pas après 1453 aussi longtemps que les hommes auraient pu l'espérer. Les nationalismes du XIXe siècle seraient-ils venus à bout de Byzance? Comment a pu s'éteindre la flamme qui brillait encore si vive à l'époque des "lumières" occidentales? Sans doute y a-t-il là un problème qui mériterait d'être creusé.

Il apparaît au terme de ce Symposium que les provinces roumaines ont été un admirable conservatoire des traditions byzantines, tant sur le plan religieux que politique, et ce jusque dans les objets de la vie quotidienne. Elles ont été au cœur du Symposium la région géographique la plus sollicitée, celle qui apparaissait comme la plus porteuse, idéologiquement parlant, pour la survie de l'idéologie impériale byzantine. Reste qu'il conviendra de mieux approfondir certains échos que le souvenir de Byzance a pu laisser dans la mémoire des hommes en Grèce, en Bulgarie, trop absente du Symposium, voire en Yougoslavie.

Certes la survie de Byzance est avérée après 1453, et le Symposium en a largement témoigné. Les approches méthodologiques se sont affinées, des sources qui avaient été peu interrogées, voire même négligées en 1934, ont amené des réflexions neuves sur un thème qui est loin d'être épuisé. Il est souhaitable que se poursuive dans les prochaines années un recensement méthodique de tous les documents, de quelque nature qu'ils soient, qui puissent éclairer un phénomène qui peut encore se révéler riche de surprises. C'est à ce prix que pourront progresser les recherches et la réflexion historique.

AUFSÄTZE

PHILOPONUS ON EGYPT*

L.S.B. MacCOULL / WASHINGTON

John Philoponus, the sixth-century Alexandrian Monophysite polymath (sometimes formerly called Grammaticus¹), is fortunately now no longer confused with the Chalcedonian writer John of Caesarea². That confusion of an older day arose partly out of the habit found in the Arabic transmission of simply using the expression 'Yaḥyā an-Naḥwī' *tout court*³. If a further confusion about Philoponus' city of origin arose to compound the original superabundance of γραμματικοί, it could be that the generic Καισάρεια was not seen as a calque of an Egyptian place-name formed from πῑρρo, 'king'⁴. Be that as it may, there are abundant indica-

* I should like to thank the libraries of the Fondation Hardt and the Woodstock Theological Center (Georgetown University), and J. Duffy, R. Millman, and L. Siorvanes for help in the preparation of this paper; and, as always, Mirrit Boutros Ghali (Ezek 30:19).

¹ See R.A. Kaster, *Guardians of language: the grammarian and society in late antiquity* (Berkeley 1988) 334-38 (esp. 335), 473. For John of Caesarea, *grammaticus*, see *ibid.* 298-99, 478. Cf. G. Fernández, 'Was John the Grammarian a *Philoponus*?', *StudPatr* 23 (Leuven 1989) 17-20.

² Our John is *PLRE*'s Ioannes 76; John of Caesarea is Ioannes 74: Kroll's 1916 arguments in *RE* IX.2:1764-66 can be set aside in the light of modern research. The 'home-style' proverb cited by Kroll from *In Meteor.* 126 has Egyptian parallels from the Coptic *Menandri Sententiae* (see D. Hagedorn / M. Weber in *ZPE* 3 [1968] 27-27) and certainly does not point to a locale in Asia Minor. There was also more than one person in Late Antiquity referred to by the extremely common designation 'John of Alexandria': e.g. the medical writer (see C.D. Pritchett, *Johannis Alexandrini commentaria in sextum librum Hippocratis Epidemiarum* [Leiden 1975]), on whose account Kroll attributed two medical works to Philoponus (*RE* IX.2:1793). For the sixth-century Chalcedonian John of Caesarea's writings see the comprehensive edition by M. Richard in *CC*, ser. graeca 1 (Turnhout 1977).

³ See G. Troupeau in *Mémorial A.-J. Festugière* (Geneva 1984) 77.

⁴ Cf. L.S.B. MacCull in *StudPatr* 18 (Kalamazoo 1985) I.167 n.8, which should read πoλιc πoγρo (E.C. Amélineau, *Géographie de l'Égypte à l'époque copte* [Paris 1893] 366).

tions in John Philoponus' many works⁵ of his Egyptian origin, knowledge of Coptic⁶, and firsthand acquaintance with the realities of life in the culturally efflorescent Egypt of the sixth century.

In this paper I should like to treat the ways in which Philoponus the theologian handles Egyptian material and references to Egypt in the text usually called the *De opificio mundi* (ed. W.Reichardt, Leipzig 1897), now dated most likely to A.D. 557-560⁷. One must bear in mind that Egypt, especially the fully self-aware Mono-physite Egypt of the sixth and early seventh centuries, posed a problem for the Egyptian exegete and expository writer. On the one hand there was the actual place in which he lived and functioned, under its twofold aspect of, first, everyday ordinary observed phenomena, and, second, an ancient burden of pre-Christian monuments and wonders⁸. On the other hand there was the Biblical Egypt, which had to be dealt with as the Old Testament land of bondage of one's predecessors under the Old Dispensation, the place of the Exodus, and as the New Testament land of refuge of the Christ Child⁹. In a hexaemeral work like the *De opificio* more material will tend to fall into the second category than into the first.

Book 3 of the *De opificio* is a commentary on Gen 1 : 6-7, the second day of creation, the creation of the firmament and its separation of the waters. Philoponus shows that the στερέωμα is the

⁵ See the list in R. Sorabji, ed., *Philoponus and the rejection of Aristotelian science* (Ithaca 1987) 40.

⁶ I hope to treat this topic in a separate study.

⁷ Cf. H. Chadwick in Sorabji, *Philoponus* (above n.5) 55.

⁸ A. Kerrigan, *St. Cyril of Alexandria, Interpreter of the Old Testament* (Rome 1952); E. Drioton, 'Cyrille d'Alexandrie et l'ancienne religion égyptienne', *Kyrilliana* (Cairo 1949) 231-46; K.A.D. Smelik / E.A. Hemelrijk, "'Who knows not what monsters demented Egypt worships?'. Opinions on Egyptian animal worship in Antiquity as part of the ancient conception of Egypt', *ANRW* 17.4 (Berlin / New York 1984) 1852-2000, 2337-2357, esp. 1981-1996.

⁹ The *Asclepius* and the Nag Hammadi tractate *On the Origin of the World* preserve the old notion of Egypt as a mirror of the divine (is this a self-consciousness like that seen by some commentators on the Oracle of the Potter?), while in the Cappadocians Αἴγυπτος equals ἀμαρτία. Smelik and Hemelrijk (above, n.8) also remind us of the notion that Egypt had to be saved first because it was the wickedest place on earth (p. 1982). Images of the fairy-land of old wisdom and the cesspool of idolatry continually conflict.

second heaven, not just a repetition (*epanalepsis*) of the first (§1); he summarizes the views of Hipparchus and Ptolemy on the first heaven, which carries no planets or stars (τὸν ἄναστρον, §3), demonstrating that the older Greek astronomers had also known that the firmament, as it is called in Scripture, is the second heaven. He then goes on to formulate the central problem, that of the nature (οὐσίᾳ) of the οὐράνιον σῶμα, and what one can reason about it out of the Mosaic cosmogony: he re-states the Christian formula according to which Plato followed and agreed with Moses (§5). In §§6-7 he combines the *Hexaemeron* of Basil the Great and the Book of Job to show that heaven is a sphere κατὰ φύσιν and that the earth is the center of the universe. And in §8 he draws on practical evidence for sphericity, asserting that careful observers of the movements of the heavenly bodies record their observations in a practical way and back up their demonstrations by experience. Thus observation has taught us that 'time is not the same in every place; but when it is the ninth hour in India, it is about the fifth hour in Egypt (or a little less), and towards the western ocean the third or second hour'. (ed. Reichardt, 126.5-9). Thus the time zones known to every practical person show that the heaven is σφαιρικὸν καὶ κυκλοφορούμενον (§9). Philoponus' observations are anchored on the longitude of Alexandria.

In the next book also Philoponus appears to use Egypt as his central reference point. Book 4 is a commentary on Gen 1 : 9-10, the third day of creation, the gathering together into one place (συναγωγή LXX, τόπος AqSymmTh) of the waters below the heaven to allow for the separation of sea and land. He introduces his remarks with an observation on the effects of the illuminators (*phosteres*) on what grows out of the ground, reinforcing the tendency of the *De opificio* to express opposition to astrology¹⁰. Only the Mosaic *physiologia*, he maintains, correctly shows how God created the earth in its spherical form and arranged the water flowing on its surface. In §3 is his exposition of how receptacles and hollows in the earth, along with the raising up of high ground,

¹⁰ Cf. L.S.B. MacCoull, 'Philoponus and the London sundial: some calendrical aspects of the *De opificio mundi*', forthcoming in *BZ*.

took place at the same time as the gathering together of the waters by divine decree (θεῖον πρόσταγμα). And of course he uses an illustration at once dramatic and familiar, close to home: the Nile and its delta. 'The lower parts of Egypt are, they say, deposited by the river (ποταμόχωστα)', the river which rises in the high ground of Ethiopia¹¹ and obeys the laws of physics in replenishing the land (ed. Reichardt, 164.26-165.1): an eloquent restatement of Herodotus' famous dictum that Egypt is the gift of the river.

Philoponus proceeds to show the necessity of repeating a gathering together of the waters: in §5 he opposes the notion that one single ocean surrounds the whole earth. He quotes Ptolemy's *Geography* IV.8.3 on the sources of the Nile (cf. above; ed. Reichardt, 170.3-8), only to disagree with him on the basis of observation of the Bitter Lakes (170.11-15). And in discussing the Arabian Gulf, which he maintains is a separate body of water, and its connection with the Red Sea, he mentions that it can be reached with pack animals (ἄχθοφόροις ζώοις) by road from Egyptian Babylon in about four days, or by a fast state post-horse (ὀξύτατῳ δρομεῖ ἵππον ἐλεύνοντι) in a day and a night (170.26-171.2). There cannot be an ocean further south than the Nile itself to be its source; rather the Nile's seven mouths empty into the Mediterranean, the Canopic mouth being northernmost (171.6-10). This information about the rates of travel in an area of the empire still economically important in the mid-sixth century surely speaks for Philoponus' familiarity with actual Egyptian conditions.

Finally, Book 5 comments on Gen 1 : 20-21, the fifth day of creation, the appearance of life forms suited to the water and the air. From the physical science point of view, Philoponus states, air and water are similar elements (§2) and their creatures are similar (§3); Moses too recognized this (§4). In explaining how these life forms are brought forth, he maintains that spontaneous

¹¹ Cf. below, §5, on the ancients' knowledge of the sources of the Nile; Olympiodorus *In Meteor.* (ed. W. Stuve, [CAG XII.2, Berlin 1900] 105, 109, 132); and philoponus' younger sixth-century contemporary and perhaps pupil, Dioscorus of Aphroditto, in *P.Cair.Masp.* I 67120^v B 3, III 67279^v 10, 67315. 25-26.

generation happens by divine decree (θεῖον πρόσταγμα again), and cites the example of how in the Thebaid mice are generated in the fields (ἀρουραῖοι μύες, using the Egyptian unit of surface measure, the *aroura*) after heavy rains. This phenomenon also explains the plague of frogs in Exodus (Ex 8 : 2-14) and the similar story related by Diodorus Siculus (III.30.3, cf. I.10.2 on mice). In this area as well Philoponus adduces Egyptian *exempla* with familiarity, not with the air of someone who had learned about them as a tourist or out of a book.

In the religious sphere a couple of mentions reveal Philoponus' awareness of Egyptian antiquity. In *De opif.* IV.1 he explains that the Golden Calf of Exodus 32 : 4 was an image of the Apis bull, 'which the Egyptians used to have as their native god' (ed. Reichardt, 160.18-20). And in explaining the plague of 'darkness palpable' in Exodus 10 : 21 through physical means (*stoicheia*), he quotes the LXX word ψηλαφητόν (σκότος), 'so called by the Egyptians' (ed. Reichardt, 12.25-26, cf. 85.5). As an Alexandrian Philoponus could not have helped being aware of the interlocking heritages of Israel and the place of Israel's captivity.

In the domain of Egyptian *realia* two more instances may be adduced for comparison, from Philoponus' earlier theological work, the *De aeternitate mundi contra Proclum*, dated to A.D. 529¹², and from his commentary on Aristotle's *Physics* (A.D. 517; ed. Vitelli, CAG 17). In both of these works Philoponus dates events by the Era of Diocletian, which has been shown to be a purely Egyptian dating system¹³. In these instances he was employing an era that was beginning to be used in sixth-century literary sources, and would become the standard for Egypt after A.D. 641.

In treating Egypt and its phenomena in his exegetical work, John Philoponus was confronting both his present and his past. That past he viewed from the perspective of his own time and its

¹² Sorabji, *Philoponus* (above, n.5) 40.

¹³ L.S.B. MacCoull / K.A. Worp, 'The era of the Martyrs', in R. Pintaudi, ed., *Miscellanea Papyrologica* (Florence 1990) 375-408. The uses of the Diocletian era are listed in Table I, p. 388: *De aetern.* ed. Rabe 579.15, and *In Phys.* 703.17: A.D. 528/9 and 516/7 respectively.

concerns, and he recalled it in ways determined by the optic of what he wanted to see. Though the audience for his theological works has not yet been investigated, the works' chronology seems by now basically clear¹⁴: and the *De opificio mundi* was written roughly twenty years after Severus of Antioch had died in Egypt and Jacob Baradaeus had given the impetus to setting up a non-Chalcedonian clergy structure. The time of the self-definition and self-articulation of Egyptian orthodoxy, as it saw itself, was at hand, to spur Philoponus to write against Chalcedon in the 550s and later against Justinian himself in the 560s. As the Egyptian orthodox thinker most fully armed with the weaponry of classical philosophy and logic, Philoponus faced the paradox of how the coming of one ideology involves an attempt to obliterate its predecessor, whether in the Christianization of Egypt itself or in the refusal to accommodate Cyril's thought to Constantinopolitan dictates. He also, we should remember, was looking back at a finite past, the past of part of a created planet, not an infinite one, as he had already propounded twenty years before. In interweaving his most up-to-date arguments with examples drawn from Egypt, Philoponus showed his awareness of the predicament of the newest of faiths in the oldest of lands.

¹⁴ Sorabji, *Philoponus* (above, n.5) 40; H. Chadwick, *ibid.* 55; K. Ver-rycken, 'The development of Philoponus' thought and its chronology', in R. Sorabji, ed., *Aristotle transformed* (London 1990) 233-274.

"EMPERORS, CONSULS, AND PATRICIANS:
SOME PROBLEMS OF PERSONAL PREFERENCE,
PRECEDENCE AND PROTOCOL"

RALPH MATHISEN / COLUMBIA S.C.

Anyone who studies the highest levels of senatorial status during the later Roman Empire quickly gains familiarity with the consulate and the patriciate, the two highest ranks to which senators and potentates could aspire¹. It was no accident that neither had any specific official duties associated with it, and both were granted at the whim of the emperor. Their position at the peak of a senatorial cursus only emphasized the role of the emperor as the bestower of rank and status. The most influential of these status conscious senators sometimes sought, and gained, special exceptions and preferment from the emperors which allowed them to attain even higher status, at the expense of their fellows.

Three laws in particular survive which detail the relative status of the consulate and the patriciate. A study of these decrees can

¹ On the patriciate, see T.D. Barnes, "Patricii Under Valentinian III", *Phoenix* 29 (1975) pp. 155-170; Stephen Brassloff, "Patriciat und Quaestur in der römischen Kaiserzeit", *Hermes* 39 (1904) pp. 618-629; Wilhelm Ensslin, "Aus Theoderichs Kanzlei. 1. Zur Formula Patriciatus in Cassiodors *Variae* VI 2", *Würzburger Jahrbücher* 2 (1947) pp. 75-85 and "Der konstantinische Patriziat und seine Bedeutung im 4. Jahrhundert", *Mélanges Bidez* 1 (1934) 361-376; Wilhelm Heil, *Der konstantinische Patriziat*, Basler Studien zur Rechtswissenschaft 78 (Basel / Stuttgart, 1966); B. Kubler, "Patres, Patricii", Pauly-Wissowa-Kroll, *Real Encyclopädie* 18.4 (1949) col. 2231-2232; G. Magliari, "Del Patriziato Romano dal Secolo IV al Secolo VIII", *Studi e Documenti di Storia e Diritto* 18 (1897) pp. 153-217; W. Ohnsorge, "Der Patricius-Titel Karls des Großen", *Byzantinische Zeitschrift* 53 (1960) pp. 300-321; G.B. Picotti, "Il 'patricius' nell' ultima età imperiale e nei primi regni barbarici d'Italia", *Archivio Storico Italiano* 9 (1928) pp. 3-80; and E.A. Stuckelberg, *Des constantinische Patriciat. Ein Beitrag zur Geschichte der späteren Kaiserzeit*, (diss. Zurich) (Basel / Geneva, 1891).

give some useful insights into the constant jockeying for precedence which existed at the very highest levels of the senatorial aristocracy². For one must suppose that such enactments were meant to cause some change in accepted practices for determining priority: it presumably would have been pointless to issue a law which merely confirmed existing accepted practices. Moreover, even if these decrees gave the appearance of benefiting an entire class of individuals, one often can suggest that there was one particular person whose status was meant to be increased. Finally, it also is possible sometimes to suggest that there also were some particular persons whose status was intended to be degraded by means of such regulations. All three laws followed the same general format: after a statement of customary practice, they proceeded to promulgate some exceptions to or expansions upon it.

The first such statute appeared in 382, when Gratian decreed (*C.Th.* 6.6.1, to the *praefectus urbi Romae*, 1 April 382):

We have decreed by indisputable authority that all the foremost dignities yield to the consulate.

1. But, in order that the consulate have precedence over all the eminences of dignities in every act, opinion and gathering of the senatorial order, if anyone has become prominent through the consulate and the prefecture or the military generalship, there already is no doubt that he is to be preferred to a consular.
2. If it should chance, moreover, that the splendor even of the patriciate is added to these two claims on precedence, who can doubt that a man of this stature should stand out among the others? Nor, indeed, can one honor alone be given preference to two or more, as long as some dignity from those, which have been designated, is associated with the consulate³.

² For discussion, see Jones, *LRE* pp. 534-535.

³ "universa culmina dignitatum consulatui cedere evidenti auctoritate decernimus. sed ut consulatus anteposendus est omnibus fastigiis dignitatum, in omni curiae senatoriae actu sententia coetu, si quis consulatu et praefectura vel culmine militari conspicuus est, pridem consulari praeferendus haud dubio est. porro si contigerit, ut ad duas has praerogativas etiam patriciatus splendor addatur, quis dubitet huius modi virum praeter ceteros eminere? neque enim unus tantum honor potest duobus aut pluribus anteferri, dummodo consulatui ex his, quae designatae sunt, dignitas quaecumque societur".

As was often the case with such regulations, one might suspect that the law was intended to refer to some particular case or cases⁴. The first clause seems merely to reiterate, or perhaps to formalize, a policy that the consulate linked with a prefecture or mastership of the soldiers would outrank the consulate alone. It is difficult, however, to find any significant contemporary instances to which this clause would apply⁵.

It may be, therefore, that the function of the first clause was rather to establish the principle of linking various dignities together for the purpose of establishing precedence. This principle then was expanded in the second clause, in order to augment the status of individuals who had been consul, master of soldiers or prefect, and patrician as well. And there are, in fact, several patricians known from this period who meet these qualifications and who might have benefited. A rather remote possibility, for example, would be Domitius Modestus, consul in 372 and prefect of the east 369-377; he (or a homonym) is named as a patrician in the *Patria constantinopolitaneos* (*PLRE I* pp. 605-8; *Patria* 1.63, 67).

A more likely prospect, perhaps, is Fl. Taurus, consul in 361, praetorian prefect of Italy and Africa 355-361, and patrician c. 354/5 (*PLRE I* pp. 879-880). He, at least, was still alive in the 390s, and he had some very influential children, including Euty-chianus (cos 398) and Aurelianus (cos 400). Another is Fl. Hypatius, consul in 359, praetorian prefect in 382-383, and patrician by 371/2 (*PLRE I* pp. 448-9). The date of his prefecture is instructive: the same year as the issuance of the law in question⁶.

The law would have allowed Hypatius, and Taurus, for that matter, to outrank any ex-prefect who had held the consulate

⁴ See Barnes, "Patricii" p. 161, "the emperor presumably had particular individuals in mind". He suggests (pp. 161-163) that the individual who benefited was Fl. Merobaudes, consul in 377 and 383. This Merobaudes, however, did not have a firmly attested patriciate.

⁵ Barnes, "Patricii" p. 161, can cite only Fl. Eucherius, consul in 381 — the preceding year — as an individual who conceivably might have lost status (he only had been *comes sacrarum largitionum*), and he only to the consuls of 382.

⁶ Although it would appear that the law does antedate Hypatius' entrance to the prefecture by a few months: see *PLRE I* p. 449.

before 359 or 361 respectively, but did not have the patriciate. One such may have been Naeratius Cerealis, prefect of Rome in 352-353, consul in 358, and still alive in the late fourth century (*PLRE I* pp. 197-9). Others possibilities would include Fl. Arbitio, *magister equitum* in the 350s until 361, and consul in 355 (*PLRE I* pp. 94-5); Q. Flavius Maesius Egnatius Lollianus *signo* Mavortius, PVR 342, consul in 355, PPO I11 355-6 (*PLRE I* pp. 512-4); and Aco Catullinus *signo* Philomathius, PPO in 341, PVR in 342, and consul in 349 (*PLRE I* pp. 187-8).

It is important to note that this law did not establish an absolute status for the patriciate itself. In this regard, it only applied to individuals who already had been both consuls and either prefects or masters of soldiers. More broadly, it introduced the concept that accumulations of dignities could be considered in establishing precedence, a concept which was to be used to great effect later.

The next indication of the legal status of the patriciate comes in a law of 17 August 399 condemning the eunuch Eutropius, which among other things, stated, "Let him understand that he has been stripped of the dignity of the patriciate and of all the lesser [dignities], which he polluted by the perversity of his nature"⁷. This passage would seem to imply, at least, that the consulate, which Eutropius also held at this time, was included among the "lesser dignities", and that it therefore was outranked by the patriciate.

During the reigns of Theodosius II and Valentinian III there appear two laws dealing with senatorial status. Although they appear to be interrelated, they also conflict on some important points.

An undated law issued "to the senate of the city" in the names of Theodosius II and Valentinian III decreed not only that the precedence of consuls was determined by the date of the earliest consulate, rather than how many consulates had been held, but also that the date of the granting of a patriciate could not be used to establish the relative status of ex-consuls (*C.J.* 12.3.1, addressed

⁷ "patriciatus etiam dignitate atque omnibus inferioribus spoliatum se esse cognoscat, quas morum polluit scaevitate" (*CTh* 9.40.17).

"ad senatum urbis..."):

In antiquity it was decreed, with regard to consular men, that those who are indeed equal in their distinction should take precedence over others honored by the supremacy of the [consular] robe itself through consideration only of their chronology.

1. Who indeed ought to have priority in one and the same kind of dignity if not he who obtained the dignity first? Because the [one who gained it] later, even if he alleges his leading role in the same honor, nevertheless ought to yield to a person who was consul at a time when he himself was not.
2. This, too, should be observed if someone attains the height of the consulate on a repeated occasion: repeated fasces in fact often confirm the virtues of a deserving man, they do not augment them, because a dignity cannot outrank itself.
3. But if some earlier consul, who had been outranked by a later consul with the patriciate, should obtain the patriciate afterwards, it is fitting that he who gained the patriciate earlier be outranked, after the other man has been endowed with the honor of patrician rank⁸.

As usual, the enactment began with established precedent: the rank of consulars ordinarily was determined by the date of the consulate. The first clause of the law then dealt, it seems, with the relative "importance" of consuls as contrasted to the dates of their consulate. It may be that *consules priores* had been claiming precedence over *consules posteriores* of an earlier date. This stipulation may have some particular case or cases in mind, but there would be so many possibilities that it would be difficult to

⁸ "antiquitus statutum est consularibus viris ceteros quidem honoratos ipsius trabeae summitate, pares vero infulis consideratione tantum temporis anteire. 1. quis enim in uno eodemque genere dignitatis prior esse debuerat, nisi qui prior meruit dignitatem? cum posterior, et si eiusdem honoris praetendat auspicia, cedere tamen illius temporis consuli debeat, quo ipse non fuerit. 2. hoc observando et si iterata vice fastigia consulatus aliquis ascenderit: repetiti etenim fasces virtutes saepe meriti comprobant, non augent, quia nihil est altius dignitate. 3. quod si quis prior consul, posteriori consuli eidemque patricio posthabitus, patriciatum postea consequatur, vinci eum oportet qui prior meruit patriciatum, postquam iste honore patriciae dignitatis decoratus est". The law customarily has been dated to 24 Feb. 426 (Seeck, *Regesten* pp. 137, 352), and assumed to have been addressed to the senate at Rome. Barnes, "Patricii", p. 167, however, suggests an eastern origin circa A.D. 437 or later.

attempt to identify those concerned.

The second clause is more clearly concerned with specific cases. It would affect individuals who had held dual consulates. Now, there were only two non-imperial individuals who held more than one consulate during the reigns of Theodosius II and Valentinian III: Fl. Aetius (consul in 432 and 437, as well as 446) and Petronius Maximus (consul in 433 and 443)⁹. The law would have been detrimental to them: their second consulates would not have enhanced their status. They now would be outranked by anyone whose consulate fell before their respective first consulates. One might suggest, moreover, that the date of Aetius' second consulat, 437, gives a *terminus post quem* for the law¹⁰. If it had been issued earlier, it would have been dealing with purely hypothetical cases¹¹.

The third clause went even further. Along with its implication that any consul with the patriciate outranked any consul without the patriciate, its primary purpose was to establish that precedence among those with both the consulate and the patriciate would henceforward be determined by the date of the consulate, not the date of the patriciate. If the law were issued after 443, this consideration would add insult to injury for Petronius Maximus: he now also would be outranked by any ex-consul who also had the patriciate¹². Aetius' status, however, would continue to be determined by the second clause, as he already had the patriciate as of 435, and, as argued above, the law must have been issued in 437 or later.

Both Aetius and Maximus, the only individuals who would have been affected by the second clause, were westerners, and the

⁹ There were no easterners with second consulates; see Barnes, "Patricii" pp. 166-167.

¹⁰ As suggested by Barnes, "Patricii" p. 167.

¹¹ As, apparently, assumed by Seeck, *Regesten* pp. 137, 352, on the basis of comparison with *CTh* 6.2.25 (24 February 426).

¹² Maximus he did not become a patrician until c.445, at which time this clause of the law would cease to affect him, indeed, at which time this clause of the law would benefit him. If the law had been issued with him in mind, therefore, it must have been issued between 443 (the date of his second consulate) and c.445 (the date of his patriciate).

new rules would have been detrimental to their status. This consideration alone has been used to suggest an eastern origin for the law¹³. The case regarding Aetius becomes especially interesting in light of his visit to Constantinople in 437, where his presumed precedence on the basis of his second consulate may have been a matter of real concern.

The third clause of the law, however, that involving the patriciate, is more difficult to relate to east/west concerns. If the law dealt with an existing real situation, as one might suspect that it did, it indicates that some person or persons had been claiming precedence over individuals with earlier consulates on the basis of their earlier holding of the patriciate¹⁴.

In the west, for a number of years before c.445, the only person who certainly held the patriciate was Aetius, and he did not need an early patriciate to claim precedence: his second consulate allowed him to do so to greater effect¹⁵. Any claims of Aetius to precedence in this regard had been dealt with in clause two; the third clause would not have detracted from Aetius' status in any way; indeed, it only confirmed Aetius' right to precedence over earlier consuls on the basis of his holding of the patriciate.

There are no other known possible cases where western, or eastern versus western, precedence could have been changed by this quibbling over dates of the patriciate. Indeed, as of the early 440s, there were scarcely any western patricians at all, for patriciates until this time had come to be very sparingly granted there, since circa 415 only to the highest ranking master of soldiers. So

¹³ See Jones, *LRE* p. 1225 n. 28 and Barnes, "Patricii" p. 167.

¹⁴ See Barnes, "Patricii" p. 166, "if it be presumed that the enactment deals with a real situation..." There seems to have been no doubt, by this date, that anyone with a consulate and a patriciate outranked someone with just a consulate, no matter what its date. It is possible, of course, that the law dealt with a potential, not a real, circumstance. The fasti indicate that at this time the emperors were beginning to grant additional patriciates. Ex-consuls would have had a very real concern that existing orders of ranking might have been disturbed as a result, and this clause in the law could have been an attempt to preempt such worries.

¹⁵ See Table below, and Barnes, "Patricii" pp. 165-166, who also notes that when Aetius "was the only *patricius*, he was merely *patricius noster*. But when other *patricii* existed, he became *magnificus vir parens patriciusque noster*".

the stress on the date of patriciates would have been essentially pointless in the west. It might be better, therefore, to look elsewhere, and especially in the east, for particular cases which would be affected by clause three.

Past efforts to locate any individuals in the east or west whose status would have been changed by the law have been unsuccessful¹⁶. There is, however, at least one candidate not previously considered: Fl. Taurus Seleucus Cyrus, consul in 441 and patrician by 439/441. If precedence had been determined by the date of the patriciate, he could have outranked several earlier consuls (depending on the dates of their patriciates), including Florentius (cos 429, patrician by 444/8), Areobindus (cos 434, patrician by 447), Senator (cos 436, patrician by 446/7), and Anatolius (cos 440, patrician by 447).

Cyrus had been an individual of great influence, having succeeded in the 420s to Antiochus' position of influence over Eudocia. He could have become a patrician at any time during that period. But in the early 440s — apparently soon after 18 August 441, when he is last attested as prefect — he was dismissed, exiled, and made, in 443, bishop of Cotyaeum (in Phrygia). This would have given his rivals the opportunity to realign senatorial status to their advantage, and his detriment.

This would place the law, very probably, in late 441 or in 442¹⁷. Such a date would mean that the only westerner affected, and degraded, would have been Aetius, for only he would have held a second consulate by this time. The law would have allowed all eastern patricians and ex-consuls who had received the consulate before 432 to take precedence over Aetius. Fl. Taurus (consul in 428, patrician by 433) certainly fits this category. Others, such as Florentius (consul in 429, patrician by 444/448), may have as

¹⁶ "It is impossible to discover a single pair among the attested *patricii* whose relative standing would certainly have been altered by the law" (Barnes, "Patricii" p. 168).

¹⁷ The issuance of the law after Cyrus' consecration as bishop would have been pointless, it would seem, for as a cleric, he would no longer exercise secular status. He did, however, abdicate his bishopric after the death of Theodosius II in 450.

well. The law, therefore, also may have had a secondary goal of putting in his place the upstart western general who had claimed precedence over eastern potentates in 437 on the basis of his second consulate.

Even if this discussion of dates of the patriciate had no bearing on western rules of precedence, the reiteration of the significance of the patriciate in this law may well have caused some discontent in the west: it would have allowed any eastern consul, no matter how recent, who had the patriciate to outrank all the western consuls, who as of this time seem not to have had ready, or any, access to the patriciate...

It may well be, moreover, that there is a connection between the issuance of this law and the spate of eastern patriciates granted in the 440s. Any ex-consul who wished to retain preeminent status would have to have the patriciate, and a large number of them strove to do so. As can be seen in the Table, of the 34 non-imperial ordinary consuls between 428 and 453?, no less than 19 are known to have become patricians. Even more significantly, of 15 eastern ordinary consuls during this period, 10 became patricians. A number of the others seem to have died by the mid-440s, when the grants began¹⁸.

It also may be that the issuance of this law also had a more immediate result. In the west, this law was superseded by a law of 13 March 443, which subtly redefined Gratian's earlier law on status so as to allow a dual consulate to outrank any single one, even if the single one was earlier and had been associated with a patriciate¹⁹. The law, issued at Rome in the names of Theodosius II and Valentinian III and entitled "On Dignitaries, and Who is to be Preferred in Rank", read (*Nov.Val.* 11 [*De Honoratis et quis in gradu praeferatur*], issued to Storacius, *praefectus urbi*

¹⁸ The five eastern consuls not attested as patricians are 1) Fl. Dionysius (cos 429) (II 365-6), last attested 435/440; 2) Antiochus Chuzon (cos 431) (II 103-4), died 438/444 (in 435 as "gloriosissimus"); 3) Valerius (cos 435) (II 1145), brother of Eudocia, still alive c.455; 4) Fl. Anthemius Isidorus (cos 436) (II 631-3), son of Anthemius 1, dead by c. 446/7; and 5) Fl. Eudoxius (cos 442) (II 412-3), poorly known.

¹⁹ Jones, *LRE* p. 1225 n. 28, suggests that this law "refers to Gratian's law as the last enactment on the subject".

Romae, 13 March 443):

It is fitting for Our Clemency to act and struggle zealously, so that we may sanction whatever is useful for augmenting the renown of the consular dignities, which we even have assumed freely for ourselves on account of their magnitude and our reverence for antiquity.

1. And because it certainly was decreed by a law of our divine ancestor Gratian, which venerable constitution gave a defined ranking to the highest dignities, that if the honor of the patriciate and the consular insignia were united, joined to each other by the merits of one person, then they should make more prestigious the individual to whom both had fallen rather than one who appears to have obtained the glory of one or the other honor, [for this reason] we deemed it reasonable and just that whoever has deserved to acquire a second consulate should be preferred to those who filled the office once. Because if the addition of another dignity overcomes just one alone, by how much more should the duplicated insignia of such a great attainment and the ornaments of a doubled curule chair be preferred to fasces attained but once, Storacius, most dear and loving illustrious parent?
2. Therefore, your exalted magnitude also should recognize that it is decreed by this general law, which it will be fitting to promulgate by published edicts, that whoever has deserved to ascend to consular office for a second time will be preferred to those who gave their name to the fasti in only one year, even though they obtained the consulate with the patriciate likewise before, at an earlier time. Indeed, this [consular] dignity, which seems to acquire a certain grace also in the August name, granted for a second time to private persons, without any consideration of the date of bestowal, rightly excels all the honors²⁰.

²⁰ "studiose niti atque agere clementiam nostram decet, ut quidquid ad cumulandum consularium titulorum nomen proficit sanciamus, quos pro sui magnitudine ac reverentia vetustatis etiam nobis libenter adsciscimus. et quoniam certum est lege divi parentis nostri Gratiani cautum, quae amplissimis dignitatibus definitum venerabilis constitutio ordinem dedit, ut patriciatus honor et infulae consulares, si copulata sibi unius personae meritis iugantur, cum, cui utrumque conti-

The parallels between the two clauses of this law, and the second and third clauses of the previous law, are striking. To the suggestion that a second consulate merely "validated" the first one, this law responded with an argument from antiquity, ingeniously reinterpreting the Gratianic law's discussion of the significance of a multiplicity of offices: if a consulate plus a patriciate outranked a consulate, then a consulate plus a consulate likewise should outrank a single consulate²¹.

And as for the rejection of the assumption that a patriciate plus a consulate outranked a double consulate, the law drew upon the association of the consulate with the emperorship: here, one needs to recall that patriciate carried with it the title "pater Augusti". Someone, apparently, had put a good deal of thought into devising logical responses to the decrees of the eastern law. The parallels would seem to be too pointed to be purely accidental.

The law would allow someone with two consulates, and apparently without the patriciate, to outrank 1) someone with an earlier consulate or 2) someone with the consulate and the patriciate²². If there were some particular beneficiary, the only known candidate would be Petronius Maximus, consul in 433 and 443, but not yet patrician as of 443²³. Given that the law was issued in

gerit, potioem faciat illo, qui ex his alterius honoris tantum fulgorem consecutus videtur, plenum rationis et aequitatis putavimus, ut quisque bis consulatus adipisci meruisset insignia praeferatur his, qui semel functi sunt hoc honore. quod si alterius adiectio dignitatis hanc solam superat, quanto magis duplicatae tanti suggestus infulae et curulium ornamenta geminarum obtentis semel anteferenda sunt fascibus, Storaci p.k.a.a. inlustris igitur et praeclata magnitudo tua hac nos generali lege sanxisse cognoscat, quam propositis edictis vulgare debet, ut quisque consulare fastigium secundo conscendere meruerit illis etiam praeferatur, qui uno anno fastis nomen dederunt, quamvis ante priore tempore consulatum cum patriciatus pariter sunt adepti. ea enim dignitas, quae nomini quoque Augusto quoddam decus videtur acquirere, secundo delata privatis personis absque superioris praescriptione temporis iure universis honoribus antecelset.

²¹ Twyman, "Aetius" p. 501, however, refers to this as "rather faulty reasoning".

²² The law does not specify that the person with two consulates also was to have the patriciate, and it appears that for a short period between 443 and 445 Maximus did not yet have it (*PLRE II* p. 750).

²³ *PLRE II* pp. 749-751. Fl. Aetius was the only other non-imperial dual holder of the consulate (432 and 437), but he also had been patrician since 435 (*PLRE II* pp. 21-44), so he would benefit only from the first clause.

433, the very year of Maximus' second consulate, the association of this law with Maximus becomes even more likely.

With this being the case, the question now becomes: whom would this law allow Maximus to outrank? Past discussions of this question have assumed that there was some one particular person in mind. If this is so, then it would have been targeted at some person who had not only a pre-433 consulate, but also the patriciate.

Several westerners have been suggested as possibilities. They include Fl. Avitus Marinianus (cos 423)²⁴, on the basis of a possible patriciate cited in a sixth-century forgery, Sigisvult (cos 437)²⁵, on the basis of a patriciate first attested perhaps as early as 446, and even Aetius himself²⁶. Marinianus does qualify on the basis of his earlier consulate, but his patriciate is gravely in doubt, but as for Sigisvult, Maximus would have needed only the second clause to outrank him²⁷. The only other non-imperial western consuls who might qualify and who might have been still alive, but who are not known to have been patricians, include Anicius Acilius Glabrio Faustus (cos 438)²⁸, Fl. Ancicius Auchenius Bassus (cos 431)²⁹, and Agricola (cos 421)³⁰.

²⁴ Briggs L. Twyman, "Aetius and the Aristocracy", *Historia* pp. 480-503 at p. 503; see *P.L.R.E. II* pp. 723-4. There is grave doubt, however, about his patriciate, attested only in an early sixth-century forgery; and even if he did become patrician, it would not have been before 448 (*I.L.S.* no. 1285).

²⁵ Barnes, "Patricii" pp. 158-9. It might be noted, however, that if Sigisvult's patriciate had predated that of Aetius, this law also would allow Aetius, as well as Maximus, precedence over Sigisvult. It is unclear what would happen to the patriciate of a western first master of soldiers if he retired or was demoted: all known examples died in office!

²⁶ For discussion and refutation, see Twyman, "Aetius" pp. 501-502.

²⁷ Even if Marinianus did ultimately obtain the patriciate, he did not have it as of 448; see Barnes, "Patricii" pp. 158, 163, citing Dessau, *I.L.S.* no. 1285. As for Sigisvult, for him to be the target, one must assume, if not a western origin for *C.J.* 12.3.1, at least that its specification that consuls with the patriciate outranked other consuls was accepted in the west. The *novel* of 443, however, indicates that neither was the case.

²⁸ *PLRE II* pp. 452-454, last attested in 442.

²⁹ *PLRE II* pp. 220-1, last attested in 435; he, too, appears in the forged *Gest. Xyst.*

³⁰ Perhaps son of patrician Philagrius (*PLRE II* p. 36, cf. *Sid. Carm.* 7.156-7, "gentisque suae te teste, Philagri / patricius resplendet apex").

What has not been considered, however, is that the law may have had easterners in mind³¹. That this was the case becomes almost inescapable if one accepts the date and eastern origin proposed above for *C.J.* 12.3.1 (which acceptance, conversely, would imply that the *novel's* target would not have been a westerner). Easterners whom Maximus would outrank now, but not before, include Fl. Taurus (cos 428, patrician by 433) and the recently disgraced Fl. Taurus Seleucus Cyrus (cos 441, patrician by 439/441). Other possibilities, depending on whether they had their patriciates in 443, include Florentius (cos 429, patrician by 444/8), Areobindus (cos 434, patrician by 447), Senator (cos 436, patrician by 446/7), and Anatolius (cos 440, patrician by 447). These many possibilities could suggest that Maximus was concerned with his status in the east as well as in the west.

And other western senators, too, might have had the same concern. As already noted, before c.443, the only certainly attested living western patrician anyway was Aetius. So a western law of 443 weakening the significance of the patriciate could only certainly have affected one westerner: Aetius. But his status was already determined by his dual consulate. A number of eastern ex-consuls, however, did hold the patriciate, and they would have outranked all western consuls of any date. It may well be, therefore, that even if the law had some particular benefit for Maximus, it also had more comprehensive aspects, and was intended to override both of the objectionable (to the western mind) aspects of the eastern law, that is, the disavowal of the significance of second consulates and the use of the patriciate to outrank earlier consuls³².

The eastern law, even if it was, in part, initially aimed against Aetius, just very shortly afterward also would have denied Maximus his hard-won new status as a double consul. The stress on the patriciate also would have aroused the ire of other western ex-consuls without the patriciate. This case would have presented one of the few instances in which the interests of virtually all high-

³¹ Barnes, "Patricii" p. 159, for example, assumes the law only had westerners in mind.

³² Indeed, westerners without access to the patriciate may have seen second consulates as a substitute way of enhancing their status.

ranking western potentates would have been united. Small wonder, then, that the western response was so rapid. The only western loser, in fact, may have been the aforementioned Sigisvult — and he was just a barbarian³³. In this manifestation, the law would have been aimed at giving westerners — who hitherto had not had access to the patriciate — priority over easterners in general — who did³⁴.

But if this was the case, a mere law hardly would have solved the problem. The easterners would not have ceased to claim precedence just on the basis a western law, especially when they had a perfectly good eastern one to the contrary. Westerners apparently became increasingly desirous of the added status that the patriciate could bestow. The pressure eventually became so great, it would appear, that Valentinian eventually was compelled to give in. It probably is no accident that in the mid 440s a number of senatorial, rather than military, patricians finally begin to appear in the west. Maximus himself, not surprisingly, was one of the first³⁵.

This race for status seems to have been matched in the east, where, as noted above, a number of other high-ranking senators also became patricians at the same time. The ultimate result of this legislation, therefore, even if it was designed to benefit just a few individuals, was a race to obtain the patriciate by all senators of the highest rank throughout the empire.

As for the patriciate as an institution, these rulings make a few points worth mentioning. For one thing, none of them assigns the patriciate any absolute ranking. It only is considered in conjunction with other honors, usually the consulate. Valentinian's novel

³³ This, of course, would require Sigisvult to have had the patriciate as of 443.

³⁴ This consideration might explain why Maximus did not seek an otherwise simple solution to his dilemma: a grant of the patriciate (discussed by Twyman, "Aetius" p. 502). This would have given him precedence, even on the eastern criteria, over all post-433 consuls. This may not have been done because 1) the patriciate still was seen as reserved for the first western master of soldiers, and 2) his first consulate still would have post-dated that of others. Additionally, the fact that this was not done could be used as an argument that Sigisvult, whom a patriciate would have allowed him to outrank on eastern grounds, was not his target.

³⁵ He was patrician by 10 December 445: *Nov.Val.* 19.

of 443 had asserted, wrongly, that Gratian's law had established that a consulate and patriciate linked outranked one or the other. Gratian's law had in fact done no such thing: it only considered the patriciate as an appendage of the consulate. Nevertheless, Valentinian's statement can be taken as an indication of the independent contemporary extraordinary status of both, even if it does not specify how they ranked vis-à-vis each other.

So this far, then, the only legislation touching on the status of the patriciate *per se* is that of 399, which had suggested that the patriciate was the highest ranking *dignitas*. But this inference is, in fact, consistent with the laws of the early 440s, for it explains why the holding of the patriciate continued to be of such great importance for determining the status of ex-consuls: all ex-consuls who were patricians, according to the eastern ruling, outranked all ex-consuls who were not. Here, too, it was the patriciate, not the consulate, which was the determining factor. As for cases of patricians who did not have the consulate, the question simply never arose.

Finally, the assertion that the date of the granting of the patriciate was of no consequence in these contexts do serve to suggest that in other contexts it was important. And, indeed, it should be no surprise if the status-conscious senators were only too aware of who had received a patriciate when, even if the only manifestation of such a ranking was seen in the seating order at a banquet.

That this was the case is suggested by a curiosity from the reign of Leo. Both Jordanes and count Marcellinus, in their discussion of Aspar's murder in 471, refer to him as "primus patriciorum"³⁶. This would suggest not only that there was some sort of official, or unofficial, ranking of patricians according to status, but also that such a ranking meant something³⁷. After all, Aspar, who had

³⁶ Marcel. *Chron.* s.a. 471; Jord. *Get.* 239. At the time, Aspar was also "first man of the senate" (Joh. Mal. *Chron.* 371; *Chron. pasch.* s.a. 467): *P.L.R.E.* II, p. 168, interprets this to mean that he was "the eldest surviving former consul".

³⁷ Later on, there was a "first patrician" known as the "protopatricius": see Oikonomides, *Listes* pp. 294-5.

been consul in 434, also had been a patrician since 451 at the latest. No earlier patricians are attested as being alive anywhere near 471³⁸.

³⁸ Indeed, no earlier patricians are even attested as being alive much after 450. Ardabur, whose patriciate is first attested in 453, was murdered with his father Aspar in 471. If the term "primus patriciorum" had a temporal significance, it therefore would indicate that Aspar's patriciate pre-dated Ardatur's.

FIFTH-CENTURY PATRICIANS BEFORE 455

Name	Offices	Patriciate
EAST		
Theodosius II (402-450)		
Anthemius 1	E CSL 400, PPOOr 405-414, Cos 405	Patr by 406
Aurelianus 3	E Mag. Off., QSP, PvC, PPOr 399, Cos 400, PPO 414-6	Patr by 415
Lausus 1	E PSC 420, Patr (Cod37, Dunlap 196)	Patr c.420
Antiochus 5	E Cubic 404-14, PSC&Patr c.421	Patr by 421
Procopius 2	E Dux 422, Patr&MVMO 422-4	Patr 422
Helion 1	E Comes&MagOff 414-427	Patr 424/425
Taurus 4	E Cos 428, PPOOr 433-4, Patr 433/4, PPOII 445, d449	Patr by 433
Merobaudes	W Com.cons. 435, Patr ?437 in east, MVM 443	Patr ?437
Cyrus 7	E PVC 426, PVC II&PPO 439-441, Cos 441, Bish 443	Patr 439/41
Florentius 7	E PVC 422, PPO 428-430, Cos 429, PPO 438-9	Patr 444/8
Senator 4	E Cos 436	Patr by 446/7
Areobindus 2	E Comes E 422, Cos 434, MVM 434-49, Patr-447, d449	Patr by 447
Fl Anatolius 10	E MVM E 433-c.446, Cos 440, Patr 447, MVM 450-1	Patr by 447
Nomus 1	E MagOff 443-6, Cos 445	Patr 448
Theodosius II or Marcian		
Antiochus 10	E PPO Or 448	Patr 448/451
Fl Zeno 6	E MVMO 447-51, Cos 448	Patr 448/451
Protopogenes	E PPO, PPO II 448-449, Cos 449	Patr 449/451
Aspar	E Comes&MVM 431-471, Cos 434,	Patr by 451
Marcian (450-457)		
Anthemius 3	E Comes 453/4, MVM 454-67, Cos 455, Aug 467-72	Patr c.454
Theodosius II, Marcian, or Leo		
Ardabur 1	E Praetor 434, Cos 447, MVMO 453-66	Patr by 459

WEST

Honorius (395-423)

Iovius 3	W PPOII 407, PPOIt&Patr 409 (twice)	Patr 409
Dardanus	W Cons., Mag.scrin., QSP, PPO I, Patr&PPO II 412-3	Patr by 412
Constantius 17	W MVM 411-21, Patr 415, Cos 414, 417, 420, Aug 421	Patr 415-21
Sabinianus	W Patr (& MVM) c.409/22	Patr 409/22
Asterius 4	W Patr&MVM 420/422	Patr 420/22

Valentinian III (425-455)

Felix 14	W Patr&MVM 425-30, Patr&Cos 428, d.430	Patr 428-30
Bonifatius 3	W Tr 417, Com 423-5, Com.dom. 425-7, Patr&MVM 432	Patr 432
Aetius 7	W MVM 433-54, Patr 435, Cos 432, 437, 446 d.454	Patr 435-54
Maximus 22	W CSL, PVR, PPO 421/39, Cos 433, PPOII 439, Cos 443,	Patr 443/5
Sigisvultus	W Comes&MVM ?437/440-8, Cos 437	Patr by 446
Fl Albinus 10	W PVR 426, PPO 440, PPO II 443, Cos 444	Patr 445/6
Firminus 2	W PPO W 449-52	Patr 449/51
Val Adelfius 3	W PVR, Patr., Cos 451	Patr by 451
Opilio 1	W MagOff 449-50, Cos 453, ?PVR&Patr post-450	Patr after 450
Boethius 4	W PPO 454, Patr (Chr.Min., Sund. 57), d. 454	Patr by 454
Olybrius 6	W Patr ?455, Cos 464, Aug 472	Patr 455?

"LEO, ANTHEMIUS, ZENO, AND EXTRAORDINARY SENATORIAL STATUS IN THE LATE FIFTH CENTURY"¹

RALPH W. MATHISEN / UNIV. OF SOUTH CAROLINA

The period c.457-491 brought great changes to both the eastern and western sections of the Roman Empire. The dynasty of Valentinian and Theodosius, established in 364, had provided some regularity of imperial succession to both the east and west for nearly a century. But the deaths of Valentinian III in the west in 455, and of Theodosius II in 450 and Marcian in 457 in the east, brought this appearance of stability to an end. In the west, one then encounters a series of nine "shadow" emperors, none of whom ruled for more than a few years.

In the east, on the other hand, Marcian's successor, the tribune Leo, obtained the throne as the candidate of the master of soldiers Aspar². In 466, the Isaurian chieftan Tarasicodissa, otherwise known as Zeno, appeared in Constantinople and soon began to make a name for himself. He married Leo's daughter Ariadne, and a son, Leo II was born in 467³.

In the same year, Leo named the patrician and master of soldiers Anthemius to be emperor of the west, where there had been an interregnum since the death of Severus in 465. As the son-in-law of the previous emperor Marcian, Anthemius would have offered at least some semblance of a connection to the old dynasty. Meanwhile, in the east, the elder Leo died in 474. Young Leo II then became emperor, and later in the same year his father Zeno was made co-emperor⁴. Little Leo did not last long after-

1 This research was supported by a fellowship from the George A. and Eliza Gardner Howard Foundation. My thanks, also, to Profs. Barry Baldwin, Timothy Barnes, and Walter Kaegi for providing helpful suggestions and criticism.

2 For all of these personages, see the appropriate entries in *PLRE II*.

3 For Leo's son, see Gilbert Dagron, "Le fils de Léon Ier (463). Témoignages concordants de l'hagiographie et de l'astrologie", *Analecta bollandiana* 100 (1982) pp. 271-275; see also David Pingree, "Political Horoscopes from the Reign of Justinian", *Dumbarton Oaks Papers* 30 (1976) pp. 135-150

wards.

All three of these non-dynastic emperors, Leo, Anthemius, and Zeno, had come to power under somewhat irregular circumstances, and all three had reason to feel shaky on the throne. All three also introduced some innovations which were intended to strengthen their positions. Some of these measures involved grants of extraordinary status to individuals whose support they needed or desired. A detailed investigation of them will suggest that, at least in some regards, eastern and western practices paralleled each other, even in the 470s, to a greater degree than has previously been thought.

During the Later Roman Empire, Roman senators and potentates became ever more status conscious as they competed with each other for rank and status. Senators looked to the emperor as the bestower of this status. The variations among the ranks of different senators became increasingly finely defined. The distinctions among *virī clarissimi*, *virī spectabiles*, and *virī inlustres*, for example, are well known. Other innovations included fine distinctions among the ranks granted to different offices, to the dates of priority of the holding of offices, and to the holding of multiple offices.

Yet one more distinguishing mark was introduced by the granting of strictly honorary titles and offices⁵. One of them was the patriciate, which initially had been introduced by Constantine I (A.D. 306-337)⁶. In its new form, the title no longer was an here-

⁴ See John P.C. Kent, "Zeno and Leo: The Most Noble Caesars", *Numismatic Chronicle* 19 (1959) 93-98. For Zeno, see Bury, *LRE* pp. 389-428; E.W. Brooks, "The Emperor Zenon and the Isaurians", *English Historical Review* 8 (1893) p. 217ff etc; Jones, *LRE* pp. 224-230.

⁵ For the ranking of actual versus honorary offices, see *CJ* 12.8.2, of Theodosius II and Valentinian III (A.D. 440/441), which distinguishes between two kinds of honorary offices, those granted "praesentes a nostro numine sine cingulo" and those granted "absentes ... sine cingulo". They ranked behind offices "in actu", "vacantes... praesentes", and "absentes [with] cingulum". For discussion, see Jones, *LRE* p. 535.

⁶ On the patriciate, see T.D. Barnes, "Patricii Under Valentinian III", *Phoenix* 29 (1975) pp. 155-170; Stephen Brassloff, "Patriciat und Quaestur in der römischen Kaiserzeit", *Hermes* 39 (1904) pp. 618-629; Wilhelm Ensslin, "Aus Theoderichs Kanzlei. 1. Zur Formula Patriciatu in Cassiodors Variae VI 2", *Würzburger Jahrbücher* 2 (1947) pp. 75-85, "Der konstantinische Patriziat und seine Bedeutung im 4. Jahrhundert", *Mélanges Bidez* 1 (1934) pp. 361-376, and "Zum Heermeisteramt des spätrömischen Reiches. III. Der magister utriusque militiae et patricius des 5. Jahrhunderts", *Klio* 24 (1931) pp. 467-502; R. Guillard, articles reprinted in *Titres et fonctions de l'Empire byzantin* (London, 1976) and *Recherches sur les institutions byzantines* vol. 2 (Berlin/Amsterdam, 1967); Wilhelm Heil, *Der konstantinische Patriziat*, Basler

ditary one of a privileged upper class, but became rather an honorary title, held for life, which conveyed very high status⁷. At that time, it was outranked only by the consulate⁸. For the rest of the fourth century, however, the patriciate seems to have been little used⁹. During the fifth century, patriciates appeared more often. Then, toward the end of the fifth century, still another honorary distinction appeared: the honorary consulate.

The uses of the patriciate, and the circumstances under which it was granted, varied greatly¹⁰. Initially, it had been used to reward personal favorites who were otherwise undistinguished, but who had some close connection with the imperial family¹¹. Subsequently, during the first three quarters of the fifth century (as seen in the Table), it was granted only to individuals of illustrious rank, usually consulars or masters of soldiers, in both the east and west.

One variation seems to be that in the west there usually was only a single *patricius et magister militum praesentalis* (or

Studien zur Rechtswissenschaft 78 (Basel/Stuttgart, 1966); B. Kubler, "Patres, Patricii", Pauly-Wissowa-Kroll, *Real Encyclopädie* 18.4 (1949) col. 2231-2232; G. Magliari, "Del Patriziato Romano dal Secolo IV al Secolo VIII", *Studi e Documenti di Storia e Diritto* 18 (1897) pp. 153-217; W. Ohnsorge, "Der Patricius-Titel Karls des Großen", *Byzantinische Zeitschrift* 53 (1960) pp. 300-321; G.B. Picotti, "Il 'patricius' nell' ultima età imperiale e nei primi regni barbarici d'Italia", *Archivio Storico Italiano* 9 (1928) pp. 3-80; and E.A. Stükelberg, *Das constantinische Patriciat. Ein Beitrag zur Geschichte der späteren Kaiserzeit* (diss. Zurich: Basel/Geneva, 1891).

⁷ But for patrician "families" see Sid. Apoll. *Epist.* 5.16.4, where he refers to his and Ecdicius' "utramque familiam ... patriciam" and *Epist.* 2.3.1, congratulating the new patrician Magnus Felix because "in lares Philagrianos patricius apex tantis post saeculis tua tantum felicitate remeaverit". Note also *CIL* 6.1725 = *ILS* 1284, of Fl. Olbuius Auxentius Draucus (*PLRE II* p. 380), described as "v.c. et inl. patriciae familiae viro"; his patrician relative is not known. It clearly was felt that patrician rank reflected added lustre upon an entire family.

⁸ *C.Th.* 6.6.1 (1 April 382).

⁹ Only a few patriciates can be attested with certainty for the fourth century; see Barnes, "Patricii" pp. 169-170.

¹⁰ One of the difficulties in studying the patriciate is that there is no list of patricians included among the otherwise exhaustive collections of fasti at the back of volumes one and two of *PLRE*.

¹¹ There was a long tradition of using the patriciate to raise the status of imperial relatives. Precedents include Julius Constantius, the half-brother of Constantine I and the first known patrician (*PLRE I* p. 226), and Petronius, the father-in-law of Valens (*ibid.* pp. 690-691). Another imperial brother-in-law to be made a patrician is Secundinus, brother-in-law of Anastasius (*PLRE II* p. 986); three of Anastasius' nephews received the honor as well (Probus 26, Hypatius 6, and Pompeius 2: qq. vv. in *PLRE II*).

magister peditum or *magister utriusque militiae*) at any given time, whereas in the east, any number of masters could be patricians concurrently¹². Moreover, in the west, such grantings of the patriciate were clearly associated with the primary mastership, whereas in the east, the grants of each usually were not connected to each other¹³. Nor, in the east, did all masters of soldiers necessarily become patricians¹⁴. And the patriciate also seems, on occasion, to have been granted to ambassadors, that is, to those who spoke on behalf of an emperor¹⁵.

This study will investigate the effects that the granting of these honorary ranks had upon the relationship between the emperors and the senatorial aristocracy during the latter half of the fifth century¹⁶. Just how often, by whom, to whom, and why were

¹² The granting of the title "patrician" to the highest ranking master of soldiers in the west has long been recognized; see Norman H. Baynes, "A Note on Professor Bury's History of the Later Roman Empire", *Journal of Roman Studies* 12 (1922) pp. 207-229; Alexander Demandt, "Magister militum", Pauly-Wissowa-Kroll, *Real-Encyclopädie* supp. 12 (1970) col. 553-790; and Wilhelm Ensslin, "Zum Heermeisteramt des spätrömischen Reiches. III. Der *magister utriusque militiae* et *patricius* des 5. Jahrhunderts", *Klio* 24 (1931) pp. 467-502. The sole attested exception is that of Sigisvult, who was patrician in the mid 440s at the same time that he was *magister utriusque militiae* (presumably subordinate to the patrician Aetius: see *PLRE II* p. 1010). What often has escaped notice is the extent of the practice in the eastern empire as well.

¹³ But note Procopius, of whom Sidonius said (*Carm.* 2.89-90), "*suscipit hinc reducem duplicati culmen honoris / patricius nec non peditumque equitumque magister / praeficitur castris*" [in 422]; and Anthemius, of whom he said (*ibid.* 205-7), "*hinc reduci datur omnis honos, et utrique magister / militiae consulque micat, coniuncta potestas / patricii...*" [c. 455]. In the latter case, *PLRE II* (pp. 96-7) assigns various dates of 454-455 to these honors; Sidonius makes it clear that they occurred at the same time. In both cases, Sidonius clearly connected the grants of the mastership and the patriciate, but Sidonius, of course, is a western writer, and he may have done so as a matter of course: note that Sidonius assumes that Procopius was *magister utriusque militiae*, where he was in fact *magister militum per Orientem*. No eastern source ever makes such a connection between the patriciate and the mastership.

¹⁴ Contrary to the assumption of Anderson, *Sidonius* 1.14 n. 1, "In the eastern Empire there were five such officers ... They all received the patriciate sooner or later". Fifth-century eastern masters of soldiers not attested as patricians include Martinianus (*PLRE II* p. 730); Longinus (*PLRE II* pp. 689-90); Fl. Ioannes qui et Gibbus (*PLRE II* pp. 617-618); Theodoricus Strabo 5 (*PLRE II* pp. 1073-6); Fl. Jordanes (*PLRE II* pp. 620-621); Ioannes Scythia 34 (*PLRE II* pp. 602-3); Onoulphus (*PLRE II* p. 806); and Sabinianus Magnus 4 (*PLRE II* p. 967).

¹⁵ See R. Mathisen, "Patricians as Diplomats in Late Antiquity", *Byzantinische Zeitschrift* 79 (1986) pp. 35-49.

¹⁶ Although there is evidence for other honorary offices, such as the

they granted?

One might begin a study of extraordinary senatorial status in the fifth century in general, and of the significance of these honorary ranks in particular, with some numbers. In the Table, well-attested patricians are listed under the emperor most likely to have granted them their patriciates¹⁷. It can be seen that under the last emperors of the Valentinianic dynasty, known patriciates were granted at almost exactly the same rate — 0.35 per year — in both the east and west. Furthermore, these patricians were almost exclusively high-ranking potentates, who earlier had obtained illustrious rank by the holding of an illustrious office. Under Theodosius II, ten of the fourteen were consuls and/or masters of soldiers. Of the remaining four, at least two seem to have obtained their patriciates in the context of embassies (Helion and Merobaudes). The other two, Lausus and Antiochus, as *praepositi sacri cubiculi*, presumably were imperial favorites with personal ties to the imperial family.

Four patricians could have been created by either Theodosius or Marcian; all but one likewise were either consuls or masters of soldiers. Only one patrician, Anthemius, is known for certain to have been made such by Marcian, and he was Marcian's son-in-law¹⁸. Marcian, therefore, followed the policy of Theodosius, and was perhaps even more sparing in his grants of extraordinary status: for the years 450-456, of eight eastern ordinary consuls, only one (the same Anthemius) is known ever to have become a patrician¹⁹.

In the west, during the years circa 415-445 all the known prefecture, none are certainly known (see *PLRE II* pp. 1252, 1292-1295). An especially common honorary rank, which had been introduced by Constantine in three grades, was the *comitiva*.

¹⁷ The dates, and the circumstances, of the granting of most patriciates are not exactly specified in the sources. Often, all that is known is that an individual was a patrician by such-and-such a date. This makes the study of the patriciate inherently more inexact than studies of other high-ranking honors.

¹⁸ The chronology is given by Sidonius (*Carm.* 2.193-209): Anthemius married Aelia Marcia Euphemia, then, as *comes*, campaigned on the Danube, then, after his return, was made master of soldiers, consul (in 455), and patrician. If, as was normal, he was named consul in the previous year, his return would have been in 454. His marriage then would have been c.450/453 (*PLRE II*, p. 423, dates it to "c.453").

¹⁹ See Guillard, "IVe", p. 151, "les textes mentionnent peu des patrices sous le règne de Marcien". Marcian survived less than a month into 457; Fl. Constantinus (cos 457) did become a patrician, but only after 457 (*PLRE II* 317-8).

patriciates were granted to masters of soldiers only. The mid 440s, however, brought a spate of grants to influential senators, nearly all of whom at one time or another also were consuls. It might be noted that the surge of patriciate-granting at this time also was paralleled in the east. It appears that these grants resulted from a period of status-seeking by senators of the highest rank in both east and west²⁰. Between the death of Valentinian in 455, however, and the accession of Anthemius in 467, only one non-military patrician, Basilius, can be identified with certainty.

The ratio of patriciates granted to generals and to senators, moreover, also was almost the same in both the east and west at this time, approximately 1:1. These close correlations presumably were not entirely fortuitous, but must have reflected some shared attitudes about how frequently, and to what kinds of individuals, grants of the patriciate should be made.

After the death of Marcian in the east, however, one detects a change at least in the frequency of grants of honorary ranks. Under Leo and Zeno, the rate of known grants of the patriciate more than doubles, to 0.86 per year. In the west, under the short-lived Anthemius, it soars to over one patrician per year²¹. Furthermore, under Leo and Zeno one finds no less than nine honorary consuls being named. One might wonder whether these changes result from something more than mere statistical aberrations.

With regard to Leo, most, if not all, of his grants of the patriciate (and these include those which were made by either Leo or Zeno) were conventional: to very high ranking senators of illustrious rank. In one way, however, Leo does seem to have expanded upon, and combined, some of the precedents of the past. In the fourth century, some grants of the patriciate had been made to otherwise undistinguished imperial relatives. This practice, which seems to have fallen into abeyance as of Theodosius I, appears to have been revived during the 450s. Marcian, as already noted, had made his son-in-law Anthemius, a patrician. And Leo seems to have continued this trend. He granted, or is likely to have

²⁰ As evidenced by two enactments from the reigns of Theodosius II and Valentinian III devoted to senatorial precedence, *CJ* 12.3.1 (undated) and *Nov. Val.* 11 (13 March 443).

²¹ And this at a time when most of the other "shadow" emperors are not known to have granted any patriciates at all.

granted, the patriciate to his son-in-law Zeno²²; to another relative by marriage, Julius Nepos²³; and to two of the sons of his colleague Anthemius: Fl. Marcianus, who also became Leo's son-in-law c.471²⁴, and Procopius Anthemius²⁵.

Which now brings us to the emperor Anthemius. His marriage to Marcian's daughter apparently had given him some sort of claim on the throne, which eventually had come to nought²⁶. Nevertheless, he would have remained a potential embarrassment, especially after several military successes. In 467, therefore, Leo found a novel way to deal with him: by making him emperor of the west during a western interregnum.

The first thing to note in any consideration of Anthemius' imperial policies is that he was an easterner. The first easterner, in fact, to rule in the west in the fifth century. As a result, one might

²² Zeno became patrician circa 471/474, probably closer to 474 (see *VDanStyl.* 66 [471: probably anticipation], 67 [474]; *Malal. Chron.* 375-6, *Chron. Pasch.* s.a. 474). Zeno also was *MVM per Thracias* 467/8?-469, *MVM per Orientem* 469-471, *MVM praesentalis* by 474 (probably in 473): see *PLRE II* pp. 1200-1202. He also was consul in 469 with Anthemius' son Fl. Marcianus.

²³ For Nepos, see below.

²⁴ Marcianus (*PLRE II* pp. 717-718, no. 17) married Leo's daughter Leontia c.471/474 after the murder of Aspar in 471: she had been married to Aspar's son Patricius. He then appears as patrician and *MVM praesentalis* c.471/474: *PLRE II* dates the patriciate to after the marriage, but Malalas, *Chron.* 375 (cf. *Zon.* 14.1.13), has him as patrician at the time of the marriage. In 479 he revolted against Zeno and occupied the palace, but he hesitated to be proclaimed emperor and was defeated. He was forcibly made a priest, escaped, was again defeated, captured, and imprisoned in Isauria. He later was sent by Illus to Italy 484 to seek help from Odovacar, and was not heard from again.

²⁵ He was involved in Marcianus' revolt of 479, and fled to Theoderic Strabo in Thrace and thence to Rome. He returned under Anastasius, and became consul in 515 (*PLRE II* p. 99). Another Anthemius (*PLRE II* p. 98) who appears at this time was married to the *patricia* Herais (*PLRE II* p. 543) as of 475/6. Presumably, her title came from her husband. She subsequently bore a son, also named Zeno, who before 492 was betrothed to the emperor Zeno's niece Longina (*PLRE II* p. 686). Now, it seems unlikely that two Anthemii would exist at the same time, one the son of ex-emperor with a connection to imperial family, and another, a patrician, otherwise unknown, also with a connection to imperial family. The two, therefore, likely are the same, indicating that Procopius Anthemius was a patrician by the mid 470s. For other female patricians at this time, note Caesaria 3 (*PLRE II* pp. 248-9); Georgia (*PLRE II* p. 503); and Anicia Juliana 3 (*PLRE II* pp. 635-6), the wife of Areobindus 1: *PLRE* notes, "her husband is not known to have been *patricius*, but she may have received the title in her own right, being of imperial family". Another possibility of course, is that the distinguished Areobindus may have been a patrician after all.

²⁶ *Sid.Apoll. Carm.* 2.210-11, "iamque parens divos: sed vobis nulla cupido / imperi; longam diademata passa repulsam / insignem legere virum [sc. Leonem]".

expect that some of his grants of office, titles, and status would reflect eastern rather than western practices — and that sometimes there might have been a conflict between them. A few examples bolster this suspicion.

Anthemius himself, in fact, was a "patrician and master of soldiers" upon his arrival. Several sources draw attention to his patriciate in their discussions of his elevation outside Rome on 12 April 467. Marcellinus *comes* notes that "the emperor Leo sent the patrician Anthemius to Rome and established him as emperor"²⁷. And Jordanes discloses that "the emperor Leo sent his patrician Anthemius to Rome, establishing him as emperor"²⁸. Both emphasized Anthemius' status as patrician, and Jordanes even utilized the more western usage, calling him "Leo's patrician."

Anthemius' titulature would have created something of an anomaly in Italy: the western patrician Ricimer already held those titles, and in the west it was customary to have only one "patrician and master of soldiers" at a time. For Anthemius, there would have been no difficulty, for multiple masters of soldiers with the patriciate were common in the east; one can only guess how well Ricimer liked the idea. Any antagonism may have been only partially resolved by Anthemius' assumption of the higher rank of augustus, and by Ricimer's marriage to Anthemius' daughter Alypia.

Any hierarchical complications of this nature would have been compounded by the presence in Anthemius' retinue of a number of other influential individuals. One such was Marcellinus of Dalmatia. Hydatius reports that, "Anthemius, having been sent from Constantinople by the emperor Leo to Italy with Marcellinus and other chosen comrades ... ascends the throne"²⁹. Marcellinus had been a commander in Dalmatia in 454, and perhaps had been named master of soldiers in Dalmatia by Majorian by 461³⁰. In

²⁷ "Leo imperator Anthemium patricium Romam misit imperatoremque constituit" (Marcell. *Chron.* s.a. 467).

²⁸ "Leo imperator ... Anthemium patricium suum ordinans Romae principem destinavit..." (Jord. *Get.* 235).

²⁹ "de Constantinopoli a Leone Augusto Anthemius ... cum Marcellino aliisque comitibus viris electis ... ad Italiam ... directus ascendit" (Hyd. *Chron.* s.a. 467, no. 234). See *PLRE II* pp. 708-710.

³⁰ See Roberto Cessi, "Marcellino e l' opposizione imperiale romana sotto il

468, he was in command of the imperial troops in Sicily, in which capacity he was referred to by Marcellinus *Comes* as "Marcellinus, patrician of the west"³¹. Although it is not specified who granted the patriciate to Marcellinus, his close association with Anthemius suggests that it was the latter who did so³².

The presence of Marcellinus as yet another western "patrician and master of soldiers" may have ruffled Ricimer's feathers all the more, and created another uncomfortable anomaly, this one unresolved³³. Marcellinus then became the commander of the imperial forces in Sicily in the coordinated campaign against the Vandals, a campaign in which Ricimer's role was notable by its absence. One might well suspect that Ricimer had a hand in the murder of his rival Marcellinus later in 468.

Anthemius also made a number of grants of the patriciate to civilians. At least some of them seem to have been conventional in nature, made to high-ranking members of the Italian senatorial order. One of them, Fl. Messius Phoebus Severus, seems to have been a protégé of Anthemius³⁴. He had gone to Alexandria, disillusioned with public life, but had returned after Anthemius' accession in 467, "With the favor of the emperor, ... to restore Rome." Anthemius made him consul and *praefectus urbi* in 470, by which time he also was a patrician. He well may have received this status from his patron, Anthemius.

Another interesting case is that of Romanus, who was executed for conspiracy in 470. About him, John of Antioch noted (fr.207), "The emperor of the west, having fallen into a serious illness on account of magic, punished many of those involved in this, especially Romanus, who had served in the office of master and had been enrolled among the patricians, and had been particularly

governo di Maioriano", *Atti del Reale Istituto Veneto di Scienze, Lettere ed Arti* 75 (1915-6) pp. 1475-90.

³¹ "Marcellinus Occidentis patricius" (Marcel. *Chron.* s.a. 468); his patriciate is confirmed by Jord. *Get.* 239, s.a. 474, "Nepos Marcellini quondam patricii sororis filius".

³² *PLRE II* (p. 709) suggests that "Marcellinus was perhaps given a similar office by Anthemius to counterbalance [Ricimer's] power".

³³ Even though Ricimer would have been *patricius et magister utriusque militiae*, whereas Marcellinus, presumably, would merely have been *patricius et magister militum per Dalmatias*.

³⁴ *PLRE II* no. 19, pp. 1005-6. See the *Visidori* fr. 64 = Phot. *Bibl.* 242. 64.

helpful in these matters to Ricimer"³⁵. Now, it is not certain that Romanus received his patriciate from Anthemius, but John's wording suggests that he thought that this was the case. And the reign of Zeno will provide many examples of newly made patricians turning on their benefactor.

A number of Anthemius' other grants of the patriciate, however, were decidedly unorthodox in nature — at least from the western point of view. They were made not to Italians, but to Gauls, none of whom had held any illustrious offices before the reign of Anthemius. And this at a time when Gauls were rarely, if ever, granted honors by the Italian government.

In 467, Sidonius Apollinaris traveled to Rome on an embassy on behalf of the Auvergne. On 1 January 468 he delivered a panegyric to Anthemius on the occasion of the latter's assumption of the consulate. Thereafter he was made both *praefectus urbi Romae* and patrician by Anthemius³⁶. Another Gaul, Magnus Felix, also was made patrician, as well as praetorian prefect of Gaul³⁷. One can only imagine how well the Italian aristocracy liked the extension of these high ranks north of the border.

Nor was Anthemius' munificence limited only to Gallo-Romans. Gallic barbarians also seem to have benefited. The

³⁵ *PLRE II* p. 947. According to Cassiodorus, "Romanus patricius affectans imperium capitaliter est punitus" (Cass. *Chron.* s.a. 470); see also Paul. Diac. *Hist. Rom.* 15.2, "Romanus patricius imperatoriam fraudulenter satagens arripere dignitatem praecipiente Anthemio capite caesus est".

³⁶ "ut sicut nos utramque familiam nostram praefectoriam nancti etiam patriciam ... reddidimus, ita ipsi quam suscipiunt patriciam faciant consularem" (Sid. Apoll. *Epist.* 5.16.4). Note also *Epist.* 9.16.3 vv. 17-32, where Sidonius cites the two primary honors of his life: 1) the statue granted him by the senate for his panegyric to Avitus in 456, and 2) the office granted him by Anthemius. Sidonius must have considered his patriciate to have been subsumed under one of these two honors, and because under Majorian, in 461, Sidonius was not yet of illustrious rank (*Epist.* 1.11), and because Gaul was in revolt against Severus (461-465), the next emperor who could have granted the patriciate would have been Anthemius.

³⁷ *PLRE II*. pp. 463-464. Described as a "vir patriciae dignitatis" (Gennad. *Vir. ill.* 86). See also Sid. Apoll. *Epist.* 2.3.1, "nam licet in praesentiarum sis potissimum magistratus et in lares Philagrianos patricius apex tantis post saeculis tua tantum felicitate remeaverit", which indicates that the two honors were granted at the same time. For 469 as the date, see A. Loyer, *Sidonius Apollinaire et l'esprit précieux en Gaule aux derniers jours de l'empire* (Paris, 1943) p. 84; *PLRE II*; C.E. Stevens, *Sidonius Apollinaris and His Age* (Oxford, 1933) p. 196; and K.F. Stroheker, *Der senatorische Adel im spätantiken Gallien* (Reutlingen, 1948) #145. J. Sundwall, *Abhandlungen zur Geschichte des ausgehenden Römertums* (Helsingfors, 1919) p. 77 #172, however, suggests a date of c. 474-5.

Burgundian king Chilperic is referred to as a "vir inlustris Galliae quondam patricius" in 468. He cannot have been first *magister militum* at this time (Ricimer was), but he may have been *magister militum per Gallias*, in which capacity he was serving in 474³⁸. So who granted him these dignities?

Julius Nepos is unlikely to have made Chilperic master of soldiers in 474, for the two seem to have been in conflict³⁹. Furthermore, the patriciate is unlikely to have been granted with the mastership before Anthemius, because, as already seen, it was not western policy to have two generals as patricians at same time. Nor are there any previous western examples of grants of the patriciate to barbarians who were not generals. The most economical hypothesis would seem to be that Anthemius, looking for support, and especially military support, in Gaul to counter Ricimer, made Chilperic both patrician and master of soldiers in Gaul⁴⁰. This additional instance of Anthemius making another of his generals patrician may well have alienated Ricimer all the more.

Nor were Sidonius, Felix, and Chilperic the only Gauls whom Anthemius enticed with high honors. For one thing, it seems that some Gauls were merely promised the patriciate. In 474, Sidonius' brother-in-law Ecdicius had been made patrician, and, it seems, master of soldiers, by Nepos⁴¹. Sidonius then wrote to his

³⁸ Patrician: *VLupicini* 10; see R. Mathisen, "Resistance and Reconciliation: Majorian and the Gallic Aristocracy after the Fall of Avitus", 7 (1979) pp. 597-627. *Magister militum*: Sid. Apoll. *Epist.* 5.6.2, "magistro militum Chilperico", *PLRE II* (p. 287) assumes not only that the patriciate alluded to the post of *MVM per Gallias*, but also that both reports dated to "(473?-)474". For other discussions of Chilperic, see A. Demandt, "Magister militum", in Pauly-Wissowa-Kroll, *Real-Encyclopädie* supp. 12 (1970) cc. 694-5; Ensslin, "Patricius" p. 493; E. Stein, *Geschichte des spätrömischen Reiches* vol. 1 (Vienna, 1928) p. 571; L. Schmidt, *Geschichte der deutschen stämme bis zum Ausgang der Völkerwanderung*, vol. 1. *Die Ostgermanen* (Munich, 1934) p. 142. It must be noted that Anthemius' use of eastern practices means that Chilperic's patriciate tells nothing about which mastership he held.

³⁹ A relative of Sidonius was accused of trying to betray Burgundian Vaison to Nepos (Sid. Apoll. *Epist.* 5.6).

⁴⁰ Other considerations in support of this hypothesis: Anthemius' partisan Sidonius' influence with Chilperic at this time (Sid. Apoll. *Epist.* 5.6) and the flight of Anthemius' allies, the Bretons, to the Burgundians (presumably those of Chilperic, not of Gundobad) after their defeat by the Visigoths (Jord. *Get.* 237-8, "fugiens, ad Burgundionum gentem vicinam Romanisque in eo tempore foederatam advenit").

wife Papianilla, Ecdicius' sister, "The patrician honor has arrived.... Julius Nepos blessedly has finally paid off, with a speed exceeded only by his praiseworthiness, that which the promise of Anthemius had owed to the efforts of your brother; indeed the one has fulfilled the repeated pledge of the other"⁴². The efforts to which Sidonius referred probably concerned Ecdicius' defeat of the Goths in the early 470s, at the very end of Anthemius' reign. Anthemius, therefore, might not have had the opportunity to put any promises into effect⁴³.

One probably can safely presume that Ecdicius was not the only one to whom Anthemius made, or even fulfilled, such a promise. The Belgic generalissimo Syagrius sometimes is reported to have been a patrician; Anthemius may have been his benefactor, too⁴⁴. At the same time, it may be Anthemius' reputation for granting patriciates that led to the apparent assumption by another contemporary source, Hydatius, that Ricimer's own patriciate had been granted by Anthemius⁴⁵.

Anthemius' application of eastern practices in the west, including his use of multiple patricians and masters of soldiers as well as his liberality in his grants of the patriciate to potential supporters in Gaul, both Romans and barbarians, would not have endeared him to the existing western power structures. His enmity with Ricimer is well known; nor was he popular with the Italian

41 Ecdicius' mastership is inferred from Jord. *Get.* 241, "quod audiens [sc. fuga Ecdicii], Nepes imperator praecepit Ecdicium relictis Galliis ad se venire loco eius Orestem mag. mil. ordinatum" (see Ensslin, "Patricius" p. 495ff). Sundwall, *Abhandlungen* pp. 71,38, has Ecdicius as *magister militum per Gallias* c.472-474, but Sidonius (*Epist.* 5.16.1) clearly has him as a *privatus* at that time.

42 "honor patricius accedit ... hoc tamen sancte Iulius Nepos ... quod decessoris Anthemii fidem fratris tui sudoribus obligatam, quo citior, hoc laudabilior absolvit; siquidem iste complevit, quod ille saepissime pollicebatur..." (*Epist.* 5.16.1-2).

43 Although Loyen, *Sidoine* 2.216, suggests that Ecdicius as *patricius* might have been displeasing to the Burgundians.

44 Fred. *Chron.* 3.15, "Romanorum patricius"; cf. *LHF* 8, as "Romanorum rex", and Chilperic's appellation of "patricius Galliarum" (discussed above). See Demandt, "Magister militum" col. 692, who suggests that Syagrius probably recognized Anthemius and usurped the rank, although, given Anthemius' penchant for granting patriciates, one might wonder whether this would have been necessary. See also Stroheker, *Adel* p. 40 n. 207 and G. Tamassia, "Egidio e Siagrio", *Rivista storica italiana* 3 (1886) pp. 193-234.

45 Note the reference, under the year 469, to the report of legates that "Rechimerum generum Anthemii imperatoris et patricium factum" (*Chron.* s.a. 469).

senatorial aristocracy, to whom he was known as the "little Greek"⁴⁶.

Of course, his decision to court the Gauls in this manner probably only indicates his own realization of his lack of Italian support, and his need to look elsewhere. And his choice of an essentially empty means of showing his appreciation indicates the degree to which imperial authority in Gaul now lacked the ability to provide more concrete forms of recompense.

In the end, Anthemius' lack of success in the west is demonstrated by his defeat by Ricimer, and subsequent murder by Ricimer's nephew (it seems) and protégé, the Burgundian general Gundobad⁴⁷. The family tie may help to explain Gundobad's adherence to Ricimer, and his brother Chilperic's to Anthemius, although other local dynastic considerations may well have been more important factors in their choosing of sides⁴⁸. Nor were Anthemius' policies preserved in the west: in the future, the western patriciate would be limited almost exclusively to Italian senators of the highest rank.

But if Anthemius' policies left no legacy in the west, his lesson was not lost upon another outsider who soon succeeded to the eastern throne in 474: Zeno. A number of factors induced Zeno to make grants of several kinds of extraordinary status on a much wider scale than before. For one thing, Zeno was an unpopular emperor. Like Anthemius, he was essentially a foreigner in his own imperial capital. His rule was not welcomed. He was disliked by the people, disdained by the senatorial aristocracy, and had only a shaky hold on the loyalty of the army. His reign was replete with intrigue, and he suffered through no less than three revolts,

⁴⁶ Ennod. *VEpiphani* 54, "Graeculus". Even Sidonius (*Epist.* 1.7.5) referred to him as the "Graecus imperator".

⁴⁷ See *Chron. gall.* 511 no. 650, where Anthemius is killed "a Ricimere genero suo vel Gundebado"; Joh. Ant. fr. 209.1 has Anthemius beheaded by "Ricimer's brother" Gundobad. According to Malal. *Chron.* 14.374-375, "Ricimer summoned from Gaul Gundobad, son of his sister, where he was master of soldiers ... and with Anthemius killed, he then returned to Gaul" (according to this confused account, Ricimer then made Olybrius emperor, then Majorian, and then "another senator, called Nepos, was raised to the imperium of the west by Ricimer"). In reality, Gundobad remained in Italy and became patrician after the death of Ricimer: "Gundobadus patricius factus est ab Olybrio imp." (*Fasti vindob. prior.*: MGH AA 9.306).

⁴⁸ Their discord also is attested by Gundobad's later murder of Chilperic (Greg. Tur. *H.F.* 2.28).

those of Basiliscus (475-6), Marcian (479), and Leontius (484-488). But he also proved to be remarkably durable.

In 475, for example, Leo's brother-in-law Basiliscus — a past master of soldiers who had attained the honors of consul, patrician, and *caput senatus* — revolted and was supported by a number of eastern potentates, including Epinicus, Armatus, Illus, and Illus' brother Trocundes⁴⁹. Zeno, however, not only was able to induce all four to change sides, but he also gained the support of the Ostrogothic chieftan Theoderic, son of Theodemir⁵⁰.

After Zeno's restoration in 476, he loaded his supporters down with honors. Over the next few years, Illus, Trocundes, and Theoderic were given the ordinary consulate (in 478, 482, and 484 respectively: Armatus had already held it in 476), and Epinicus was made honorary consul⁵¹. Illus⁵², Trocundes⁵³, Armatus⁵⁴, Epinicus⁵⁵, and Theoderic⁵⁶ all were made patricians. Illus was made *magister officiorum*, Armatus was promised the office of "master of soldiers for life," and Armatus' son, also named Basiliscus, was made Caesar⁵⁷. Illus and Theoderic became the "friends" (*filoi*) of the emperor⁵⁸. And Theoderic was

⁴⁹ For Basiliscus as "primus senator" in 474, see *Anon. Val.* 9.41. The introduction of the *caput senatus* is assigned by Chastagnol, *Sénat* p. 54, to Zeno's activities of 476-480. E. Stein, "Untersuchungen zum Staatsrecht des Basileus", *Zeitschrift der Savigny-Stiftung für Rechtsgeschichte, Romanistische Abteilung* 41 (1920) pp. 195-251 at p. 235-8, suggests that the title was initiated by Odovacar, but see Stein, *Geschichte* 2.788, for the existence of the title in Constantinople as of 471.

⁵⁰ Note Jones, *LRE* p. 230, for Zeno as "a merciful man by nature".

⁵¹ These grants of the ordinary consulate by Zeno become all the more noteworthy in light of his apparent reluctance to grant it to senators: except for the consulate of Fl. Eusebius in 489, the consulates of Illus, Trocundes, and Theoderic are the only ones held by easterners under Zeno who were not members of the imperial family (Cameron et al., *Consuls* p. 8). It has been suggested that Eusebius was himself imperial (*ibid.* p. 513).

⁵² Illus' rewards are listed by Mal. *Chron.* 385, who referred to him as "patrician ... the *filos* of the emperor ... having been raised to the senatorial and patrician dignity, and also having been made consul and master".

⁵³ Listed as patrician in A.E. 1969/70 no. 609; the patriciate is listed between the offices of master of soldiers (476/7-482) and consul (482).

⁵⁴ Mal. *Chron.* 382 is the only source; *PLRE II* notes, "if correct, the title was given him by Zeno after his restoration".

⁵⁵ As patrician and honorary consul in Dessau, *ILS* 8845(b) from Phrygia; he is not yet a patrician in *CJ* 10.15.1 of 1 September 475.

⁵⁶ For Theoderic, see below.

⁵⁷ *PLRE II* p. 149; Bury, *LRE* p. 393.

⁵⁸ Malal. *Chron.* 386; Malch. fr. 18. The term "*filos*" seems to refer to

adopted by Zeno in the Germanic military manner and was given some sort of triumph in Constantinople "for the purpose of exalting his rank"⁵⁹.

At the same time, Zeno had to make some quick decisions about his policies in the west. One involved the status of Julius Nepos, a potentially troublesome legacy he had inherited from Leo. Nepos, the nephew of the aforementioned Marcellinus and a relative by marriage of Leo, was already *patricius* and *magister militum per Dalmatias* in 474⁶⁰. Now, John of Antioch (fr.209), claims that "when Leo, the emperor of the east, learned of the election of Glycerius [in 473], he appointed Nepos as general of an expedition against him."

The *Anonymous Valesianus* (7.36), however, offers a slightly different version: "At the order of the emperor Zeno at Constantinople, therefore, the patrician Nepos, arriving at the port of the city of Rome, deposed Glycerius from the emperorship, and he was made bishop and Nepos was made emperor at Rome"⁶¹. Given that Zeno had been made emperor on 9 February 474, and that Nepos was not named emperor at Rome until late June, it would appear that Nepos' campaign not only had been initiated by

something beyond its mere generic usage.

⁵⁹ *Anon. Val.* 11.49 (c.476/489), "Zeno itaque recompensans beneficiis Theodericum, quem fecit patricium et consulem, donans ei multum...", see also Malchus fr. 17 (478), "he was made friend and son", and fr. 18 [476/478], "the emperor made you his 'friend' and he grandly outfitted you with the honors which the Romans consider most distinguished" and "[Adamantius] ... recalled to him the honors granted by the emperor, that he had made him patrician and general". See also Jord. *Get.* 289, "et post aliquod tempus ad ampliandum honorem eius in arma sibi eum filium adoptavit de suisque stipendiis triumphum in urbe donavit, factusque consul ordinarius ... et equestrem statuam ad famam tanti viri ante regiam palatii conlocavit" (before 489). For the process of *adoptio per arma*, see D. Claude, "Zur Begründung familiärer Beziehungen zwischen dem Kaiser und barbarischen Herrschern", in Evangelios Chrysos and Andreas Schwarcz eds., *Das Reich und die Barbaren* (Vienna/Cologne, 1989) pp. 25-56.

⁶⁰ Malch. fr. 10. *PLRE II*, p. 777, suggests that Nepos may have become master of soldiers as early as 468, after the death of his uncle. On Nepos, see also John P.C. Kent, "Julius Nepos and the Fall of the Western Empire", *Corolla Numismatica Memoriae Erich Swoboda Dedicata* (Cologne, 1966) pp. 146-150.

⁶¹ "igitur imperante Zenone Augusto Constantinopoli superveniens Nepos patricius ad Portum urbis Romae deposuit de imperio Glycerium et factus est episcopus et Nepos factus imperator Romae". Marcellinus *Comes* (*Chron.* s.a. 474) notes that Glycerius was expelled by "Nepos, son of the sister of the one-time patrician Marcellinus", and that Nepos then was made emperor at Rome.

Leo, but also had been confirmed and supported by Zeno⁶². Zeno, who still was merely co-emperor with his son Leo II, well may have been happy to rid himself of a potential rival in this manner.

But there remains the question of Nepos' patriciate. He is called a patrician only in the context of his deposition of Glycerius, only in western sources, and only in the western sense of "The (i.e. Zeno's) Patrician"⁶³. All of which might suggest that he also was acting in the capacity of western "patrician and master of soldiers." After all, Gundobad, who previously had held this post, seems to have returned to Gaul before Nepos' arrival, so there was no known western incumbent⁶⁴.

Finally, one might note that no source specifically states that Leo-cum-Zeno's intention had been for Nepos to become western emperor⁶⁵. Nevertheless, Zeno did claim in 477 that "of the two emperors whom [the westerners] had received from the east, they had expelled one [Nepos] and had killed Anthemius" (Malch. fr.10). The implication here seems to be that both were formal candidates of eastern emperors. Certainly, Zeno recognized Nepos' claim, nor is there any indication that it ever was in doubt.

Shortly thereafter, Zeno had to deal with another bothersome development in the west: Odovacar's seizure of authority in Italy⁶⁶. Odovacar, it will be recalled, in 476 had been proclaimed

⁶² Zeno was made emperor on 9 February (*PLRE II* p. 1202). Nepos' assumption of the throne is dated variously to June 19 (*Auct. Haun.*) and June 24 (*Fast. Vind. prior*). *PLRE* assumes that Nepos was only sent by Leo (*PLRE II* 777-8). Malalas, *Chron.* 375, ludicrously asserts that "the senator Nepos" was a candidate of the now-dead Ricimer.

⁶³ *Anon. Val.* uses it only in western sense (also of Orestes), and *Auct. Haun.* s.a. 474 has Glycerius deposed by "the patrician Nepos".

⁶⁴ See Malal. *Chron.* 374-375; and *PLRE II* p. 524.

⁶⁵ It usually is simply assumed that Nepos was an eastern imperial candidate; see Gordon, *Attila* p. 126.

⁶⁶ On Odovacar and the east, see Bury, *LRE* pp. 406-8; Carlo Cippola, "Considerazioni sul concetto di stato nella monarchia di Odoacre", *Rendiconti della R. Accademia dei Lincei, Scienze morali* 20 (1911) pp. 353-468; W. Ensslin, "Zu den Grundlagen von Odoakers Herrschaft", *Serta Hoffilleriana* (Zagreb, 1940) pp. 381-388; A.H.M. Jones, "The Constitutional Position of Odoacer and Theoderic", *Journal of Roman Studies* 52 (1962) pp. 126-130; Michael McCormick, "Odoacer, Emperor Zeno and the Rugian Victory Legation", *Byzantion* 47 (1977) pp. 212-222; and John Moorhead, "Theoderic, Zeno and Odovacer", *Byzantinische Zeitschrift* 77 (1984) pp. 261-266. For Odovacar and the aristocracy, see O. Bertolini, "L'aristocrazia senatoria e il Senato di Roma come forza politica sotto i regni di Odoacre e di Teoderico", *Atti del I Congresso Nazionale di Studi Romani* vol. 1 (Rome, 1929) pp. 462-475; and A. Chastagnol, *Le sénat romain sous le règne d'Odoacre. Recherches sur*

"king" of the German mercenaries in Italy and had forced the young usurper Romulus into retirement. He then sent an embassy to Zeno, declaring his loyalty and asking to be recognized as "patrician"⁶⁷. Zeno, who just had recovered his throne, responded in a manner congruent with his other grants of high status in the east, and was only too happy to oblige.

Small matter if the title "patrician" meant two different things to Odovacar and Zeno. Odovacar presumably would have seen himself as the successor to patricians such as Ricimer, Gundobad, and Nepos himself. But it is in the context of Zeno's grants of the patriciate in the east, rather, that one probably should interpret his handling of Odovacar. For Zeno, the title would have merely been consistent with his policy for consolidating his position in the east. Odovacar was but one more supporter to be conciliated after a period of difficulties. In order to maintain appearances, Zeno did recommend that Odovacar properly should receive the title from Nepos. But, just in case Nepos had not already done so, Zeno also took the responsibility himself.

Such grants of rank and status for the purpose of appeasing or rewarding one's friends and allies vastly exceeded anything known to have been done by any emperors of the previous dynasty. It needs to be noted, however, that in this regard Zeno was merely following the lead of Anthemius, who just a few years earlier had used grants of honorary ranks for the same purpose in the west. The use by them both of this policy, moreover, at least suggests that the demand for this kind of status was there. They were merely filling the need.

But Zeno's use of honorary ranks went beyond the propitiation of potential supporters: he also used them as a means of enhancing the status of his representatives. In 474, for example, a certain Severus was sent as ambassador to Carthage, and according to Malchus he was made patrician beforehand, "So that he might make a more majestic impression"⁶⁸. Zeno, it would appear, per-

l'épigraphie du Colosée au Ve siècle (Bonn, 1966).

⁶⁷ Malch. fr. 10: see *PLRE II* pp. 791-793.

⁶⁸ Malch. fr. 3, cf. Vict. Vit. 1.51. On Malchus, one of the best extant sources for the reign of Zeno, see B. Baldwin, "Malchus of Philadelphia", *Dumbarton Oaks Papers* 31 (1977) 91-107, who dates the work (p. 91) to the reign of Anastasius.

haps because of his own dubious origins, was even more sensitive than his predecessors had been to questions of status, not only his own, but also that of his agents.

A similar case may be that of Pelagius, a *silentarius* who in 479 had been Zeno's ambassador to Theoderic Strabo⁶⁹. By 490, he had been raised to patrician status, although without, it seems, having held any other offices: he is described as a "high-ranking *silentarius*, having come into the patriciate" (Malal.*Chron.* 390). But there must be more to him, because in 490 he was executed as a result of a rumor that he aspired to the throne⁷⁰.

Other indications as well attest Zeno's propensity for granting honors. When Alexander, envoy to Huneric in 480/1, returned with envoys from Huneric promising peace, "Zeno freely received the legates and attended to them with appropriate honor: he dismissed them deservedly adorned with gifts, and he made Alexander *comes rei privatae*"⁷¹.

Still other persons were granted unspecified high honors by Zeno. His son, also named Zeno, was said to have been "advanced through the honors"⁷². And Theoderic Strabo demanded c.478 "that he regain the same dignities that he had obtained under Basiliscus"⁷³. These honors were duly confirmed by Zeno. In both cases, one might imagine that the honors included the patriciate. Given Zeno's track record, one would be surprised if they did not.

One other incident in particular demonstrates Zeno's sensitivity about the status of his representatives, which he perhaps saw as a reflection on himself. Malchus relates how, in the context of an-

⁶⁹ *PLRE II* pp. 857-8; see Malch. fr. 19.

⁷⁰ Pelagius' patriciate may have been, like Sidonius', related to his literary abilities: he wrote epic poetry (Theoph. *Chron.* 5982-3) and history (Cedr. 1. 621-2).

⁷¹ Malch. fr. 13. Zeno also was accused of disbursing Leo's treasury surplus to his friends (Malch. fr. 6).

⁷² Malch. fr. 9. See *PLRE II* p. 1203 for documents addressed to Fl. Patricius Claudius Zenophanes which mention a "consul ordinarius and patricius", apparently dating to the reign of Leo or Zeno — possibilities include Tatianus (cos 466), Fl Marcianus (cos II 472), Armatus (cos 476), Illus (cos 477), and Trocundes (cos 482).

⁷³ Malch. fr. 17; see *PLRE II* pp. 1073-6. And to the examples already cited, add, for example, Malch. fr. 16, "He [Zeno] decorated most of those who had been sent from the Goth [Theoderic, son of Triarius] with honors".

other embassy, "Zeno sent Adamantius ... a patrician and past prefect of the city [sc. Constantinople], having conferred upon him the consular honor as well"⁷⁴. In this case, the patriciate was not enough: Zeno also made Adamantius an honorary consul.

Now, Zeno usually is thought to have been responsible for the introduction of the honorary consulate, and Adamantius to be the earliest example⁷⁵. But there is another candidate. A certain Dioscorus, who was city prefect before 467, and praetorian prefect in 472-5 and again in 489, is described in the *Suda* both as "grammaticus and prefect and consul and patrician" (N 395), and as "grammaticus, prefect of the city and praetorian" (D 1208)⁷⁶. He does not appear in the normal consular fasti, so the consulate presumably was honorary, and his stated cursus could suggest that it was granted c.467/472, under the emperor Leo⁷⁷.

This conclusion is supported by other considerations. Dioscorus not only served as the teacher of Leo's daughters, he also, in 467, delivered a panegyric on Leo and Anthemius⁷⁸. He is not known to have had any such ties to Zeno. This evidence, too, indicates that the first known honorary consulate was granted by Leo, and was issued to augment the status of an intimate friend and associate.

Zeno, as already seen, also used the honorary consulate for a

⁷⁴ *PLRE II* pp. 6-7.

⁷⁵ See *PLRE II fasti* p. 1246, followed by Cameron et al., *Consuls* pp. 9-10. On the honorary consulate, see also Jones, *LRE* 533 n. 26 (for Zeno's "regulating" it); and Christian Courtois, "Exconsul. Observations sur l'histoire du consulat à l'époque byzantine", *Byzantion* 19 (1949) 37-58. For its introduction by Zeno, see Chastagnol, *Sénat* pp. 54-55; Stein, *Geschichte* 2.68. For the fate of the suffect consulship, see A. Chastagnol, "Observations sur le consulat suffect et la préture du Bas-Empire", *Revue historique* 219 (1958) pp. 221-253. Barnes, "Patricii" p. 162, suggests the possibility that Merobaudes, western master of soldiers in 443, was an honorary consul (see also *PLRE II* p. 758).

⁷⁶ Dioscorus' honorary consulate is cited by *PLRE II* in the individual entry, but is omitted from the *fasti* of honorary consuls. *PLRE II*, p. 368, does suggest that the *Suda* may have simply been in error, confusing him with F. Dioscorus, consul in 442. But this Dioscorus is not known to have been either a grammarian, or a city prefect, or a consul; it seems unlikely that someone else's consulate would just gratuitously have crept in.

⁷⁷ The first passage from the *Suda* indicates that the patriciate was received after the city prefecture, and the second, although it fails to mention the consulate and patriciate, shows that the author knew of the praetorian prefecture.

⁷⁸ Panegyric: Const. Porph. *De cer.* 87. In the very next year, a similar occasion led to the elevation of Sidonius Apollinaris to the patriciate by Anthemius himself.

similar purpose. But, ever the opportunist, he also found a more lucrative use for this honor: as a fund raising technique⁷⁹. He decreed that "all those, who after this are endowed with the insignia of the honorary consulate through imperial munificence, we decree should pay one hundred pounds of gold for the repair of the public aqueduct, in the same manner as those who glory in the performance of consular duties through the space of a year. For it is appropriate for them, too, that the most flourishing city should feel that it is sustained by the munificence of the hundred pounds of gold of the honorary consuls as well"⁸⁰. This law indicates, of course, that the ordinary consuls already were required to contribute a similar hundred pounds of gold to the aqueduct fund⁸¹.

The success of Zeno's measure is indicated by the attested number of individuals who apparently were willing — if not encouraged — to pay the price for this extraordinary honorary status. Some eight likely honorary consuls from the reign of Zeno alone are attested. Some of the many others whose dates are not so firmly attested also may date to the reign of Zeno⁸². At the same time, moreover, the attractiveness of the honorary consulate would have been enhanced by the decline in the number of ordinary consuls who were not imperial family members: no more than four during Zeno's entire reign.

There were, moreover, very real advantages, dating specifically

⁷⁹ For Zeno as "throughout his reign short of money", and being unable to raise taxes, see Jones, *LRE* pp. 229-230. For the ordinary consulate being "cheapened by the grant of honorary consulates", see Jones, *LRE* p. 533.

⁸⁰ *CJ* 12.3.3 (undated), "quoniam vero gloriosissimae huic urbi, quae caput orbis terrarum est, omnifariam credimus consulendum, universos, qui posthac honorarii consulatus insignibus principali munificentia decorantur, centum auri libras ad reficiendum aquaeductum publicum ministrare censemus ad similitudinem eorum, qui per annale tempus consularium editione munerum gloriantur. nam ipsis quoque expedit, ut florentissima civitas centum auri librarum munificentia sustentata honorarium quoque sentiat consulatum".

⁸¹ For this provision, see also *CJ* 12.3.4, addressed to Zeno's prefect Sebastianus. The reiteration may indicate that ordinary consuls were not complying. A law of Marcian (*CJ* 12.3.2 [A.D. 452]) established that ordinary consuls were to pay 100 pounds of gold for the aqueducts, and attempted to prohibit consuls from scattering largess to the crowds (see also *Nov. Just.* 105 of A.D. 536). And a separate law of Zeno (*CJ* 11.43.8, of 474/479, to the city prefect Adamantius) ordered prefects not to transfer the aqueduct funds to other uses and established an independent *aerarius* to oversee the aqueduct funds.

⁸² *PLRE II, fasti*, p. 1246, which lists twenty-nine honorary consuls of the late fifth and early sixth centuries. To this list should be added the names of Dioscorus and Pamprepius.

to the reign of Zeno, which accrued from the purchase of the consulate. For one thing, a law issued to the prefect Arcadius c.485/486 decreed specific legal privileges for one who had held the patriciate or the prefecture, for one who was "a consular man, whom either the ordinary procession or the sacred speech of our piety equally has uplifted," and for certain others as well: they could have their appeals heard by the emperor⁸³. Moreover, another law, issued to Sebastianus, established that decurions who at any time became patricians, consuls, consulars, or *in actu* prefects or masters of soldiers were freed of their curial responsibilities. This law was confirmed by another one of Justinian which stated clearly that it applied to both ordinary and honorary consuls⁸⁵.

Zeno's introduction of such money-making schemes — which, it should be noted, he did in lieu of raising taxes — were vilified by his detractors. Zeno's prefect at this time, Sebastianus, acquired an even greater than usual reputation for venality: Malchus (fr.9) accused him of being a "co-ruler ... hawking everything, as in the marketplace, nor did he allow anything to be carried out in the court of Caesar without a price, but he sold all the offices, allocating part of the price to himself and part to the emperor... Even if Zeno freely granted some office to a close associate, [Sebastianus], like a trafficker in public offices, acquired it from him for a little [price], offered it to others at a greater [price], and presented the loot to Zeno"⁸⁶.

The extent of the bestowal of honors, offices, and titles upon Zeno's comrades, therefore, was so great at this time that it was thought deserving of an explanation. And even this hostile account

⁸³ *CJ* 3.24.3, "consulari viro, quem tam ordinaria processio quam sacra nostrae pietatis pariter sublimavit oratio".

⁸⁵ *CJ* 10.32.67.

⁸⁶ Wrongly translated by Gordon, *Attila*; for correct rendering, see Bury, *LRE* p. 401 n. 1, who notes Zeno's "reign would have been a good one but for the influence of ... Sebastian, who ... introduced a system of selling offices". Note also *CJ* 12.3.4, addressed by Zeno to this same Sebastianus, which was intended to ensure that all consuls expended their hundred pounds of gold on the aqueducts. See Stückelberg, *Patriciat* p. 55. For Sebastianus, see Jones, *LRE* p. 230. The use of bribery was, of course, common; the innovation here appears to be the surrender of the "take" to the imperial fisc (see Jones, *LRE* p. 394). For the sale of offices in general, see Jones, *LRE* 392-395. According to Malchus (fr. 12), the price paid by the Augustal prefect for his office rose from 40 pounds to 500 pounds of gold.

cannot conceal the fact that much of the revenue acquired by this means found its way into the imperial fisc.

There remains, finally, an interesting piece of legislation. An undated law of Zeno established some very specific regulations about how the patriciate was to be granted: "It shall be permitted to no one to ascend to the sublime honor of the patriciate, which outranks all the others, unless he previously possessed the honor of the consulate, or is known to have carried out the administration of the praetorian prefecture, including that of Illyricum, of the city, of the masterhip of soldiers, or of the mastership of offices, having served, of course, in the actual office, so that it is permitted only to persons of this sort, who perform their administration either now or later, to obtain the rank of patrician"⁸⁷.

This decree began by asserting the clear priority of the patriciate over the consulate⁸⁸. This order of ranks never had been explicitly stated before in any extant legislation⁸⁹. One might wonder at the reasons for this stipulation. The answer may lie in the apparent connection between the new policies: the new regulations on the status of the patriciate and purchase of the honorary consulate both were introduced in the same law.

Was the change deemed necessary, perhaps, because the purchase of the honorary consulate would have allowed a rich nobody to outrank all the patricians — a seemingly intolerable situation? The new policy not only would keep this from happening, it also would make the patriciate, bestowed by the emperor, into an even more desirable prize⁹⁰.

⁸⁷ "nemini ad sublimem patriciatus honorem, qui ceteris omnibus anteponitur, adscendere liceat, nisi prius aut consulatus honore potiatur aut praefecturae praetorio vel Illyrici vel urbis administrationem aut magistri militum aut magistri officiorum, in actu videlicet positus, gessisse noscatur, ut huiusmodi tantum personis sive adhuc administrationem gerendo seu postea liceat (quando hoc nostrae sederit maiestati) patriciam consequi dignitatem" (*CJ* 12.3.3).

⁸⁸ See Heil, *Patriziat* p. 57, "Auch ... wird der Patriziat (vor den Konsuln!) so hoch gestellt wie später nie wieder". Jones, *LRE* p. 1225 n. 28, however, asserts that it was Justinian who gave "priority to patricians over consulars".

⁸⁹ Although it had been implied in *C. Th.* 9.40.17 of 17 August 399. For other legislation on the status of the patriciate (in these cases, in conjunction with the consulate), see *C. Th.* 6.6.1 (1 April 382); *CJ* 12.3.1 (undated, under Theodosius II and Valentinian III); and *Nov. Val.* 11 (13 March 443).

⁹⁰ In the west, however, the consulate remained the highest honor; note that under Theoderic, the *Formula consulatus* preceded the *Formula patriciatus* (see Heil, *Patriziat* p. 58). This may have been because the honorary consulate

The reason why Zeno chose to degrade the consulate in this way rather than the patriciate may have been because there was an obvious difference between ordinary consuls and honorary ones⁹¹. There was no distinction, however, between a "real" patriciate and an "honorary" one. This consideration would allow the emperor to degrade the consulate, while yet maintaining a meaningful distinction among the two different kinds of consuls. He could not do so for patricians.

Finally, if the consulate had been allowed to outrank the patriciate, any incentive to gain the patriciate would have been removed. The opportunity to bestow the patriciate on top of the consulate, whether honorary or ordinary, would have given the emperor one further card to play. And for Zeno, as seen above, the status card was an important one in his deck. It would appear, therefore, that the heightened status of the patriciate was a natural result of the creation and sale of the honorary consulate.

The decree regulating eligibility for the patriciate also has the appearance of restricting the number of individuals eligible to be patricians. Had it resulted from concerns about a debasement of the honor? A study of Zeno's known patriciates does not yield a great number of low-ranking patricians who did not already meet the new criteria. Possibilities would include Severus, the ambassador of 464, and the *silentarius* Pelagius (if he received his patriciate prior to the issuance of this law). Perhaps grants like these aroused the ire of patricians who had earned their status *in actu*. The new eligibility requirements would allow Zeno to assert that he had tightened the standards for granting the patriciate and thereby made its holders into an even more exclusive group.

But, as always, it might be possible to find in Zeno's crafty nature a more satisfactory explanation. His requirement need not have been intended to limit the number of patriciates — which it clearly did not do — but only to increase revenue. One can only note that he did not require potential patricians to have held the ordinary consulate, only the consulate. It would appear that individuals who did not meet the office-holding requirements had only to pay the requisite hundred pounds of gold for the honorary consulate, and they then would be eligible, at least, for the

seems not to have been used in the west (Cameron et al., *Consuls* p. 10).

⁹¹ See Jones, *LRE* p. 535.

patriciate.

This consideration may help to explain the number of individuals known to have been both honorary consuls and patricians as of this time, but not to have held any high office *in actu*. Such persons (with the dates of their honors) include Epinicus (476/8?), Adamantius (by 479), Pamprepius (479)⁹², Leontius (by 484), and Isaac 1 (late fifth century)⁹³. Of course, not all honorary consuls became patricians⁹⁴. Perhaps some further encouragement, such as an additional contribution, was expected. This, too, could have been another reason for Zeno's specification that the patriciate was to outrank the consulate.

In general, Zeno's grants of high status suggest that he was more an opportunist than an innovator. He did, however, make imaginative extensions of the precedents set by his predecessors. His use of the honorary consulate was adopted from Leo; Zeno just made it into a much more profitable endeavor. And his use of the patriciate as a means of consolidating support and dealing with barbarian potentates seems to have originated with Anthemius.

This aspect of Zeno's policies is only consistent with Malchus' general assessment of his character: "His ambition served as his motive in many things, and whatever he did he did ostentatiously rather than sincerely, for the sake of glory and spectacle" (fr.9). The *Anonymous Valesianus* also mentioned Zeno's preference for form over content, noting that, immediately after his restoration, "Zeno recalled the affection of the senate and the people, and showed himself to be munificent to all, so that all would be grateful to him"⁹⁵.

It may be, in part, Zeno's limited resources which encouraged

⁹² On Pamprepius, see David Pingree, "Political Horoscopes from the Reign of Zeno", *Dumbarton Oaks Papers* 30 (1976) pp. 135-150 at pp. 144-146; A. Delatte, P. Stroobant, "L'horoscope de Pamprépius, professeur et homme politique de Byzance", *Bulletin de l'Académie Royale de Belgique, Classe des lettres* 9 (1923) pp. 58-76; and R. Asmus, "Pamprepius, ein byzantinischer Gelehrter und Staatsmann des 5. Jahrhunderts", *Byzantinische Zeitschrift* 22 (1913) pp. 320-347.

⁹³ For all these individuals, see *PLRE II* p. 1246 and their respective entries.

⁹⁴ Note Florus 3, as well as Justinianus 4 and Marsus 2, honorary consuls by 484 (qq. vv. in *PLRE II*), who may have lost their opportunity for promotion because of their involvement in Leontius' revolt.

⁹⁵ "Zeno recordatus est amorem senatus et populi, munificus omnibus se ostendit, ita ut omnes ei gratias agerent" (*Anon. Val.* 9.44).

his generosity. Honorary titles were one of the few things he had in abundance. Given his limited resources, he perhaps is to be admired for making the most of what he had. But one can only wonder whether his munificence only served to swell the heads of grantees such as Marcianus, Illus, Trocundes, and Leontius, and perhaps encourage their ambitions. Did short-term appeasement, perhaps, result in long-term complications?

On a broader scale, the parallel activities of Anthemius in the west, and Leo and Zeno in the east, suggest that at least in this sphere the theoretical unity of the empire continued to have some real applications. This is seen not only in the presence of eastern emperors in the west, but also in the migration of policies regarding grants of status back and forth. As incongruous as it may seem to be discussing Gaul and Constantinople in the same breath in the context of the 470s, the aristocrats of both areas continued to have some of the same concerns, and these concerns could be reflected in similar imperial policies by eastern and western emperors. Only later did the even more fundamental incompatibilities between the two areas result in the final break.

In general, Leo, Anthemius, and Zeno all asserted, to a greater degree than in the past, the role of the emperor as the bestower of status in the later Roman Empire. The emperors of the sixth century and later all would benefit from their examples of how to use the status of others as a means of maintaining their own status.

EPILOGUE

In the sixth century, Zeno's regulation was slightly revised. In 537, Justinian decreed, "The patrician distinction is to outrank the consular dignity... If anyone, moreover, is endowed with illustrious rank, let him be allowed to receive the codicils of the patriciate, even if he is not among the consulars or praefectorians, which a constitution of Zeno of divine memory mistakenly required. Indeed, it is sufficient in obtaining the dignity of the patriciate that individuals only be adorned with illustrious rank"⁹⁶.

Justinian's revision seems to recognize that there had been something devious in Zeno's regulation. Perhaps it was occasioned by lower-ranking *inlustres* who were not pleased with the prospect of being required to pay a hundred pounds of gold just to become eligible for the patriciate. Or perhaps the pressure on the emperor to make even more extensive grants of the patriciate just became too great for him to withstand, especially in the light of his forthcoming cessation of grants of the ordinary consulate to citizens, which took *de facto* effect in 541.

⁹⁶ "patriciatus infulas consulari fastigio anteponi ... si qui autem illustri dignitate decorati sunt, liceat eis patriciatus codicillos accipere, etsi non consulares vel praefectorii existant, quod constitutio divae memoriae Zenonis irrité postulabat. sufficit etenim in patriciatus honorem capiendum, ut tantummodo illustri dignitate quidam decoretur" (*Nov. Just.* 62). Justinian's terms, of course, were much less restrictive: illustrious rank was easily obtainable — if one had the wherewithal — by any number of means. This decree has led some to suggest that Zeno's inclusion of masters of soldiers and masters of offices is an interpolation: see Jones, *LRE* p. 1225 n. 28.

Fifth-Century Patricians and Honorary Consuls

Name	Area	Offices/Honors	Patriciate
EAST			
Arcadius (395-408)			
Eutropius 1	E PSC E 395-9, Cos 399		Patr by 399
Theodosius II (402-450)			
Anthemius 1	E CSL 400, PPOOr 405-414, Cos 405		Patr by 406
Aurelianus 3	E Mag.Off., QSP, PVC, PPOr 399, Cos 400, PPO 414-6		Patr by 415
Lausus 1	E PSC 420, Patr (Cod37, Dunlap 196)		Patr c.420
Antiochus 5	E Cubic 404-14, PSC & Patr c.421		Patr by 421
Procopius 2	E Dux 422, Patr & MVMOOr 422-4		Patr 422
Helion 1	E Comes & MagOff 414-427		Patr 424/425
Taurus 4	E Cos 428, PPOOr 433-4, Patr 433/4, PPOII 455, d449		Patr by 433
Merobaudes	W Com. consis. 435, Patr ? 437 in east, MVM 443		Patr ? 437
Cyrus 7	E PVC 426, PVC II & PPO 439-441, Cos 441, Bish 443		Patr 439/41
Florentius 7	E PVC 422, PPO 428-430, Cos 429, PPO 438-9		Patr 444/8
Senator 4	E Cos 436		Patr by 446/7
Areobindus 2	E Comes E 422, Cos 434, MVM 434-49, Patr-447, d449		Patr by 447
Fl Anatolius 10	E MVM E 433-c. 446, Cos 440, Patr 447, MVM 450-1		Patr by 447
Nomus 1	E MagOff 443-6, Cos 445		Patr 448
Theodosius II or Marcian			
Antiochus 10	E PPO Or 448		Patr 448/451
Fl Zeno 6	E MVMOOr 447-51, Cos 448		Patr 448/451
Protopogenes	E PPO, PPO II 448-449, Cos 449		Patr 449/451
Aspar	E Comes & MVM 431-471, Cos 434		Patr by 451
Marcian (450-457)			
Anthemius 3	E Comes 453/4, MVM 454-67, Cos 455, Aug 467-72		Patr c.454

Theodosius II, Marcian, or Leo

Ardabur 1	E Praetor 434, Cos 447, MVMO 453-66	Patr by 459
-----------	-------------------------------------	-------------

Leo (457-474)

Constantinus 22	E PPO 447, PPOII 456, Cos 457, Patr, PPOIII 459	Patr after 457
Tatianus 1	E ?Gov Car, PVC 450-2, Patr 464, Cos 466	Patr 464
Basiliscus 2	E MVM E 464-8, Cos 465, Patr, MVM 468, Aug 475-6	Patr 465/468
Dioscorus 5	E gramm., PVC by 467, PPO 472-5, PPOII 489, Cos Hon	Patr 467/72
Hilarianus	E Patr by 470, Com&MagOff 470/4	Patr by 470
Zeno 7	E MVM 467-71, MVM 474, Cos 469, Patr 471/4, Aug 474	Patr 471/4
Fl Marcianus 17	E Cos 469, MVM&Patr 471/4, Cos II 472	Patr 471/4

Leo or Zeno

Iulius Nepos	E MVMDal ?468-74, Patr 474, Aug 474-80	Patr by 474
Dagalaiphus 2	E Cos 461	Patr by 475/6
Claudius	E QSP & Patr 475/6	Patr by 475/6
Anthemius 9	E Cos 515;?=Anthemius 5 Patr by 475/6	Patr by 475/6
Theagenes	E Philosopher, wealthy, Athenian Archon	Patr by ?476
Idacius	E Patr Macedonia, d.c. 477 (Fred 2.57, GestTheod)	Patr by c.477

Zeno (474-491)

Severus 8	E Patr 474, for embassy to Vandals	Patr 474
<u>Odovacar</u>	W Patr 476/7 by Zeno, Rex 474-493	Patr 476/7
Armatus	E MVM 469/474, MVM E 475-8, Cos 476	Patr c.476?
<u>Theodericus</u> 7	E Patr&MVM 476/7-8, etc., Cos 484, Rex 493-525	Patr 476/7
Epinicus	E CRP, CSL 474, PPO 475, Patr&Cos Hon, PVC 478	Patr 476/8?
Illus 1	E Patr 477, MagOff 477-481, Cos 478, MVM 481-3	Patr 477
Adamantius 2	E PVC 474/479, Patr by 479, Cos Hon 479	Patr by 479
Pamprepius	E QSP&Patr&Cos Hon 479, MagOff 484 (of Leontius)	Patr 479
Trocundes	E Com, MVM 479-82, Patr&Cos 482	Patr 479/482
Leontius 17	E MVM 484, Patr by 484, Cos Hon by 484, Aug 484-8	Patr by 484
Iustinianus 5	E PVC 474, Cos Hon by 484 (Zeno/Leontius), PSC 484	
Marsus	E Cos Hon by 484 (by Zeno or Leontius)	
Florus 3	E Cos Hon M/LV, father of Zeno's MVM in 474	
Pelagius 2	E Silent by 473, Patr by 490, d. 490	Patr by 490
Isaac 1	E Patr and Cos Hon LV	Patr LV

WEST

Honorius (395-423)

Iovius 3	W PPOII 407, PPOIt&Patr 409 (twice)	Patr 409
Dardanus	W Cons., Mag.scri., QSP, PPO I, Patr&PPO II 412-3	Patr by 412
Constantius 17	W MVM 411-21, Patr 415, Cos 414, 417, 420, Aug 421	Patr 415-21
Sabinianus	W Patr (& MVM) c.409/22	Patr 409/22
Asterius 4	W Patr&MVM 420/422	Patr 420/22

Valentinian III (425-455)

Felix 14	W Patr&MVM 425-30, Patr&Cos 428, d. 430	Patr 428-30
Bonifatius 3	W Tr 417, Com 423-5, Com.dom.425-7, Patr&MVM 432	Patr 432
Aetius 7	W MVM 433-54, Patr 435, Cos 432, 437, 446 d.454	Patr 435-54
Maximus 22	W CSL,PVR,PPO 421/39, Cos 433,PROII 439,Cos 443	Patr 443/5
Sigisvultus	W Comes&MVM ?437/440-8, Cos 437	Patr by 446
Fl Albinus 10	W PVR 426, PPO 440, PPO II 443, Cos 444	Patr 445/6
Firminus 2	W PPO W 449-52	Patr 449/51
Val Adelfius 3	W PVR, Patr., Cos 451	Patr by 451
Opilio 1	W MagOff 449-50, Cos 453, ?PVR&Patr post-450	Patr after 450
Boethius 4	W PPO 454, Patr (Chr.Min., Sund. 57), d.454	Patr by 454
Olybrius 6	W Patr ?455, Cos 464, Aug 472	Patr 455?

Avitus (455-456)

Remistus 1	W Patr&MVM 455-6	Patr 455-6
Messianus 1	W Patr&MVM 456	Patr 456

Majorian (457-461)

Ricimer	W Com 456, MVM 456-7, Patr&MVM 457-72, Cos 459	Patr 457-72
---------	--	-------------

Majorian or Severus

Basilius 11	W PROIt 458, PPO II 463-5, Cos 463	Patr 458/463
-------------	------------------------------------	--------------

Anthemius (467-472)

[Ricimer]	[carried over from Majorian]	
Marcellinus 6	E Com 454, MVM 461-8,	Patr 468
<u>Chilpericus</u> 2	W Patr by 468, MVM Gall ?473-4	Patr by 468
Apollinaris 6	W Trib 455, Com 460, PVR 468, Patr 468, Bish 470	Patr 468
Magnus Felix 21	W PPO W 469	Patr 469
Romanus 4	W MagOff by 470,	Patr by 470
Severus 19	W patr. 467/470?, PVR and Cos 470	Patr 467/70?
Syagrius?	W "rex Romanorum", "patricius Romanorum"	Patr? 464/86

Olybrius (472)

[Ricimer]	(carried over from Majorian)	
<u>Gundobadus</u>	W MVMGall 472, Patr&MVM 472-4, d.516	Patr 472

Julius Nepos (474-480)

Ecdicius	W Patr&MVM 474-5	Patr 474
Orestes 2	W Not 449-52, Patr&MVM 475-6	Patr 475

Other Possibilities

Latinus	W Patr by 476, embassy to Zeno 476	Patr by 476
Basilus 12	W Cos 480, PPOIt 483	Patr by 483
Basilus 13	W PVR 484, Patr, Cos 484	Patr by 484
Ruf. Festus 5	W Cos 472, CapSen by 490, E embassies 490, 497	Patr by 497

Bold = Generals, **Underscored** = Barbarians

For details of all careers, see appropriate entries in *PLRE*.

Summary

Total nos. of:	PATRICIANS MADE			HONORARY CONSULS
	Senators	Generals	Indpt. Barbarians	
Honorius (395-423)	2 5 over 28 years, or 0.18 per year	3	0	0
Theodosius II and Marcian (402-457)	13 19 over 55 years, or 0.35 per year	7	0	0
Valentinian III (425-455)	7 11 over 30 years, or 0.37 per year	4	0	0
Leo and Zeno (457-491) [cf. c476-480:	18 28 over 34 years, or 0.86 per year 8 over 4 years, or 2.00 per year]	10	2*	9
Anthemius (467-472)	4 6 over 5 years, or 1.15 per year	2	1	0

*Both barbarians also are counted as generals, hence total of only 28.

ABBREVIATIONS, USED IN TABLE

Aug	Augustus
Bish	Bishop
Com	Comes
ComConsist	Comes consistorianus
ComDom	Comes domesticorum
Cons	Consularis
Cos	Consul
CRP	Comes rei privatae
CSL	Comes sacrarum largitionum
Cubic	Cubicularius
Gram	Grammaticus
MagMil, MVM	Magister (utriusque) militum / militiae
MagOff	Magister officiorum
MagScrin	Magister scriniorum
Patr	Patrician
PPO	Praefectus praetorio
PSC	Praepositus sacri cubiculi
PVC	Praefectus urbi Constantinopoleis
PVR	Praefectus urbi Romae
QSP	Quaestor sacri palatii
Silent	Silentiarius
Trib, Tr	Tribunus [et notarius]
v.c.	Vir clarissimus
v.i.	Vir inlustris
v.s.	Vir spectabilis

PRAEFECTI PRACTORIO VACANTES -
GENERALQUARTIERMEISTER
DES SPÄTRÖMISCHEN HEERES

RALF SCHARF / HEIDELBERG

1. Vacantes

Die Verbindung der Berechnung "vacans" mit einem Amt oder Titel erscheint zunächst in Zusammenhang mit der comitiva primi ordinis im Jahre 412. Dieser Erlaß vom 15. Oktober aus Ravenna¹ regelt wohl einen Streitfall zwischen einem Inhaber der comitiva primi ordinis, der diese Würde als Belohnung für Leistungen in einem rangniedrigeren Amt, und einem Inhaber, der diese Würde ohne Zusammenhang mit irgendwelchen vorher geleisteten Diensten erhalten hatte². Die vacantes bildeten daher eine eigene Gruppe innerhalb der comites primi ordinis und rangierten hinter den Beamten mit aktivem Dienst, die sie in niedrigerer Rangklasse ausübten oder ausgeübt hatten.

Somit steht die Berechnung vacans zunächst nicht in Verbindung mit einem bestimmten Amt, sondern mit einem Hoftitel, der comitiva erster Klasse, die dem derart Ausgezeichneten die Rangklasse der Spektabilität verlieh³.

¹ Cod. Theod. 6,18,1: Nullam honorabiles viri in pubicis salutationibus patiantur iniuriam neve se illis ullus anteponat, qui primi ordinis comitivam aut pretio impetravit aut gratia. Licet enim unum nomen sit, tamen est meritis aestimandum, eosque solos tempora observare conveniet, qui post probatos labores in nostro palatio comites esse meruerunt. Ac ne impune ullius temeritas contra statutum nostrum possit audere. decem librarum auri officii omnibusque, quos salutationis cura constringit, damnum praecipimus imminere.

² O. Karlowa, *Römische Rechtsgeschichte* (Leipzig 1885), 870-871; Th. Mommsen, *Ostgothische Studien*, in: ders., *Gesammelte Schriften VI* (Berlin 1910), 450; O. Hirschfeld, *Die Rangtitel der römischen Kaiserzeit*, in: ders., *Kleine Schriften* (Berlin 1913), 658; R. Kübler, *Geschichte des römischen Rechts* (Leipzig 1925), 311; ders., *Vacantes*, RE VII A 2 (1948), 2024-2026; A.H.M. Jones, *The Later Roman Empire* (Oxford 1964), 535.

³ In etwa zur gleichen Zeit wurde den Tribunen der scholae palatinae, dem

Im Jahre 440/441 wurde die Gruppe der *vacantes* offensichtlich auch in die Rangklasse der *virii illustres* eingeführt⁴. Die Ausführlichkeit mit der im kaiserlichen Erlaß Theodosius II. auf die Rangfolge innerhalb der *illustres* eingegangen wird, zeigt, daß es *illustre vacantes* bisher nicht gegeben hatte. Der Erlaß teilt die *illustres* in 5 Gruppen ein:

1. *illustres in actu positi, qui peregerint administrationem* - Beamte im Rang eines *virii illustris*, die ein Amt aktiv innehaben oder innehatten.
2. *illustres vacantes, qui praesentes in comitatu illustris dignitatis cingulum meruerint* - v. ill., die den titularen Rang eines bestimmten illustren Amtes durch Verleihung des *cingulum* in Anwesenheit des Kaisers erhalten, z.B. *quaestor sacri palatii vacans*, also Titulatur-*Quaestor*.
3. *illustres vacantes, qui absentibus cingulum mittitur illustris dignitatis* = v. ill., die die Ernennung zu dem titularen Rang eines bestimmten illustren Amtes zugeschickt bekommen.
4. *illustres honorarii, qui praesentes a nostro numine sine cingulo codicillos tantum honorariae dignitatis adepti sunt* = *illustres*, die ihren Rang ehrenhalber in Anwesenheit des Kaisers durch Überreichung eines Kodizills erhalten, aber kein *cingulum* als Abzeichen der Bekleidung eines Amtes.
5. *illustres honorarii, quibus absentibus similiter sine cingulo mittuntur illustria insignia dignitatis* = *illustres* ehrenhalber, die ihren Rang durch ein zugesandtes Kodizill ohne *cingulum* erhalten⁵.

Die Abfolge der 5 Gruppen stellt zugleich eine Rangfolge dar, die aktiven Beamten sollen stets den *vacantes* und *honorarii* vorangehen. Dagegen sollen bei den *vacantes* nicht alle den hono-

tribunus sacri stabuli, dem *curator palatii*, den *assessores* von illustren Beamten, kaiserlichen Chefärzten etc. die Würde eines *comes primi ordinis* verliehen, s. Cod. Theod. 6,13,1; 14,3; 15,1; 16,1; 17,1; 20,1.

⁴ Cod. Iust. 12,8,2.

⁵ Siehe dazu: Kübler, *Vacantes* (wie Anm. 2), 2025; O. Seeck, *Codicilli*, RE IV 1 (1900), 183; Jones (wie Anm. 2), 535; F. Tinnefeld, *Die frühbyzantinische Gesellschaft* (München 1977), 73.

rarii vorangehen, sondern nur solche mit gleicher Amtsbezeichnung, d.h. ein quaestor sacri palatii vacans steht im Rang vor einem quaestor honorarius, aber nicht vor einem praefectus praetorio honorarius.

Schließlich regelt der Erlaß noch einen aktuellen Fall: wird ein Titular-Beamter tatsächlich in dem Aufgabengebiet eingesetzt, das seinem Titular-Amt entspricht, so soll er nach Erledigung dieser Aufgabe unter die administratores gerechnet werden, also unter die Mitglieder der vornehmsten Gruppe⁶.

Damit scheint eine gewisse Endstufe der Ausdifferenzierung der illustres als Rangklasse erreicht zu sein. Diese Differenzierung setzt ein, als die Mitglieder der beiden unteren senatorischen Rangklassen, die clarissimi und spectabiles, de facto kaum noch eine Chance hatten, im oströmischen Senat Sitz und Stimme zu erhalten. So darf 436 nur noch ein illustris einen Stellvertreter für die städtische Kurie stellen⁷. Im Jahre 444 unterliegen bereits die illustres vacantes und honorarii den curialen munera⁸ und ebenfalls in diesem Jahr verlieren sie das Privileg, von der Last der Einquartierung in Konstantinopel befreit zu werden⁹. Eine parallele

⁶ Siehe dazu unten.

⁷ Cod. Iust. 12,1,187.

⁸ Nov. Theod. 15,2 vom 20 Juli 444: "Verum quia principale remedium generale esse oportet, ceteros quoque civitatem omnium curiales ab inlustri dignitate cum cingulo seu citra cingulum volumus in posterum prohiberi nec sibi infulas huius honoris adpetere. Quod si temere post hanc nostri numinis sanctionem huiusmodi honorem subreptione quedam impetrare potuerint, sciant infructuosum sibi hoc fore nec ullum inter eos atque alios curiales, qui talem non meruerint dignitatem, esse discrimen: illos autem, qui vacantem iam vel honorariam dignitatem adepti sunt per substitutas personas omnium suarum periculo fortunarum muneribus curiae absque ullo patrocinio respondere. Zoilo p(arens) k(arissime) a(tque) a(mantissime)".

⁹ Nov. Theod. 25 vom 16. Januar 444. "Et bis quidem, quibus iam praebendi metati immunitatem inlustri favor dignitatis indulsit, licet vacantis militiae cingulo usi sint vel utantur vel honorariae praerogativae potiantur insignibus, inviolata, ut cautum est, excusationis iura largimur. In posterum vero hi quidem, quibus inlustrem dignitatem ius actae administrationis adtribuit, domos suas pro modo, quem sacratissima constitutio praefiniendum censuit, excusabunt, coteris vero, quibus inlustri dignitas cum cingulo vel citra cingulum pro solo honore delata est, excusandarum aedium licentiam penitus denegamus.... Sed et si quis iam inlustrem dignitatem inter vacantes vel honorarios consecutus domum postea in hac sacratissima civitate possederit, hunc quoque iubemus esse privilegiorum excusationis alienum".

Entwicklung findet im Westen statt: hier werden die *illustres vacantes* 444 zur Stellung von Rekruten herangezogen¹⁰.

Die *illustres vacantes* stehen somit in einem Gegensatz zu den *comites vacantes*. Verleiht der zuletzt genannte Titel der Zugehörigkeit zu einer Rangklasse, der Spektabilität, und deren höchste Gruppe, so ist die Würde eines *illustis vacans* an ein bestimmtes Amt gekoppelt, etwa die *quaestura sacri palatii* oder das *magisterium militum*.

Dies scheint darauf hinzudeuten, daß die Einführung der *vacantes* als neue Ranggruppe innerhalb der *illustres* ursprünglich weniger zur Differenzierung des nur noch aus *illustres* bestehenden Senates gedacht war, sondern zunächst einen Versuch darstellte, eine durch die politischen Gegebenheiten der damaligen Zeit entstandene Beamtengruppe in das hierarchische System einzugliedern. Diese Beamtengruppe fand sich wahrscheinlich in den Jahren ab ca 439 zusammen. Die Ursache hierfür lag in dem seit dieser Zeit sich hinziehenden Mehrfrontenkrieg des oströmischen Reiches gegen Hunnen, Perser und Vandalen. Die verschiedenen Kriegsschauplätze verlangten eine erhöhte Anzahl leitender ziviler und militärischer Funktionäre¹¹.

II. Die Generalquartiermeister

Auf ziviler Seite schlugen sich die militärischen Anstrengungen der Jahre 439-441 in der Schaffung eines neuen Amtes nieder. Aus der *praefectura praetorio Orientis* koppelte man für die Flottenexpedition gegen die Vandalen die Versorgung der Flotte aus, für welche die Pratorianerpräfektur normalerweise zuständig war¹². Die Verbindungs- und Nachschubwege von und nach

¹⁰ Nov. Val. 6,3 vom 14 Juli 444: "Id circo inlustres vacantes per omnes nostras provincias constitutos ternos tirones in adaeratione debere persolvere."; s. S.J.B. Barnish, *Transformation and Survival in the Western Senatorial Aristocracy*, c. A.D. 400-700, PBSR 56, 1988, 120-155 m. weiterer Literatur.

¹¹ Für die Flottenexpedition gegen die Vandalen 440/441 wurden zusätzliche Heermeister ernannt: PIRE II Germanus 3, Ansila 1, Arintheus und Inobindus; s. A. Demandt, *magister militum*. RESupp. 12 (1970), 753.

¹² Zur Zuständigkeit in der Heeresversorgung: E. Stein, *Studien zur Geschichte des byzantinischen Reiches* (Stuttgart 1919), 147-148; W. Enßlin, *praefectus*

Konstantinopel wurden wohl als zu lang angesehen — Basis der Flotte sollte Sizilien werden. Zudem hatte der damalige praefectus praetorio Orientis Fl. Taurus Seleucus Cyrus nicht nur die Versorgung der gegen die Hunnen und Perser im Felde stehenden Truppen zu organisieren, vielmehr verwaltete er zusätzlich in Personalunion die Stadtpräfektur von Konstantinopel¹³.

Die Amtsbezeichnung der Quartiermeister

Im Gegensatz zu den herkömmlichen Prätorianerpräfekten, deren genaue Bezeichnung sich immer auf ein Territorium beziehen läßt, wie PPO Illyrici, Orientis, Italiae etc., bezieht sich beim PPO vacans die genaue Bezeichnung auf die Funktion, die er ausübt, so auch bei Pentadius, dem zuständigen Beamten für die Flottenexpedition: "Pentadius..., cuius illustribus cincti dispositionibus vice praetorianae praefecturae miles in expeditione copia com meatum abundavit"¹⁴. Der Titel praefectus praetorio vacans allein bezeichnet dagegen nur den Rang, den der Beamte innehatte, impliziert also nicht zugleich die Funktion eines Generalquartiermeister oder Heeresintendanten¹⁵.

So wird auch der nächste bekannte Quartiermeister im Jahre 503-504 Apion als ὑπαρχος τῆς δαπάνης¹⁶ bzw. als χορηγὸς τῆς τοῦ στρατοπέδου δαπάνης¹⁷ bezeichnet. Archelaus, der Heeresintendant von 533, trägt den Titel ἑπαρχος τοῦ στρατοπέδου¹⁸, sein Nachfolger in Afrika Symmachus den Titel ἑπαρχος καὶ χορηγὸς τῆς δαπάνης¹⁹ wie auch der für die Versorgung im Perserkrieg 540 zuständige Tatianus mit einer Variante dieses Titels benannt wird: χορηγὸς τῆς τοῦ στρατο-

praetorio, RE XXII 2 (1954), 2451, 2461-2463.

¹³ Siehe PLRE II Cyrus 7.

¹⁴ Cod. Iust. 12,8,2,4.

¹⁵ So PLRE II Pentadius, Apion 2, Calliopius 5, Archelaus 5. Es besteht somit kein Gegensatz zwischen dem Rang eines praefectus praetorio vacans und dem Amt eines Intendanten der Heeresversorgung, wie dies J. Karayannopulos, Byzantinische Miscellen II: praefectus praetorio vacans, in: *Studia in honorem Veselini Beshevliev* (Sofia 1978), 490 annahm.

¹⁶ Theoph. AM. 5997.

¹⁷ Prokop., bell. Pers. 1,8,5.

¹⁸ Prokop., bell. Vand. 1,11,17.

¹⁹ Prokop., bell. Vand. 2,16,2.

πέδου δαπάνης²⁰. Die verschiedenen Varianten des Titels bei Prokop deuten daraufhin, daß der Intendant offiziell wohl ἑπαργος καὶ χορηγὸς τῆς τοῦ στρατοπέδου δαπάνης hieß²¹.

Der Amtsbereich der Intendanten

Die Aufgaben des Heeresintendanten werden besonders deutlich durch die Chronik des Joshua Stylites²². Während der Belagerung von Amida durch die 40 000 Mann starke Armee der magistri militum Patricius und Hypatius im Jahr 503 wurde Apion als der für den Feldzug verantwortliche Intendant in die Etappe nach Edessa geschickt, um von dort die Versorgung der Truppen mit Brot zu gewährleisten. Es wurden für die Armee 630 000 modii Getreide zu Brot verbacken²³.

Im Mai 504 wurde Apion durch Calliopius abgelöst. Apion sollte in Alexandria dafür sorgen, daß bereits dort an Ort und Stelle das Getreide zu Brot verbacken wurde, bevor man das ägyptische Getreide nach Syrien verschiffte. Offensichtlich waren keinerlei Kapazitäten seitens der römischen Armee selbst in bezug auf die Verarbeitung des Getreides vorhanden, die Truppen führten wohl weder einen Troß noch eigene Handmühlen mit. Währenddessen ließ Calliopius in Edessa weitere 850 000 modii Getreide verarbeiten²⁴.

Falls die oben für die Belagerung von Amida angegebene Truppenstärke richtig ist, kann die Getreide- bzw. Brotzuteilung

²⁰ Prokop., *bell. Pers.* 2,10,2.

²¹ Vgl. R. Grosse, *Römische Militärgeschichte von Gallienus bis zum Beginn der byzantinischen Themenverfassung* (Berlin 1920), 312; J.B. Bury, *History of the Later Roman Empire from the Death of Theodosius I. to the Death of Justinian* (London ²1923), 471.

²² W. Wright (Hrsg.), *The Chronicle of Joshua the Stylite*, composed in Syriac A. D. 507 with a translation into English (Cambridge 1882). Es wird im Folgenden die englische Übersetzung zitiert.

²³ Josh. Styl. 54: "As the bakers were not able to make bread enough, he ordered that wheat should be supplied to all the houses of Edessa nad that they should make soldiers' bread (sc. buccellatum) at their own cost".

²⁴ Josh. Styl. 70: "In the month of Iyar (Mai) Calliopius the Aleppine became hyparch. He came and settled at Edessa, and gave the Edessenes wheat to make bread for the soldiers at their own expense... Apion went to Alexandria, that he might make soldiers bread there also and send a supply".

pro Mann mit ca 15,7 modii angegeben werden. Mit den 850,000 modii des Jahren 504 konnte Calliopius demnach etwa 54,000 Mann versorgen. Dies stimmt nun gut mit der durch Josua Stylites überlieferten Nachricht überein, daß im Jahr zuvor ein 12,000 Mann umfassendes Korps unter dem *magister militum* Areobindus nicht bei Amida stand, sondern auf Nisibis vorrückte, also wohl nicht von Edessa aus verpflegt werden konnte²⁵. Im Jahr 505 orderte Calliopius noch einmal 650,000 modii von den Edessenern und den umliegenden Gemeinden²⁶.

531 erhielt der neue Heeresintendant Demosthenes den Auftrag, Magazine zur Bevorratung des Nachschubs für die Streitkräfte im Perserkrieg Iustinians zu errichten. Offenbar hatte man aus den Versorgungsschwierigkeiten des vorigen Krieges gelernt²⁷.

Die Laufbahn der Quartiermeister

Die Voraussetzungen für die Bekleidung der Heeresintendantur veränderten sich im Lauf des 5. und 6. Jahrhunderts. Für Pentadius ist vor seinem Amtsantritt zwar kein Amt nachweisbar, doch die Tatsache, daß erst zu seiner Zeit die Gruppe der illustren *vacantes* geschaffen wurde und er als erster nach vollendeter Aufgabe unter die "aktiven" *praefecti praetorio* gerechnet wurde, zeigt eine rangniedrigere frühere Position für Pentadius an.

Leider klafft zwischen Pentadius und seinen nächsten Kollegen Apion und Calliopius eine Lücke von 60 Jahren, so daß mögliche Entwicklungen in der Laufbahn oder im Ranggefüge nicht verifiziert werden können. Für Apion fehlt jeder Hinweis auf eine frühere Funktion, während Calliopius zuvor zumindest *comes Orientis* im Jahre 494 gewesen war²⁸. Immerhin läßt sich vermu-

²⁵ Josh. Styl. 54.

²⁶ Josh. Styl. 77: "To the Greek troops however nought was lacking, but everything was supplied to them in its season, and came down with great care by the order of the emperor. Indeed the things that were sold in their camps were more abundant than in the cities whether meat or drink or shoes or clothing. All the cities were baking soldiers' bread by their bakers, and sending it to them, especially the Edessenes: for the citizens baked in their houses this year too, by order of Calliopius the hyparch, 630,000 modii, besides what the villagers baked throughout the whole district, and the bakers, both strangers and natives"; vgl. Jones (wie Anm. 2), 231-232.

²⁷ Malal. (Bonn) p.467.

ten, daß die Heeresintendantur für diese beiden Beamten das erste illustre Amt darstellte.

Im Gegensatz dazu wurden unter Iustinian mit Demosthenes und Archelaus Intendanten ernannt, die bereits zuvor als ordentliche praefecti praetorio Orientis bzw. Illyrici Dienst getan hatten. Man überließ nun die Heeresversorgung nicht mehr "Anfängern", sondern baute auf erfahrene Kräfte. Dies hatte zur Folge, daß die Heeresintendantur als Funktion und mit dem Rang eines praefectus praetorio vacans im Rahmen der Ämterhierarchie der "regulären" Territorialpräfektur gleichgestellt wurde. Praefecti praetorio vacantes erscheinen im oströmischen Reich bis zum Jahre 610²⁹. Möglicherweise wurden die praefecti praetorio vacantes als Sonderbeauftragte für die Heeresversorgung wenige Jahrzehnte danach überflüssig. Vielleicht wurden ihre Aufgaben von den ἑπαρχοὶ τῶν θεμάτων übernommen, die im 7. Jahrhundert erstmals erscheinen. Diese Themen-Präefekten unterstanden nach Haldon wohl der Oberaufsicht des auf diese Aufgabe reduzierten praefectus praetorio Orientis und bestanden bis in das 9. Jahrhundert³⁰.

III. Prosopographie

1. Pentadius unter Theodosius II, 440-441.

Cod. Iust. 12,8,2 von 440-441: "aut cur excellentissimus Pentadius non egisse dicitur praefecturam, cuius illustribus cincti dispositionibus vice praetorianae praefecturae miles in expeditione copia commeatuum abundavit".

Lit: PLRE II Pentadius 2; W. Enßlin, Pentadius 3, RE XIX 1 (1937, 501; Jones (wie Anm. 2), 535.

2. Apion unter Anastasius 503-504.

Theoph. AM. 5997: ... εἰ μὴ μόλις Ἀππίων ὁ Αἰγύπτιος, ὑπαρχος τότε τοῦ στρατεύματος ὧν καὶ τῆς ἐποψίας

²⁸ Zu den einzelnen Funktionsträgern s. Abschnitt III.

²⁹ Siehe Abschnitt III. 9 Eutychianus; W.E. Kaegi, Jr., Two Studies in the Continuity of Late Roman and Byzantine Military Institutions, ByzF 8, 1982, 87-113.

³⁰ Siehe dazu Kaegi (wie Anm. 29), 99-103; J.F. Haldon, Byzantium in the seventh century (Cambridge 1990), 201-204. 222.

πάντων προεστηκώς ...

Prokop. bell. Pers. 1,8,5: χορηγὸς δὲ τῆς τοῦ στρατοπέδου δαπάνης Ἀπίων Αἰγωππος ἐστάλη, ἀνὴρ ἐν πατρίκιοις ἐπιφανής...

Karriere: patricius 503, ppo vacans 503-504, ppo Orientis 518.

Lit: PLRE II Apion 2 m. stemma 27; vgl. E.R. Hardy, Large Estates of Byzantine Egypt (New York 1930), 26; E. Stein, Histoire du Bas-Empire II (Paris-Brüssel 1949), 95; Bury (wie Anm. 21), 471; Jones (wie Anm. 2), 231.

3. Calliopius unter Anastasius 504-506.

Theoph. AM. 5998: ... Καλλιόπιον δὲ τὸν στρατηγὸν ἐπιστήσας τῇ τοῦ δαπανήματος ἀρχῇ. Josh.Styl. 70,77, 99.

Karriere: comes Orientis 494, ppo vacans 504-506, patricius 505.

Lit: PLRE II Calliopius 3-7; zur Identität dieser Calliopii, s. B. Croke, Marcellinus on Dara: A Fragment of his lost "De temporum qualitatibus et positionibus locorum", Phoenix 38, 1984, 86; C. Downey, A Study of the Comites Orientis and the Consularis Syriae (Princeton 1939), 14; Stein, Bas-Empire II 97; Jones (wie Anm. 2), 232, vgl. R.W. Mathisen, Patricians as Diplomats in Late Antiquity, ByzZ. 79, 1986, 49.

4. Demosthenes unter Iustiniani I. 531

Malal.(Bonn) p. 467: Ἐν αὐτῷ δὲ τῷ χρόνῳ κατεπέμφθη εἰς τὰ ἀνατολικά Δημοσθένης, ἐπιφερόμενος καὶ χρήματα οὐκ ὀλίγα εἰς τὸ εἰτρεπίσαι κατὰ πόλιν ἀπόθετα σίτου ἔνεκεν τῆς μετὰ Περσῶν συμβολῆς.

Karriere: praefectus urbis Constantinopolitanae honorarius, vor 521, consul honorarius vor 521, ppo Orientis 521-522, ppo Orientis II 529-530, ppo vacans 531.

Lit: PLRE II Demosthenes 4.

5. Archelaus unter Iustinian I. 533-534.

Prokop., bell. Vand. 1,11,17: ἐστέλλετο δὲ καὶ Ἀρχέλαος, ἀνὴρ ἐς πατρικίους τελῶν, ἥδη μὲν τῆς αὐλῆς ἑπαρχος ἐν τε Βυζαντίῳ καὶ Ἰλλυριοῖς γεγονώς, τότε δὲ τοῦ στρατοπέδου καταστάς ἑπαρχος.

Prokop., bell. Vand. 1,15,13: τὸν τῆς δαπάνης χορηγὸν ἑπαρχον.

Lit: Kaegi (wie Anm. 29), 104-105.

Karriere: ppo Illyrici vor 521, ppo Orientis 524-527, ppo vacans 533-534, ppo Africae 534.

Lit: PLRE II Archelaus 5: L.M. Hartmann, Archelaos 33a, RE II 2 (1896), 2859 = L.M. Hartmann, Archelaos 33a, RE-Suppl. 1 (1903), 118; Stein, Bas-Empire II 313; Jones (wie Anm. 2), 273.

6. Symmachus unter Iustinian I. 536 (-539).

Prokop., bell. Vand. 2,16,2: καὶ Σύμμαχος δὲ αὐτῷ καὶ Δόμνικος, ἄνδρες ἐν βουλῆς εἶποντο, ἄτερος μὲν ἑπαρχός τε καὶ χορηγός τῆς δαπάνης ἐσόμενος, ...

Karriere: ppo vacans 536 (-539), bzw. ppo Africae 536 (?) - 539, s. Archelaus.

Lit: O. Seeck, Symmachus 37. RE IV A 1 (1931), 1161.

7. Tatianus unter Iustinian I. 540.

Prokop., bell. Pers. 2,10,2: ταῦτα οἱ στρατιῶται ἄλλοις τε πολλοῖς ἄγγιστά πη παροῦσι καὶ τῷ χορηγῷ τῆς τοῦ στρατοπέδου δαπάνης ἔδειξαν, ἔτι τῶν σημείων κραδαινομένων. ἦν δὲ οὗτος ἀνὴρ, Ταττιανὸς ὄνομα, ξυνετὸς μάλιστα, ἐκ Μοψουεστίας ὁρμώμενος.

Karriere: ppo vacans 540.

Lit: W. Enßlin, Tatianus 8, RE IV A 2 (1932), 2468.

8. Gregorius unter Iustin II. 577.

Ioh.Eph., Hist.Eccl. 6,14 (syr.; lat. transl.): praefectus praetorianorum cui nomen fuit Gregorius ut copiarum sumptus diserneret et curaret.

Lit: Kaegi (wie Anm. 29), 106.

9. Eutychianus unter Phokas 610.

Vie de Théodore de Sykeon, c.152 (Festugière) p.123,54: Εὐ-
τυχιανὸς δὲ ὁ ἐνδοξότατος ἀνὴρ ἐπάρχων τοῦ στρατοῦ.

Lit.: W.E. Kaegi, Jr., New Evidence on the Early Reign of
Heraclius, ByzZ. 66, 1973, 308-330 bes. 316; Kaegi (wie
Anm. 29), 107.